PANOC.org
Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

MANIOC.org
Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

Gpe/40

manioc.org
Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

MANIOC.org
Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

57 3

MANIOC.org
Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

L 84C
LAR

ORUNO LARA

# La Littérature Antillaise

Aux Pays Bleus — Notes de Littérature et d'Art
Études et Critiques
La Littérature Antillaise et le Régionalisme
Chez les Créoles

ÉDITION CONTENANT LE PORTRAIT DE L'AUTEUR
UNE LETTRE DE M. LÉON HENNIQUE, DE L'ACADÉMIE GONCOURT
ET UNE PRÉFACE DE M. ANDRÉ BLANCAN
*Président de la Fraternelle Guadeloupéenne de Paris*

LIBRAIRIE "LE PROGRÈS VULGARISATEUR"
Fernand DRUBAY
53 bis, Quai des Grands-Augustins, 53 bis
PARIS - VI^e^
1913

0516

## DU MÊME AUTEUR :

*Sous le Ciel bleu de la Guadeloupe* (volume édité à la librairie Fischbacher, Paris.)

*Massoulna,* Histoire Caraïbe (publiée en feuilleton par le " Nouvelliste " de la Guadeloupe, quotidien.

*L'Idyle Rose,* poésies, 1907.

*Essai d'Anthologie des poètes de la Guadeloupe*, 1908.

*Les Emblèmes,* poésies, 1909.

### En Préparation :

*Les Guadeloupéennes* (poésies complètes).

ORUNO LARA

L 84
LAR

# La Littérature Antillaise

VILLE DE POINTE-A-PITRE
CENTRE DE DOCUMENTATION CARIBEEN
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

Aux Pays Bleus — Notes de Littérature et d'Art
Études et Critiques
La Littérature Antillaise et le Régionalisme
Chez les Créoles

ÉDITION CONTENANT LE PORTRAIT DE L'AUTEUR
UNE LETTRE DE M. LÉON HENNIQUE, DE L'ACADÉMIE GONCOURT
ET UNE PRÉFACE DE M. ANDRÉ BLANCAN
*Président de la Fraternelle Guadeloupéenne de Paris*

LIBRAIRIE "LE PROGRÈS VULGARISATEUR"
Fernand DRUBAY
53 bis, Quai des Grands-Augustins, 53 bis
PARIS - VI^e^
1913

0516

ORUNO LARA

*Homme de lettres à la Pointe-à-Pitre*

*Fondateur-Directeur de la* Guadeloupe Littéraire

D'après un portrait exécuté en 1912

V

# LETTRE DE M. LÉON HENNIQUE

*Paris, 17 avril 1913.*

Mon cher Oruno Lara,

J'apprends qu'un nouveau livre de vous, *la Littérature Antillaise* va bientôt paraître. Vous m'en voyez ravi. Après cette œuvre charmante, *Sous le ciel bleu de la Guadeloupe*, d'une couleur, d'un agrément immédiats, vous nous deviez un autre volume. Il n'est pas du même genre ?... Quimporte ! N'a-t-on point le droit de varier ses plaisirs ?... Au volume de poésies, maintenant, et il sera le bien venu !

Si je détenais l'ombre d'une influence, si je méritais d'avoir une influence quelconque sur nos compatriotes, sur les habitants de l'île magnifique, de l'île regrettée dont je fus et dont vous êtes, savez-vous ce que je leur dirais ?... Je leur dirais, à votre sujet : aimez vos artistes, encouragez-les, aidez-les de vos bravos et, un peu, de votre argent. Ils sont doués ; ils ont l'amour du travail ; ils sont plus que capables de vous distraire ; ils peuvent exprimer, dans un langage que vous n'avez pas toujours le temps d'acquérir, une foule de vos joies et de vos tristesses, une grande quantité de vos impressions, de vos sensations visibles et cachées ; ils créent, ils ordonnent des âmes et des paysages afin de vous plaire et de se plaire à eux-mêmes, parceque c'est leur fonction, la raison obscure pour laquelle ils existent dans le vaste univers.

Et, parmi les mieux doués, les plus certains d'un bel avenir, je vous nommerais, mon cher Oruno Lara. Car vous êtes un écrivain, un vrai : poète, romancier, critique. Aucun de ces aspects ne domine chez vous les deux autres. Vous êtes tout cela également. — et à la veille d'être *au point*, en possession complète,

harmonieuse de l'esprit et de la matière dont notre intelligence est formée.

Je sais que les Lara sont nombreux et aiment l'art : votre frère aîné, l'instituteur, écrit ; votre frère Adolphe est un journaliste passionné, un des meilleurs que je lise ; j'ai apprécié de Madame Louise-Adolphe Lara des pages délicates et joliment vues. Lorsque vous êtes réunis, la réunion est digne d'envie. Je vous vois presque, d'ailleurs ; je suis au milieu de vous ; je vous entends rêver, parler, dans la bonne chaleur de là bas, le soir ; j'écoute chanter les cris-cris ; je perçois le choc flasque d'un mangot qui tombe ; la nuit arrive, la nuit de velours, d'une richesse d'astres, d'une splendeur, d'une pureté à nulle autre pareilles...

Mais, chut ! je divague, j'ai failli me croire une fois encore à la Guadeloupe.. Il est préférable que je me taise...

Alors, n'est-ce pas, mon cher Oruno Lara, continuez à me donner de vos nouvelles, souvent, à me raconter vos projets. Tout ce qui est du pays où je suis né, de ses êtres et de ses choses, m'intéresse ou m'émeut.

Affectueusement à vous, comme d'habitude.

Léon HENNIQUE.

LÉON HENNIQUE

*Homme de lettres. — Membre de l'Académie de Goncourt*

# PRÉFACE

M. Oruno Lara, poète et critique, directeur de " Guadeloupe littéraire ", a essayé de mettre en relief les caractères de la littérature antillaise dans cet ouvrage d'une originalité qui séduit dès les premières pages.

M. Oruno Lara réussit à nous intéresser au mouvement littéraire régionaliste des îles françaises d'Amérique dont les ressources intellectuelles sont aussi peu connues que les richesses économiques. Jeune, ardent, M. Oruno Lara consacre aux lettres toute une activité créole qui se comprend mieux sous le ciel bleu de la Guadeloupe.

Pour apprécier cet écrivain d'avenir brillant il faudrait ne pas être dans la cohue de Paris au milieu des bruits, des cris, des misères, des rires, de la vitesse tourbillonnante de la capitale de la France. C'est là-bas, dans le calme d'un soir féérique de la campagne guadeloupéenne, ou sous les rayons de feu du soleil des tropiques, qu'il faudrait composer une préface.

Le poète de la Guadeloupe nous rappelle le

poète de Lamartine qui sentait la nécessité de se retremper dans le milieu natal. «Mon corps, a-t-il écrit, est un enfant du soleil ; il lui faut ce rayon de vie que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d'occident, mais du fond de ce ciel de pourpre qui ressemble à la gueule de la fournaise. »

M. Oruno Lara est un enfant du soleil. Dans ses écrits, nous trouvons un esprit animé ardemment du courage et de l'espérance des jeunes amoureux des belles-lettres qui ne redoutent pas les difficultés. Des caractères de cette puissance de réalisation dans le domaine de la pensée, ne sont pas légion à l'époque contemporaine.

Il y a quelque chose d'ensoleillé dans tout ce que trace sa plume, quelque chose qui chante l'enthousiasme et qui attire infiniment.

M. Oruno Lara est un croyant dans la puissance de la pensée ; il a foi dans l'œuvre saine du développement des nobles manifestations de l'esprit humain. La fondation de son journal littéraire est un acte de foi ; il ne s'est pas contenté de « décréter dans le fond de son âme qu'il n'est rien d'impossible à la pensée : il a agi. Il savait que bien des choses étaient à faire dans le domaine littéraire ou artistique aux Antilles, il les a tentées. Il a

ANDRÉ BLANCAN

*Docteur en Droit. Ancien Commissaire des Troupes Coloniales,*
*Président de la Fraternelle Guadeloupeenne de Paris*

eu raison. Il a été le promoteur d'un mouvement régionaliste intellectuel très net dans les Antilles. Il a stimulé le zèle des jeunes, il il a ouvert gacieusement ses publications aux écrivains de la Guadeloupe. Grâce à son initiative une pléïade de poètes s'est révélée.

N'est-ce pas une contribution aussi noble que bienfaisante à l'œuvre sociale dont nous sommes tous solidaires ? Aussi restreinte que puisse être une sphère d'action dans l'expansion du savoir, il faut agir, toujours agir. Une pensée généreuse semée, s'impose tôt ou tard, même à ceux qui n'ont pas le courage de vous rendre la justice de l'avoir répandue avant eux. Une œuvre littéraire impartiale comme celle de M. Oruno Lara est un faisceau de guides dans la voie du bien, dans celle de la paix de l'esprit.

De notre temps, en face l'indifférence des sceptiques et des égoïstes qui sont de tous les pays y compris les Antilles, un tel exemple réconforte. A la lecture de la *Littérature Antillaise* de M. Oruno Lara, ouvrage qui condense une série de jugements d'impartialité indiscutable, nous éprouvons pour l'auteur une sympathie accrue du désir de connaitre les productions littéraires des Français des Antilles.

Nous pensons à la marche de la civilisation qui va donner avec le percement de l'isthme de Panama, un essor économique aux Antilles et nous estimons :

Les progrès de la science, les associations d'ordre économique, transformerons la Guadeloupe et la Martinique dans un avenir que nous souhaitons très prochain. La culture des lettres et des arts devra suivre un développement parallèle. Souvenons-nous « qu'un vers de Corneille aura toujours la palme sur une machine à vapeur, une fable de La Fontaine passera toujours avant la plus belle mécanique à filer de la soie. »

M. Oruno Lara a déjà tracé un large sillon littéraire qui nous permet d'espérer une moisson d'œuvres antillaises originales.

*Le réel est étroit, le possible est immense.*

André BLANCAN.

# Première Partie

# AUX PAYS BLEUS

I

# Vers la conquête des pays bleus

Depuis le XVIII[e] siècle l'exotisme domine dans la littérature française.

Ce n'est plus seulement un ornement, un art fait d'originalité et d'inconnu. C'est un besoin réel de vie nouvelle, une nécessité de progrès, une manifestation imprescriptible d'amour.

C'est aussi un élément de force et d'ardeur nouvelles.

Dans la vieille Europe, au sein de tous les progrès, de toutes les satisfactions, dans les intérêts apaisés d'une science confortable, d'une existence instruite, les cœurs, les esprits contentés rêvent cependant d'une vie plus large !

Au sein des plus merveilleux pays s'exprime et souffre la nostalgie d'autres pays plus merveilleux encore dans leur nouveauté...

Et ainsi sont partis, partent sans cesse, sur l'aile des Chimères curieuses, la pensée des artistes, des écrivains, nos confrères de la Métropole, vers nos beaux pays bleus !

C'est comme une belle croisade, épopée de cœur et de plume, de tout ce que la France intellectuelle et artistique compte de noble et de généreux, une belle croisade de la pensée, vers les ténèbres, vers l'inconnu, vers l'ignorance,— pour la délivrance et la vie,— aussi vers la reconnaissance et l'amour...

Et l'Art s'est ainsi agrandi, ajoutant aux beautés calmes des pays de glace et de neige les splendeurs exaltées des pays du soleil.

Frères de France, artistes, écrivains, philosophes et rêveurs, vous avez conquis nos pays bleus.

Sur les caravelles aux voiles blanches, les navigateurs ont découvert nos contrées verdoyantes, nos iles fleuries, vous y aurez découvert, vous, des âmes, des sentiments, des beautés, des transports, tout ce qui vit et qui aime...

Chez nous, vous êtes chez vous, par droit de conquête. Nous avons fait nôtre votre pensée, et vos rêves et nos rêves frissonnent dans un même art fraternel.

Les temps viendront où tout, définitivement se fondra dans un même sentiment et une même vie.

L'Art partout sera le même, c'est-à-dire qu'il

n'y aura qu'une plus grande harmonie, qu'un seul sens de force et de beauté.

Et ce sera, alors, ô Rêveurs des pays lointains, ô Enthousiastes des pays nouveaux, la suprême manifestation de la pensée humaine.

Car le Rêve de Beauté, tôt ou tard, doit planer sur le monde, enserrant dans son vol magique les pays gris de neige, les pays bleus de soleil.

En attendant, selon la loi d'amour qui veut qu'on aime chaque jour davantage, selon la loi de vie qui veut qu'on vive chaque jour plus, selon la loi d'extension du cœur et de la pensée, ô geste imaginatif et fécond, geste de nos frères de France, envolez-vous aux pays bleus!

II

# Aimons les choses

La nature est un merveilleux artiste, et dans nos îles des Antilles, elle s'est plu à multiplier des chefs-d'œuvre, dans la beauté pittoresque des choses.

Nous avons des sîtes admirables, des tableaux colorés, des paysages enchanteurs et lumineux, verdoyants feuillages inondés de soleil d'or, sous la splendeur d'un ciel toujours pur, comme un immense lac de saphir !

Ces beautés sont éternelles, il est vrai, et, dans la fréquentation journalière, nous vivons au milieu d'elles sans y penser. Mais avons-nous le droit de détruire à plaisir celles qui, par l'usage, font partie du passé, et renferment tout ce que les jours disparus ont de charmes ?

Certains endroits à la Guadeloupe, avec des attraits particuliers, ont été plus fréquentés et aimés, et dans un choix constant à travers les jours, ont acquis, sinon des titres dans l'histoire, mais des droits dans le souvenir.

Entre la Pointe-à-Pitre et le Gosier, il y a l'*Anse Chaigneau*, l'*Anse du Fort*. Près de Sainte-Anne, il y a *French* et *la Plage*. Au Moule, il y a *la Baie*. Par toute l'île il se trouve de ces endroits cités, dans leurs positions heureuses et leurs charmes familiers.

Le temps parfois abat les arbres, jette les feuillages, fauche les buissons, change le tableau agreste et poétique. Parfois aussi des cataclysmes bouleversent la nature des choses. Mais trop souvent l'homme y porte une main dévastatrice, sacrilège, et sans respect pour leur beauté pittoresque et leur caractère artistique, sans utilité surtout, les propres habitants de ces lieux les dénature, faisant acte de vandalisme.

Ceux qui reviennent des pays lointains, les Guadeloupéens qui voyagent et sont de retour en la petite patrie, et parfois aussi des vieux, des vieilles, se ressouvenant, retournant aux choses des jours anciens, restent les paupières grosses de larmes et le cœur bouleversé d'amertume, devant un site dévasté.

Revenir au coin natal, et ne pas le retrouver tel que le cœur l'a connu et aimé...

Nous avons, avouons-le, bien peu de respect, bien peu d'amour pour les choses. Chez nous c'est un besoin de changement, de bouleversement. La beauté ne nous touche point, pas même cette beauté sacrée par les jours les plus vécus. Nous jonchons la terre de

dépouilles, sans penser que nous emplissons en même temps nos cœurs de débris. C'est que notre éducation artistique est encore à faire. Nous sommes un peu inconscients de nos actes. Si nous n'étions pas comme ces enfants qui ne voient point les bontés de leurs parents tant ils en jouissent, nous aurions su que la vie est faite de traditions, dans la théorie des regrets et des souvenirs, l'exorde des espoirs, et que les choses les plus simples se rattachent à nous par des liens puissants et mystérieux.

Ayons le respect de la nature, dans ses œuvres admirables, et si nous y portons la main, que ce soit pour les embellir encore. Sans nécessité, comme à plaisir, ne détruisons pas ce que nous n'avons pas créé. Le jour d'hier, pour notre cœur, se rattache au jour d'aujourd'hui ; et tout ce qui a fait ses charmes, ses joies et ses larmes, comble nos sentiments actuels les meilleurs. Aimons les choses ! Aimons notre beau pays, dans ses appas trop ignorés, et pour l'aimer bien, conservons-lui, dans un sentiment renaissant d'âges en âges, tout ce qui constitue pour nous-mêmes une beauté meilleure : le culte du passé uni à la joie du présent, dans la poésie du cœur.

III

# Dans l'Idéalisme

L'idéalisme domine dans le caractère créole.

Les milieux paradisiaques de verdure et de soleil où nous évoluons se prêtent, on le comprendra, à un tempérament ardent en même temps que mélancolique. Dans des décors faits exprès pour la Chimère et la Poésie, comment voulez-vous que ne fleurisse constamment le geste imaginatif ?

Nous avons des accès de lyrisme et d'enthousiasme, beaux dans leur inconscience et dans leur simplicité.

On s'étonne constamment qu'au sein de la plus merveilleuse nature, nous ne pensions qu'à nos émotions, à nos sentiments, à nos rêves, à nos désillusions, à notre existence propre, à nous mêmes.

On s'étonne que notre littérature soit plus subjective qu'objective, — qu'elle ne s'inspire pas des magnificences naturelles qui nous entourent, mais plutôt de nos impressions passagères.

— « Pourquoi, se demande-t-on, dans ces Antilles merveilleuses où rit un éternel printemps, au lieu de chanter la beauté qui chante, d'encenser la grâce qui encense, de fêter la nature qui fête, oui, pourquoi tant faire de place à l'amour et à la haine, à la joie et au chagrin, à l'espoir et au regret, — à la vie ? »

Et c'est vrai, dans nos essais de confidences et de confessions, écrivains hésitants, nous parlons plus des sujets que des décors, plus des faits que des attraits, plus des êtres que des choses...

Cela ne tient-il pas, sans doute, justement à notre tempérament idéaliste, qui nous fait vivre la vie par des sensations toujours entraînantes et nouvelles ? Une vie plus éthérée que pratique, bien faite pour désorganiser la sagesse de nos inspirations ? Des inspirations qui, dans des rêves imprécis et troublants, ne peuvent être autres que les battements de notre cœur !

Et nous voilà, comme l'a dit le poète haïtien, songeur, extatique, sensible, gai, sombre, exhalant la tristesse de la vie, au sein des fleurs et des parfums.

C'est là une des contradictions de notre existence d'idéalistes.

Avec toutes les ressources d'un peuple jeune, tous les stimulants des milieux agréables, pour un peu nous serions des désolés. Ainsi l'en-

thousiasme est toujours enclin à la défaillance avec les plus belles envolées.

L'idéalisme en dominant notre caractère, fait de nous un peuple bien doué pour la littérature et pour l'art. Nous aimons tout ce qui est beau, tout ce qui est grand. Nous partageons tous les sentiments de noblesse et de charité. Crédules, nous sommes de bonne volonté, croyants, nous sommes de bonne foi. Ces qualités ont leurs défauts, ce qui ne les empêche pas d'être estimables.

Où donc avons-nous pris cette tendance idéaliste et lyrique qui nous possède et nous dirige ? Est-ce de l'esprit français né de l'esprit latin ? Est-ce un caractère propre à nos milieux, à nos climats, à notre sol ? Certainement l'éducation française à formé notre cœur, mais les influences ethniques et géographiques y peuvent bien être aussi pour quelque chose.

C'est ainsi que nous faisons notre place modestement, timidement dans l'instruction, la civilisation, avec des gestes de rêveurs. On s'étonne que nous soyons si imprécis, si légers, si inconstants, comme si dans l'imprécision, la légèreté et l'inconstance, l'effort et la vérité n'existent pas ! Qui sait, sous des dehors de nonchalance et de frivolité, si nous ne sommes pas des laborieux et des convaincus ?

Ne médisons pas de notre caractère, pour bizarre qu'il soit. La littérature créole est pleine de cet esprit tout d'idéalisme. Nos moin-

dres essais respirent cette atmosphère chimérique. Et dans l'ardeur du rêve, nous mettons la mélancolie de la vie. Ardents et mélancoliques, nous créons une littérature extatique, sentimentale, colère, tendre, qui à sa nouveauté et aussi ses charmes. Et cette littérature créole doit plaire davantage chaque jour : — car les autres méthodes reposent sur des combinaisons de goût ou de plume, tandis que notre art est fait de notre propre esprit et de notre propre cœur.

## IV

# Les Décors

Les temps sont passés où des rois épousaient des bergères. C'est en vain que les poètes voudraient, pour la beauté du geste, voir s'éterniser cette tradition qui frise la fiction. Les rois modernes ne se laissent pas faire. Pour le bonheur de leurs peuples, ils ont des idées plus aristocratiques. Et ce n'est plus que sur le théâtre qu'on rencontre encore de ces alliances ou l'extrême grandeur s'allie à l'extrême modestie.

Si j'étais roi..— pardon de cette prétentieuse pensée,— je n'épouserais pas une bergère. Vous me demanderez pourquoi ?- Ce n'est pas que je croie impossible à une bergère d'être reine, mais je crois la chose difficile. Une bergère, si elle a su plaire à un fils de roi, c'est que celui-ci la vue dans la simplicité de sa vie, avec ses moutons, n'ayant pour abri qu'une branche d'arbre, pour horizon que le feuillage, pour musique la brise, pour miroir le ruisseau, et elle a plu dans ses attraits. Otez les décors, plus de charme !

Nous ne pensons pas assez que nous ne sommes rien par nous-mêmes, sans tout ce qui nous entoure. Les choses entrent dans notre vie pour la compléter. L'art est partout autour de nous. Tout sert à nous faire valoir. La simplicité du geste en renferme toute la noblesse. Et les plus poètes, et les plus amoureux et les plus artistes sont ceux qui n'y pensent pas du tout.

Pour savoir plaire, il suffirait donc d'avoir connu les décors qui harmonisent avec nos aptitudes. Il suffirait d'avoir étudié ce qui nous va le mieux. Dans l'accord infini des choses, chaque geste a sa valeur. Le tableau se déroule éternellement autre et éternellement même. Chacun a le devoir d'être lui même. Par une maladresse, par un rien, n'allez pas rompre l'harmonie. « Les hommes sont comme les statues, a dit La Rochefoucauld : il faut les voir en place ».

Si vous étiez berger, épouseriez-vous une reine pour l'amener dans les champs? Elle aurait flétri bien vite les lis de son manteau de neige, ses dentelles s'en iraient par les buissons, et sa couronne d'or garderait bien peu ses joues en fleur des coups de soleil ! Vous en seriez bien puni, mon ami. Les oiseaux se moqueraient de votre déconvenue, le zéphir persifleur vous chanterait aux oreilles, et le miroir du ruisseau, encore plus narquois, se

plairait à refléter la décadence de votre rêve grandiose d'amoureux...

C'est pour la même raison que les rois n'épousent plus les bergères. Les sujets ne sont rien sans leurs décors. Nous croyons faire les choses, elles nous font. Nos succès sont tout d'oripeaux. En rompaut l'harmonie des choses, nous sommes bizarres. La poésie ainsi s'attache à nos moindres actes. Et voilà pourquoi l'Art est éternel, car il n'est rien sans lui et les plus infimes faits de la vie ont leur part dans la suprême Beauté...

V

# De l'esprit Créole

Nous aimons à nous reprocher notre manque d'esprit de suite et notre tempéramment plein d'enthousiasme, d'ardeur et d'intolérance. Nous sommes des ardents, des impulsifs, nous sommes des intolérants, des emballés, nous sommes des inconstants, des fous Et le caractère créole ainsi est un caractère excessif, plein de suffisance, plein de faiblesse, plein d'erreur et plein de ciel bleu.

Ce sont là des défauts irrémédiables, et je ne crois pas que nous pensions non plus à y porter remède. Peut-être que dans l'excès même du mal, dans ses affres, dans ses propulsions, en trouverons-nous, sinon la guérison du moins quelque satisfaction.

Les peuples, a-t-on dit, ont l'imagination historique. Les français plus que les autres ont ce culte des temps héroïques, et tout leur esprit politique est une tendance glorieuse. L'esprit français est un esprit idéaliste. Qui ne sait tout ce que la France a souffert dans sa

longue carrière guerrière et politique, dans l'essor des éternels rêves ?

Depuis les croisades, où le chevalier français s'est fait le soldat de Dieu, en passant par ces gestes des Rois très chrétiens, aventureux comme Charles VIII, Louis XII et François Ier, généreux comme Henri IV, présomptueux comme Louis XIV, et par cette idée émancipatrice de la révolution, et par la gloire de Napoléon Ier, et par la politique philosophique de Napoléon III, jusqu'à nos jours, « la France imaginative s'est toujours laissée mener par des imaginatifs, et c'est le miracle de sa santé — aussi le bienfait de sa générosité, — qu'elle ait toujours survécu, plus grande, à cette politique d'imaginatifs ».

Donc les Français ont l'esprit d'enthousiasme et d'ardeur, et dans l'emportement de leurs rêves, ils sont tout aussi intolérants que fous, — ce qui peut-être n'est pas une des moindres causes du génie français.

L'esprit créole, on ne peut le nier, tient de l'esprit français. Nous imitons étrangement jusqu'aux moindres actes de ceux qui nous ont fait naître à la vie sociale. Nous y apportons nécessairement les modifications dues aux climats, à l'ambiance, à l'insuffisance des moyens, à l'ignorance, à la maladresse, mais c'est la copie plus ou moins exacte d'un tout réalisé. Condamner donc notre esprit sans

appel c'est méconnaitre la beauté et la haute signification de l'esprit français.

Pour être des ardents et des impulsifs, nous apportons même dans nos erreurs un sentiment de bonne foi et de sincérité dont on doit tenir compte. Nous n'avons pas d'esprit de suite ? mais nous nous émotionnons, souvent jusqu'au sacrifice, pour les moindres œuvres nouvelles, et nos insuccès n'enlèvent rien de nos illusions. Nous sommes des intolérants, c'est-à-dire des opiniâtres, nous fonçons tête baissée, dans les opinions et dans les idées, dans les arguments et dans les actes, sincères et dévoués jusqu'au fanatisme, jusqu'à la plus grande haine, aussi jusqu'au plus grand amour.

Voilà les qualités et les défauts de notre esprit, les unes ne vont pas sans les autres.

Pour être ardents, opiniâtres, fous, intolérants quand nous avons tort, le sommes-nous moins quand nous avons raison ? Pour avoir l'esprit de suite obtenu par une longue expérience et une sage autorité, nous ne serions pas le peuple jeune que nous sommes. Certes, nous devons nous instruire, fortifier notre cœur, éduquer notre âme, former notre esprit mais ce n'est pas dans le dénigrement de nous-mêmes, dans le découragement de nos facultés mauvaises et bonnes à la fois que nous y parviendrons.

Aimons donc tout ce qui tient de nous, amour ou haine, joie ou douleur. Aimons nos

rêves et erreurs, nos raisons et nos torts, nos espoirs et nos regrets, nos gloires, nos grandeurs, jusqu'à nos faiblesses, jusqu'à nos désillusions. Aimons ceux-ci pour continuer, ceux-là pour les consoler, tous et toutes, pour nous instruire dans leur faveur et dans leur fatalité. Ne médisons pas de nous ! Le destin n'est pas encore si abominable qui nous fait vivre, au cours des heures décevantes, dans l'éternel bleu du rêve de l'enthousiasme...

VI

# PATRIOTISME

M. E. Babelon, membre de l'Institut, prépare un livre, *l'Amour de la Patrie*. Ce livre doit contenir la chronique des 40.000 villages de France. C'est l'évocation des souvenirs du passé qui se perpétuent dans les plus humbles bourgades à travers les siècles. Car l'amour du coin de terre où nous sommes nés, « l'amour de la petite patrie, plus intime plus voisin, presque familial, nous est la meilleure préparation à l'amour de l'autre, la grande Patrie ».

Certains traits de ce livre ont répondu aux sentiments les plus intimes de notre cœur. Nous avons pensé à ceux qui parlent sans cesse de l'amour de la Patrie, et qui oublient tout autant d'aimer selon leurs déclarations la petite île natale; à ceux qui, parlant toujours orgueilleusement de gloire et de civilisation française ne pensent pas à conserver, à augmenter, selon leurs moyens, la civilisation et le peu de gloire qui leur sont propres.

Très justement, M. Babelon conseille de chérir la petite patrie pour mieux chérir la grande.

La Guadeloupe est le pays le moins estimé par ses propres enfants. Pour certains, tout ce qui touche au pays natal n'est qu'inconséquent et risible. Rien de ce qui s'y fait n'est digne d'intérêt. Rien de ce qui s'y trouve n'est digne d'attention. Nous nous méconnaisons ainsi nous-mêmes. Nous nions ainsi tout ce que nous avons d'esprit et de cœur. Et nous avons souvent la honte de voir l'étranger, à première vue, nous dévoiler des beautés et des qualités qui sont de notre île, et que nous n'avons pas connues !

Vouloir montrer trop d'esprit, c'est prouver qu'on en a pas. Ceux qui croyent prouver leur supériorité par le dédain des choses locales, par désintéressement systématique de tout ce qui touche à un pays dont ils sont, ceux-là font naïvement et superbement acte d'igorants. Il n'est rien d'inutile ici-bas. Nous devons encourager et apprécier jusqu'aux moindres essais. Nous devons comprendre et estimer j'usqu'aux moindres choses. Ce sont des futilités, des riens et des tatonnements qui font le charme de notre vie de clocher. L'amour du clocher fait l'amour du pays. « Les petites patries font aimer la grande ».

Aimons notre Guadeloupe, aimons notre île, aimons-là jusqu'au sacrifice de nos défauts,

jusqu'au dévouement de nous mêmes ! Aimons notre petit pays d'abord et avant tout ! Aimons nos montagnes, nos cieux changeants, nos campagnes vertes, nos rives pittoresques, nos flots roulants, nos mornes, nos ravines, nos villes, nos villages, jusqu'à nos moindres bourgades, jusqu'à nos moindres sites ! Aimons nos essais, nos œuvres, nos succès, nos défaites, nos recommencements, nos aptitudes, nos maladresses, nos originalités, nos rêves, nos espoirs, jusqu'à nos moindres tentatives, jusqu'à nos moindres volontés ? Aimons nous-mêmes ! Aimons notre Guadeloupe, aimons notre ile, aimons-la bien et ardemment, pour aimer bien et ardemment la mère Patrie !

Ce patriotisme, nous l'avions compris depuis longtemps, et M. E. Babelon nous a donné l'intime joie, lui, d'y apporter la consécration de la sagesse. « C'est de tout cette ensemble et de bien autres choses encore, a-t-il dit, que se compose la petite Patrie de chacun de nous ; et de l'amour des petites patries nait l'amour jusqu'à la passion, jusqu'à l'enthousiasme, de la Patrie » Ce patriotisme est le nôtre, et, dans l'amour du progrès et de l'art, pour notre instruction et notre avenir, nous y convions tous nos compatriotes bien inspirés. Quand l'appel aux armes résonnera jusqu'à nous, pour la défense de la France, français de cœur, français d'esprit, français d'âme et de sentiments, nous y courrons spontanément selon

notre enthousiasme. Mais, en attendant, aux heures paisibles où l'esprit et le cœur tendent à une autre gloire, dans l'œuvre renouvelée des jours, aimons la petite patrie, pour bien aimer la grande, — aimons la Guadeloupe, pour aimer la France !

VII

# FIN D'ANNÉE

## Aux ANTILLES

Sur nos fronts douloureux, le vieux Temps égrène les roses de ses jours. Ses doigts durs dépouillent l'arbre infini des âges. Une à une s'ouvrent les fleurs, une à une tombent les pétales, une à une s'en vont les amours éphémères dans l'éternel oubli...

Nos cœurs ainsi s'emplissent de débris, et dans notre vie, les choses d'hier s'augmentent, jusqu'à faire pâlir les espoirs de demain. L'attendrissement des baisers envolés nous gagne. Pour un peu, nous retournerions à la page déjà finie, si nous n'étions entraînés dans la succession des heures, vers l'avenir, vers l'inconnu, — vers l'amour toujours..

Lorsque l'année s'achève, c'est une étape de notre vie qui s'accomplit. Malgré nous, nous regardons en arrière, et dans l'image du chemin parcouru, nous saluons par la pensée toutes les choses que nous ne reverrons plus. Nous souffrons un court instant de l'erreur de

nos rêves et de nos efforts. Puis, nous recommençons. C'est ainsi que l'astre éternel du jour, à l'étape du soir, s'arrête un instant, réfléchi, pour recommencer demain...

Lorsque l'année s'achève, nous sentons que la vie des heures afflue autour de nous. Les derniers jours, comme les derniers baisers, sont les meilleurs. Nous vivons vite, pour vivre plus. Où t'en vas-tu, chère Année, au cours de qui nous avons eu tant d'angoisses et tant d'émotions ? Nous reviendras-tu jamais ? Puisque nous te perdons sans retour, vidons la coupe de tes secondes avec conscience, et puisque ce sont tes derniers jours qui vieillissent nos cœurs, vivons-les pleinement...

Lorsque l'année s'achève, déjà nous pensons à l'année qui va s'ouvrir. Dans des jours inconstants, nous sommes des inconstants. L'inconnu nous possède et nous garde. Qui sait ce que nous apporte demain ? C'est toute la vie : regretter et attendre. Toute la vie du cœur qui bat, et, à chaque battement, sonne le glas d'un espoir défunt et l'aubade d'un espoir nouveau...

Lorsque l'année s'achève, c'est que l'année commence, dans la mort la vie fleurit...

Le vieux Temps, toujours rajeunissant, décore sa boutonnière d'un ruban vert. Les années, ses filles volages, lui mettent sans cesse des cheveux blancs. Mais le vieux beau marque en souriant les étapes du soleil. Eternellement

son geste consacre la naissance et la chute des mondes, —la naissance et la chute des jours. Et, bienveillant, sur nos fronts douloureux, dans nos cœurs palpitants, il effeuille, une à une, dans l'amour et l'effort éternels, les roses embaumeés du Souvenir et de l'Espoir.

VIII

# ANNIVERSAIRE

Le 12 Octobre dernier les Etats-Unis d'Amérique fêtaient la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb. C'est, en effet, le 12 Octobre 1492, que Colomb débarqua sur la première terre Américaine. Et, dès lors, les anniversaires vont se précipiter, dans une série de découvertes et d'occupations.

Notre Guadeloupe, l'île de Karukéra, a été découverte le 4 novembre 1493. C'est au cours du deuxième voyage de Colomb, fait l'année suivante, qu'il découvrit la Dominique, la Marie-Galante, la Guadeloupe. Le 4 novembre 1912, la Guadeloupe comptera donc quatre-cent-dix-neuf années de découverte.

Lorsqu'on pense aux fêtes qui, dans les États d'Amérique, consacrent ce glorieux anniversaire, on ne peut que regretter notre indifférence et notre oubli pour une date si mémorable dans notre existence.

Les autres peuples conservent leurs traditions, renforcent leurs souvenirs, augmentent cet

héritage du cœur et de la pensée édifié par les ans, les autres peuples aiment et se souviennent, nous, nous nous plaisons à l'égoïsme, et les plus beaux enthousiasmes n'ont pas pour nous d'intérêt !

Les plus beaux jours n'ont pas pour nous d'émotion ! Et ce serait à désespérer de nous-mêmes, si l'avenir ne cachait pas, en même temps que les plus grandes désillusions, les plus grands miracles et les plus grands changements..

4 Novembre 1493 — 4 Novembre 1912. Encore une année qui s'ajoute à notre âge de civilisation, dans le progrès, dans la lumière, dans la vie. Que de transformations, que d'événements heureux et tristes, trop souvent tristes, que de tentatives de toutes sortes, que d'efforts, ont eu lieu sur la terre de l'île des Caraïbes, depuis que les caravelles, dans l'azur de nos flots bleus, près de nos verts rivages, ont dressé leurs ailes blanches, ainsi que des oiseaux mystérieux du rêve...

# Deuxième Partie

# NOTES DE LITTÉRATURE ET D'ART

I

# Poètes Créoles

Dans l'étude des poètes des Antilles on s'étonne de leur trouver tant de charme dans si peu d'inspiration.

Les poètes créoles, poètes des Antilles françaises, Guadeloupe et Martinique, ne sont ni des poètes de drame ni des poètes d'épopée.

Le seul parmi eux qui ait donné des œuvres de longue haleine a été Vincent Campenon, poète de la Guadeloupe, membre de l'Académie française en 1811.

Tous les poètes originaires de nos îles ont donné des œuvres de courte envolée.

Mais s'ils ne sont ni des poètes dramatiques ni des poètes épiques, les poètes des Antilles sont d'autant plus des poètes d'agrément, exerçant souverainement un art poétique agréable et facile.

Par poètes d'agrément, j'entends ceux qui,

dans des œuvrettes d'un genre aimable, brodent d'exquis sentiments de mélancolie, de joie, de souffrance et d'amour, dans des expressions qui plaisent par leur futilité même.

Il faut reconnaître aux poètes créoles la facilité du vers et le charme du rythme.

Le genre léger qu'ils cultivent demande justement ces deux qualités essentielles.

A la fin du XVI^e^ siècle, c'est ce genre d'« une poésie tendre, élégante, amoureuse et aisée » qui fut de mode.

La forme rigide et souverainement belle du XVII^e^ siècle la fit oublier un instant.

Elle reparut avec l'esprit autrement quintessencié du XVIII^e^ siècle, et Saint-Aulaire avec un madrigal entra à l'Académie.

Après la période révolutionnaire, le romantisme a été pour les lettres françaises une autre révolution.

La littérature est née aux Antilles sur la fin du XVIII^e^ siècle. C'est l'instant de transition du classiscisme expirant au romantisme triomphant. L'élégie et l'idylle sont de mode. Et le poète Guadeloupéen Vincent Campenon est compris parmi les élégiaques de ce temps.

Dès lors, successivement les poètes des Antilles se sont conformés à la poésie légère.

C'est, d'ailleurs ce qui répond le mieux à notre tempérament, à notre caractère primesautier, plein tantôt de mélancolie, tantôt d'enthousiasme.

Nous n'avons pas l'esprit de suite d'une longue expérience et d'une froide impression. Tout chez nous est sensations.

On comprend nos aptitudes à la poésie légère et notre facilité dans un art qui sait si bien rendre nos sentiments d'un instant.

Sans être donc des poètes de drame ou d'épopée, poètes de longue haleine et de haute envolée, les poètes des Antilles savent plaire.

Ils plaisent par l'agrément et l'aisance de leur art.

Ce sont des poètes d'avenir, car tôt ou tard, le genre futile triomphera du genre sérieux contre lequel déjà s'élèvent tant de critiques et qu'on tend à abandonner.

Ce sont des poètes d'avenir, par leurs sens rythmique et leur facilité du vers.

Les poètes des Antilles peuvent donc conserver la foi, sinon de succès trop éclatants, du moins d'une affirmation meilleure de leurs œuvres, dans la poésie française.

II

# Eloge ou critique

En 1901, M. Georges Sylvain, un des écrivains haïtiens les plus distingués, publiait à Paris un volume de poésies : *Confidences et Mélancolies*. Cet ouvrage, à son apparition, occupa toute la presse haïtienne et s'attira les plus vertes critiques en même temps que les plus grands éloges. Un de ces éloges fut celui de M. Etzer Vilaire qui écrivit que M. Georges Sylvain est « le plus français des poètes haïtiens. » Une des critiques fut celle de M. Duraciné-Vaval qui répondit : « En déclarant que M. Sylvain est « le plus français de nos poètes », M. Etzer Vilaire, sans le vouloir, donne à son ami un blâme plutôt qu'un éloge, car si Oswald Durand « est le premier de nos poètes, c'est bien parce qu'il est le plus *haïtien* de nos poètes. »

On comprend qu'il y a là toute une question qui s'agite, et c'en est la plus importante de la littérature créole.

MM. Etzer-Vilaire et Duraciné-Vaval, du

premier coup, ouvraient un débat des plus intéressants pour tous les écrivains des Antilles.

Tous deux d'ailleurs, sont dignes d'ouvrir cette suprême controverse, et par leur talent et par la beauté de leurs opinions. M. Duraciné-Vaval plaide pour Haïti, sa patrie maternelle et nationale, M. Etzer-Vilaire, pour la France, sa patrie intellectuelle, le premier est un merveilleux critique, le second un parfait poète.

Mais comment départager ces deux opinions dont l'une entend que le meilleur des écrivains haïtiens, — disons *créoles — soit le plus français*, et l'autre *soit le plus créole.*

Car la littérature haïtienne, c'est tout bonnement la littérature créole des Antilles. Les écrivains d'Haïti certainement ont le droit de vouloir plus que ceux des Antilles françaises, une littérature qui leur soit propre. Mais, ils ne peuvent empêcher que nos origines, nos mœurs, nos patois, nos climats, notre civilisation, notre instruction étant les mêmes, notre littérature, — c'est-à-dire la littérature des Antilles, Haïti, Guadeloupe et Martinique, c'est-à-dire la littérature créole, — ne soit la même.

Et alors les écrivains des Antilles quels qu'ils soient, se trouvent en présence de cette très embarrassante question : rester dans les œuvres, *antillais*, tout en étant *français*.

Il ne faut pas qu'on oublie que les Antilles n'ont ni passé ethnique ni passé littéraire.

Nous ne sommes pas des peuples issus du sol que nous occupons, dans des générations qui comptent des siècles d'existence. Nous avons été créés de toutes pièces, avec des éléments dissemblables. Nous nous sommes adaptés aux climats, au sol, nous avons innové nos mœurs, découvert notre caractère, façonné notre tempérament, inventé nos usages, créé notre patois. C'est une vérité historisque, indéniable comme l'air que nous repsirons, à savoir que nous sommes d'hier.

Il ne faut pas que nous oublions cela nous-mêmes, et il nous faut en tenir compte tout en désirant affirmer notre caractère propre dans le caractère français.

Car, ne le voudrions-nous pas, nous sommes pétris de l'esprit français, notre mentalité coéole est une mentalité française, — à nous tous qui sommes des Antilles.

Et voilà qui rend quelque peu excessive l'opinion de M. Duraciné-Vaval.

Voilà qui fait peut-être que celle émise par Etzer-Vilaire à propos de M. Georges Sylvain n'est pas véritablement « un blâme plutôt qu'un éloge ».

Voilà qui fait que nous croyons que M. Oswal Durand, pour être le premier des poètes haïtiens, ne s'est pas contenté d'être le plus *haïtien*.

Tout comme M. Georges Sylvain, dans ses *Confidences et Mélancolies*, tout comme M.

Etzer-Vilaire, dans ses *Pages d'Amour* et ses *Poèmes de la Mort*, et tout comme M. Duracine-Vaval, lui-même, dans ses critiques littéraires sur *la littérature haïtienne*, M. Oswal Durand s'est inspiré des Maîtres français, — et ce n'est qu'une question d'inspiration personnelle si, dans *Rires et Pleurs*, le charme des sujets locaux s'allie au charme de l'impeccable versification française.

III

# Anthologie

Les Anthologies se multiplient. Elle s'adressent à tous les arts et à tous les genres. Anthologie des Poètes et des Prosateurs Français, Anthologie des Poètes Français contemporains, Anthologie des Humoristes Français contemporains, etc. L'heure est aux Anthologies ; et ces éditions sont encouragées par un succès toujours croissant.

Non seulement les Anthologies rassemblent les éléments divers d'un art semblable, mais encore elles aident à l'essor de jeunes talents qui dans un milieu favorable affronte plus facilement la publicité.

Avant que d'avoir une littérature, des départements, des colonies ont affirmé leurs valeurs par des anthologies. Il y a une Anthologie des Poètes et Prosateurs Canadiens, une Anthologie des Poètes Haïtiens, une autre des Prosateurs Haïtiens, et, plus près de nous une Anthologie des Ecrivains Martiniquais qui fut publiée en 1901 sous le titre *Fleurs des Antilles.*

Les Ecrivains de la Guadeloupe jamais n'ont pensé s'entendre pour accomplir une telle œuvre en commun. Ils sont nombreux cependant les Guadeloupéens qui ont écrit en vers ou en prose, bien plus nombreux que les écrivains de la Martinique. Comment peut-on connaître nos compatriotes, comment pouvons-nous nous faire connaître, quand rien ne témoigne, même dans une œuvre commune, de nos aptitudes et de nos efforts ?

Peut-être serait-il bien meilleur, dans un patriotisme plus avisé, d'ouvrir une souscription pour la publication d'une « Anthologie des Ecrivains Guadeloupéens », en demandant le concours de tous, au lieu de penser à toute autre manifestation, don de vaisseau de Guerre ou présent d'aéroplane, si généreuses que soient ces idées...

Une Anthologie des Ecrivains de la Guadeloupe, ferait bien mieux connaître et aimer la Guadeloupe et je souhaite qu'avec le même esprit d'initiative et la même bonne volonté des promoteurs pleins de zèle s'en chargent.

Ce serait certainement répondre aux vœux de la mère-patrie intellectuelle, l'Académie Française ayant couronné l'Anthologie des Ecrivains Haïtiens, comme pour témoigner en faveur des Antilles de sa sollicitude et de ses espérances.

IV

# Anonymat

Un des grands quotidiens de la presse française, le journal *Le Temps*, fêtait dernièrement son cinquantenaire. C'était juste un demi siècle qu'avait été créé cet organe, l'un des plus répandus et appréciés du monde. *Le Temps* fut fêté par ses confrères parisiens, avec de nombreux témoignages de sympathie joyeuse.

C'est, dit-on, le journal *Le Temps* qui a conservé le mieux la tradition de l'anonymat. Avec un directeur connu, M. Adrien Hébrard, pour les questions d'honneur, *Le Temps* a conservé et conserve la règle des articles non signés. Ce n'est pas au point de vue politique la responsabilité de tel ou tel rédacteur qui est engagée, mais celle de la « maison »

Cette question de l'anonymat a été déjà beaucoup discutée par la presse parisienne. Autrefois, on pensait, en effet que le journal devait former un bloc, quelque chose comme

une personne morale. Q'une idée, une opinion collective était mieux écoutée, plus suivie, qu'une autre nettement personnelle. C'est ce qui a toujours donné au *Temps*, disait-on sa grande influence, sa particulière autorité, et a fait son immense fortune.

Mais les temps, — sans tenir compte des principes du *Temps*, — ont marché, paraît-il. Des journaux de toutes nuances, comme *le National*, *les Débats*, *le Siècle*, ont dû abandonner ce système « d'irresponsabilité ». Il a été reconnu que le lecteur préfère connaître celui qui lui parle. Et aujourd'hui, a-t-on dit, si le journal *le Temps*, conservant sa tradition de l'anonymat, voit continuer et s'augmenter encore sa haute autorité, c'est que l'on connaît justement toute la scrupuleuse impartialité, toute la modération, tout le bon sens, tout le tact de son directeur, le doyen des journalistes parisiens, M. Adrien Hébrard.

Dans les Antilles, *les Colonies* de M. Hurard, paraissant à Saint-Pierre (Martinique), et le *Courrier de la Guadeloupe*, paraissant ici, à la Pointe-à-Pitre, ont suivi, au cours de leur existence, la règle de conduite du *Temps*. Mais ces journaux ont donné, tout en défendant leur programme politique, dans la discussion des opinions du jour, il faut le reconnaître, l'exemple d'une constante modération. La doctrine de l'anonymat a besoin justement de plus de sévérité : sous aucun prétexte on ne doit

dévier de la bonne foi et de l'honneur, ce ne serait plus du journalisme.

Les journalistes des Antilles malheureusement, rarement savent placer au dessus des questions de personnes, les questions de principes. Ils combattent entre eux, non les idées, mais les individualités. Eux qui doivent instruire, diriger l'opinion publique, ils la déforment et la déconsidèrent. L'anonymat n'est plus une raison d'être, une question de principe, c'est un moyen. Et pour certains, le journalisme, bien loin d'être un sacerdoce, une profession honorable et digne, n'est qu'une arme inconséquente et détestable.

Nous en souffrons tous, indistinctement, tous ceux qui tiennent la plume, non pas seulement dans notre dignité, mais encore dans nos droits et dans nos intérêts. Car à l'extérieur, c'est sur des actes particuliers qu'on juge la généralité. Et la déconsidération atteint indistinctement. Nous en souffrons, car la presse antillaise, presque inconnue, devrait au contraire s'imposer à la sympathie et à l'estime, par une conduite morale et sage.

En saluant le cinquantenaire du Journal le *Temps*, la presse parisienne a tout oublié des divisions de la politique, pour prendre part à la fête d'un heureux confrère. Des marques de bonne confraternité unanime ont été échangées. Ce sera un bien grand progrès dans nos mœurs,

chez nous, le jour où nous comprendrons que la confraternité, dans l'estime et la sympathie, est le meilleur de nos droits de journalistes, et que le meilleur de nos devoirs est le respect du public et ainsi le respect de nous-mêmes.

V

# Heureuses Vacances !

Nous voici au beau milieu des vacances, et les pauvres chroniques écrites pauvrement par les pauvres journalistes que nous sommes trop souvent ne sont même pas lues.

Loin de la ville, dans la paix de la campagne et du cœur, croyez-vous qu'on pense à renouveler les lectures parfois rien qu'ennuyeuses et souvent d'une stérilité à faire pleurer ?

C'est que la presse chez nous a bien peu d'éléments, bien peu d'envergure, bien peu d'attrait. Ceux qui peuvent s'en passer s'en passent, et ceux qui ne peuvent s'en passer regrettent de ne pouvoir le faire...

On est las bien vite de l'éternelle discussion, et qu'elle discussion ! de ces éternelles questions ! qui nous divisent éternellement, sans profit et sans gloire.

Dans la paisible atmosphère campagnarde, à l'ombre des feuillages, près des ravines murmurantes, sous le grand ciel bleu, bien peu conservent l'acharnement des heures

mauvaises, et l'on s'étonne que rien ne soit changé des bruits et des embarras de la ville.

Heureux ceux qui peuvent s'exiler, pour oublier et vivre un peu ! Vivre un peu de la vie bonne, sans heurt, sans secousse, sans lutte et sans rancœur ! Heureux ceux qui peuvent, dans la solitude et le charme des verdures, tout abandonner et tout renvoyer, et, dormant du sommeil du juste, ignorer jusqu'au journal et jusqu'au journaliste !

Nous, nous sommes rivés à la tâche quotidienne, et dans le bonheur d'autrui notre malheur est nécessaire, comme le mal est indispensable au bien. Et encore nous ne sommes pas égoïstes, et nous souhaitons d'heureuses vacances à nos lecteurs, même et surtout à ceux qui ne nous lisent pas. Comme ces lutteurs antiques qui dans le pire des sorts, saluaient la foule égoïste, suprême abnégation et suprême orgueil !

# VI

# LA PROSE ARTISTIQUE

Les transformations de la prose ont été précisées. L'état actuel est plein d'éléments pittoresques et réalistes. On cherche le mot exact, le qualificatif local et coloré. L'écrivain, à son insu, est ou poète, ou musicien, ou peintre. Le grand souci est de donner à la pensée plus d'harmonie, plus de vérité, plus d'éclat. «Jamais, a dit M. Pierre Larousse, les écrivains n'ont tant caressé leurs œuvres ». Et de fait, il n'est plus de prose qui ne soit artistique.

Ce qu'on peut constater, c'est que des mots perdent leur sens, pour en avoir un autre, dans l'emploi artistique. M. Gustave Lanson, dans son *Art de la prose*, a traité cette question des « éléments artistiques de la phrase du dix-neuvième siècle ». Et tous dernièrement M. Léon Petit, en parlant de l'accord grammatical, déclarait que l'analyse de la phrase « n'était plus la même ». Les substantifs, les adjectifs, et surtout les verbes ont été em-

ployés selon les besoins de la cause. C'est que « le Verbe, a dit M. Girault-Duvivier, est le mot par excellence » En rendant le verbe coloré et vibrant, plus approprié, l'écrivain donne à la phrase plus de justesse et de vie.

J'ai recherché, en ce qui concerne le verbe, certains exemples, provenant d'écrivains Guadeloupéens, et les lecteurs auront une juste idée de cette nouvelle façon de faire :

« Il fut facile de prévoir que ce siège *tournerait* à la honte des Anglais ». — Anténor Vallée, *Victor Hugues*, numéro de *la Guadeloupe* du 21 juillet 1857.

Le verbe est ici approprié à l'action. Il donne de la justesse a la phrase. Dans la phrase suivante il donne plus de vie :

« Le vent *sauta* brusquement au sud ».— Rosemond de Beauvallon, *la Charmeuse*, p. 268.

Voilà où il est imaginatif, c'est d'un effet visuel métaphorique. Il s'agit de la Pointe-à-Pitre :

« ... incomparable port où *fourmillent* des centaines de vaisseaux pavoisés ». — Melvil-Bloncourt, *Pointe-à-Pitre*, de *l'Illustration* du 10 mai 1862.

Nous avons vu le verbe donner de la justesse de la vie, frapper l'imagination, voyons-le maintenant donner du mouvement à la phrase:

« Je m'était promis de *courir* chez vous si un

jour la liberté m'était rendu. Rêves de jeune homme ! Ce jour vint pour me *jeter* comme un brin de paille rompue dans le tourbillon de 1848 ». — Armand Barbès, lettre à Victor Hugo, 10 juillet 1862.

Un maître de la plume, Léon Hennique, à donné au moyen du verbe l'illusion de tableaux. Il parle de l'arrivée des anciens courrier « *packets* » à la Guadeloupe :

« Ils *approchent*, leurs voiles *tombent*, leur coque se *dessine*, la mer *blanchit* à leur proue ; de la fumée ! les cordages *naissent* à vue d'œil, *coupent* l'atmosphère de lignes raides... le navire paraît se *deshabiller* ». — Léon Hennique *Pœuf*, page 96.

Plus près de nous, M. Saint-Croix de La Roncière, un écrivain à ses heures, a donné cette même illusion :

« Un brouillard délicat et blanchâtre s'est répandue et *baigne* les maisons que les ombres de la nuit *grandissent* autour de nous...». — Sainte-Croix dela La Roncière, *les Ilets*, *Guadeloupe littéraire* du 3 mai 1908.

Parfois aussi c'est une teinte tendre et sentimentale donnée à la phrase :

«...la brise légère *parcourant* la plaine faisait aux alentours *murmurer* les buissons ». — Emmanuel Spiquel, *Coucher de soleil* de *Guadeloupe littéraire* du 12 janvier 1908.

Parfois, c'est un sens déterminé, accentuant l'idée colère.

« ... la mode insensée qui *veut* qu'on aille *s'enfermer* pendant les mois d'hivernage dans les maisonnettes des îlets ». — Louise Adolphe Lara, *Soir d'hivernage*, de *Guadeloupe littéraire* du 16 février 1908.

Parfois enfin c'est un sens fugitif, indéterminé, donnant à la phrase toute l'étendue de l'imprécision :

« Guadeloupe littéraire *m'atteint* en Normandie ». — Léon Talboom, lettre du 28 décembre 1907.

Egalement Madame Florelle Réache, MM. Tertulien, Camicas, Vila emploient le verbe d'une façon colorée et expressive :

« ... Les étoiles lumineuses *piquent* des clous d'or ». — Florelle Réache. *Soir paisible*, de *Guadeloupe littéraire* du 6 septembre 1908.

« ... La jambe *s'accuse* purement jolie ». — Louis Tertullien, *Portraits de femmes*, *Cora*, de *Guadeloupe littéraire* du 7 mars 1909.

« ... Il continue *d'égrener* les notes criardes de sa voix naissante ». — Emile Vila, *Bébé rose*, de *Guadeloupe littéraire* du 28 février 1909.

« Mon amour en toi *croit* et *s'embellit* comme une fleur ». — Armand Camicas, *Lueurs crépusculaires*, de *Guadeloupe littéraire*, du 14 mars 1908

Je pourrais ainsi citer des exemples à profusion.

Il faut bien s'expliquer que cet emploi des mots est une question d'art, et que souvent, la volonté de l'écrivain n'y est pour rien. Rarement celui qui tient la plume est maître de la forme. Il a des tendances toujours victorieuses. Sans y penser on subit l'influence de l'art. Et qu'on ne veuille croire que cet emploi artistique des mots n'est pas tout à fait moderne et particulier. La phrase des auteurs classiques d'autrefois respire cette placidité, cette roideur de l'art oratoire ; et M. Gustave Lanson déclare formellement que chez les écrivains « qui ne sont pas artistes » les termes sont toujours incolores quand au verbe « il n'est qu'un lien grammatical de valeur abstraite.

## VII

# LES FRELONS

Une revue de Paris vient de reproduire une lettre d'Edmond Rostand, où, naguère, questionné par un journaliste, le poète expliquait le mal qu'il faut attribuer « aux amateurs » en littérature et en journalisme.

« Eh ! parbleu oui ! dit Edmond Rostand, il y a des amateurs. Il suffit de lire dix lignes d'un bonhomme pour savoir s'il est un amateur ou un... écrivain. Car je ne veux pas dire « professionnel ». A quoi sent-on l'amateur ? Cela serait long à dire. Mais on le sent, et tout de suite, pour peu qu'on ait de littérature dans le nez. Il en est de même dans le journalisme. C'est un peu la raison de l'encombrement dont on souffre... »

Ce mal « des amateurs » dans la littérature et dans le journalisme est un mal grandissant. Dans la littérature, les livres d'amateurs s'accumulent ; dans le journalisme, ils fournissent la copie parfois plus que les autres. Et

ainsi les écrivains, les professionnels «souffrent de l'encombrement... »

Cette question « des amateurs » a donc bien son intérêt. Aux Antilles, où l'on ne fait pas comme en France de littérature, c'est le journalisme qui en souffre. Les amateurs tournent autour de la presse, accaparent certains organes et même créent des publications, dans un besoin d'écriture et de publicité

C'est même une des principales raisons de l'anonymat gardé par certaines feuilles. Sournoisement les rédacteurs censurent, critiquent attaquent, jugent et condamnent, prudemnent et lâchement cachés dans l'ombre. Ce sont méfaits d'« amateurs ». Comment voulez-vous qu'un médecin, Esculape populaire et élégant, consente à ce qu'on sache que c'est lui qui à plaisir, calomnie et diffame ses clients ? Comment admettre qu'un notaire, homme posé accepte qu'on voit en lui un injurieux plumitif? Comment serait-il possible qu'un fonctionnaire serviteur ostensiblement zélé de la haute administration, se laisse dévoiler comme le plus hargneux des anti-administratifs ? Tel avocat perdrait toute estime s'il signait une ligne de ce qu'il écrit. Tel professeur serait honni s'il se trahissait. Et ainsi, tout au long des feuilles éphémères de polémiques locales qui font tant de tort au pays!

Les écrits d'amateurs anonymes ne sauraient on le comprend, pêcher par excès de bon-sens

et de tact. En effet, que risquent-ils ? Ils sont ou professeurs, ou médecins, ou avocats, ou fonctionnaires : ce n'est donc pas leur profession. Ils ne signent pas leurs écrits : Ils restent donc inconnus. Que leur importe que la littérature, le journalisme soit déprécié ! Au contraire, dans leur cercle d'amis, il diront que la presse locale n'existe pas. Ils mépriseront les professionnels connus qui paient leurs propres méfaits. Chaque jour, ils recommencent, recherchant « le mot pour rire », sans souci de blesser leurs meilleurs amis pour « un bon mot », s'improvisant écrivains et journalistes pour la plus coupable et la plus basse des besognes...

Edmond Rostand n'a pas pensé mentionner ce genre «d'amateurs». Ce sont eux cependant, qui, tels les *crimineux* impardonnables dont parlait Montaigne, font le plus de tort à l'art, au métier. Non seulement, ils « encombrent », mais ils rabaissent une profession honorable et digne. La presse locale en souffre comme d'une tare, et le commerce de la plume a perdu son caractère instructif et agréable.

Contre les amateurs qui « encombrent », qu'elle est donc la ligne de conduite à suivre ? Tout appartient à tous, on ne peut empêcher la ruche d'avoir des frelons, et l'art d'avoir des amateurs. Il appartient aux professionnels par des actes bien inspirés, un effort constant de talent, la conscience de la haute mission

qui leur incombe, d'entrainer l'opinion publique, et d'établir ainsi une ligne de démarcation entre eux et leurs inconséquents imitateurs. La bonne foi, le vrai talent se reconnaissent toujours. Le public se trompe souvent mais ce n'est qu'un court instant. Et il accorde à ceux qui le méritent une sympathie, une admiration, des succès qui demeurent. C'est pourquoi dit Edmond Rostand, «ce débat aura fait doucement sourire tous ceux qui à l'écart des bavardages vains et des gestes fous, — travaillent ».

VIII

# Les Prix littéraires

En même temps que les Prix de toutes sortes distribués à l'occasion de certaines fêtes, il faudrait que l'Administration de la Guadeloupe distribuât des Prix Littéraires.

Tous les efforts ont leur vertu, toutes les initiatives doivent être récompensées, et rien ne doit être oublié dans notre vouloir de progrès, de civilisation, de lumière.

L'œuvre littéraire est une œuvre éminemment intellectuelle, c'est une œuvre harmonique et sociale ; elle est aussi nécessaire au pays que l'œuvre industrielle et l'œuvre commerciale. Quand on encourage tous les labeurs, pourquoi oublier le labeur de la pensée ?

L'Administration pourrait penser à donner certaines récompenses aux œuvres littéraires. Ce serait peut être les augmenter.

En France, officiellement par la voie de toutes les Academies sans compter les nombreuses Sociétés de toutes sortes créées exprès,

de nombreux prix sont distribués de nombreuses récompenses sont données, de nombreux encouragements sont accordés. L'État en protégeant l'industrie, le commerce, la finance, n'oublie pas les lettres et les arts.

Ce qui est bon pour les autres peut-être bon pour nous, et, à certaines fêtes, en même temps que d'autres récompenses très méritées, il faut que l'Administration se décide à distribuer des Prix Littéraires.

Dans un pays où la politique semble tout accaparer et tout diviser, ce serait sans doute un moyen d'augmenter les œuvres harmoniques et confraternelles.

Il n'est pas trop téméraire que dans notre œuvre d'abnégation, serfs de la pensée et de la plume, nous veuillons un instant avoir les mêmes faveurs que les serfs de la glèbe.

## IX

# Contre l'esprit de médisance

On se demande parfois si l'esprit public existe à la Guadeloupe.

Duclos a qualifié la médisance : « une petitesse dans l'esprit et une noirceur dans le cœur » Nous nous plaisons à nous décrier les uns les autres ; et ce qui étonne, c'est que la médisance est acceptée partout et par tous comme une chose aimable.

Dans la presse surtout la médisance a cours. Les faits les plus simples sont grossis, dénaturés à plaisir, contrefaits avec une méchanceté consciente. Celui qui parle ou celui qui écrit sait très bien qu'il n'avance que des faits mensonger, il les accumule sciemment. Il connaît la vérité, il la change délibérément. Pour lui c'est chose toute naturelle. Il sait surtout qu'il plaira à certains de ses auditeurs ou de ses lecteurs, et il ne pense qu'à son succès.

Si l'on reste à penser à tout ce qu'on a connu de mensonge et de médisance, on en restera confondu. On se demandera comment on a pu accepter d'être le complice involontaire de telle vilenie... Cette vilenie dure encore. Les mêmes faits se renouvellent chaque jour. Les moindres accidents de la vie sont dénaturés. Et s'il ne s'agissait que des accidents, que des choses! Mais la médisance s'adresse également et bien plus aux individus, à nos amis, et trop souvent aux êtres qui nous sont chers...

« On n'envoie des pierres qu'aux arbres chargés de fruits ». Comme pour justifier cette axiome, les médisants s'attaquent à tout ce qui leur est supérieur, par la situation, par les actes, par l'esprit ou par le cœur. Ils s'en prennent à toute tentative belle. à toute œuvre de talent, à tout effort, à tout labeur. Ils rabaissent les plus bonnes actions, ridiculisent les meilleures volontés, et ne pouvant s'élever, rapetissent systématiquement. Ainsi tout ce que nous avons de meilleur est atteint, tout ce qui aurait dû faire notre fierté, posséder notre sympathie, est méconnu et disqualifié, et l'esprit public déformé, se plait à une œuvre de dénigrement indigne et immorale.

Qu'on ne croie pas que partout ailleurs cela se passe ainsi. L'on se combat, mais l'on s'estime. L'on discute, mais l'on se respecte. L'on ne s'entend pas mais l'on s'apprécie. C'est une question d'éducation. Le mal est chez nous sans

pareil. C'est que des intrigants sans valeur dominent. Ils ont une opinion sur chaque chose et sur chaque gens, et cette opinion est faite de leurs bas intérêts. Ils obéissent aux plus étroits sentiments de la jalousie. Que leur importe, dit Saint-Lambert, qu'ils détruisent de tout leur pouvoir cette confiance mutuelle qui fait le lien des hommes ?

Nous avons pour devoir de réagir contre cette tendance mauvaise de médire du prochain. Nous avons surtout le devoir de ne pas aider la médisance par un silence complaisant. Aujourd'hui des inconnus pour qui nous sommes indifférents sont traînés sur la claie, sont vilipendés ; demain ce sera nos amis ; après-demain nous-mêmes. Redressons-nous et arrêtons la contagion du mal. C'est nous qui sommes l'esprit public. Evertuons-nous à démasquer le mensonge. D'un geste, d'un mot, coupons court à la calomnie. Condamnons franchement ces actes de basse jalousie. En agissant ainsi, nous aurons non seulement bien mérité de nous-mêmes, mais encore de notre cher pays qui se meurt par la mésintelligence de ses enfants.

Il appartient aux membres les plus pondérés de la presse locale de combattre l'esprit de médisance qui peut s'étendre jusqu'au public. Indistinctement nous en souffrons tous et en souffrirons davantage. Le journalisme, tout à l'heure, bien loin d'être un facteur de progrès

et de travail, sera une peste de discorde et de démoralisation. Il appartient aux écrivains bien inspirés de moraliser, de refaire l'opinion publique qui peut être égarée un instant, mais qui ne saurait être perdue sans retour. Pour cela, l'aide des gens de cœur et de bon sens est indispensable. Par l'union de tous contre la médisance, la vertu reprendra ses droits ; et tous auront fait œuvre de sagesse et œuvre digne, car, a dit Jean-Jacques Rousseau, « le premier pas vers le bien est de ne pas faire le mal. »

X

# Pour la Littérature Antillaise

Il ne faut pas non plus nous faire illusion sur notre littérature antillaise.

Nous sommes bien éloignés, je ne dis pas de la perfection, mais de la réalité. Pour avoir une littérature réelle, bien à nous, une littérature antillaise, locale, particulière sinon dans ses formes, mais dans ses expressions, il nous faut des moyens d'études et de productions, une émulation à laquelle nous sommes encore loin d atteindre par notre existence même.

Eloignés de la métropole intellectuelle, perdus et inconnus dans l'immensité des mers, ignorants des choses et des hommes, ignorants du progrès, ignorants de nous-mêmes, vivant la vie intellectuelle, la vie scientifique et artistique, par impressions, par transmissions, par reproductions infimes, nous n'avons ni le milieu, ni l'exemple, ni l'action nécessaires aux belles conceptions.

Cette existence qui nous est créée, fait que nous restons, dans des tentatives souvent plei-

nes d'erreurs, très inégaux et impuissants. C'est une constatation à faire : nos poètes, nos écrivains ont rarement assez d'inspiration pour composer des œuvres de longue haleine. Ils composent des piécettes qui peuvent être admirables, pour la facilité et la pensée, par le sentiment et l'originalité, mais ils ne savent élargir leur souffle et se développer longuement.

Bien rares sont les poètes antillais, de la Guadeloupe et de la Martinique, qui ont écrit des poèmes de longue haleine. Tous ils se sont complu, ils se complaisent à de courtes productions. Quand ils voudraient faire autrement ils s'essoufflent et se fatiguent vite. Ils préfèrent semer leurs sentiments en d'innombrables œuvrettes, parfois très dissemblables les unes des autres.

Cela tient à des causes multiples, mais la principale est toute d'enseignement.

C'est que la vie intellectuelle, au moyen des œuvres littéraires, nous arrivent par bribes, par fragments, sans unité et sans mesure. Nous ne pouvons pas, dans l'éloignement, suivre un mouvement, adopter une école, conserver une méthode, persévérer dans une même œuvre délibérément élaborée. Nous ne connaissons les œuvres littéraires qu'après coup et par des impressions lointaines. Nos opinions sont facilement faites. Notre enseignement est imprécis et divers. Notre âme, nos productions s'en

ressentent. Nous sommes trop sujets aux idées du jour, toujours nouvelles dans leurs phases interrompues. Cela ainsi ôte à notre littérature la consistance et la fermeté. Il nous faut beaucoup d'efforts, quand nous y arrivons, pour créer des œuvres estimables dans leur portée et leur homogénéité.

Qu'on veuille bien croire que le milieu, les impressions ambiantes sont pour beaucoup! Les sentiments élevés de nos voisins aident à notre propre essor ; on se soutient, on s'élève sur les aspirations générales. C'est pourquoi bien coupables sont ceux qui, dans nos Antilles, à la Guadeloupe, malgré leur éducation et leurs situations, se désintéressent des choses intellectuelles et artistiques. Nous restons confinés dans la médiocrité, parce que c'est l'indifférence qui dirige notre monde.

A force d'études et de persévérance, nous atteindrons à cette réalité, à cette vie littéraire tant concourue, faisant aussi un peu nôtre l'art triomphant de la plume. Nous obtiendrons la consécration de nos aptitudes littéraires et de nos sentiments artistiques. La France intellectuelle est ouverte à toutes les bonnes volontés, à tous les désirs heureux. Elle-même nous a mis sur la voie en créant les littératures régionales. Ouvrons nos esprits et nos cœurs à toutes les impressions instructives qui nous arrivent du dehors. Instruisons-nous dans un effort constant vers le durable et le mieux. En

nous inspirant, en même temps, de la beauté merveilleuse de nos pays des Antilles, vraies îles du rêve, nous ferons refleurir parmi nous l'esprit français, mêlé à l'originalité créole.

Cette conception d'une littérature, d'un art antillais n'est pas une utopie. Ce serait simplement notre avènement dans l'histoire artistique de la France. Pour obtenir ce résultat, il suffirait de la production d'œuvres estimables, s'imposant à l'attention de la France intellectuelle. Cette conception, ce rêve est digne des plus beaux efforts. Elle est aussi digne des plus beaux esprits ; — et puissent mes compatriotes en faire leur ambition, dans un sentiment éminemment patriotique.

## XI

# L'ART FUTURISTE

Ce n'était pas assez des « coloristes », des « ésotéristes », des « louppettistes », des « harmonistes », des « luministes », des naturistes», des « syllabistes », des « véridicistes », et autres novateurs artistiques et littéraires, nous allons avoir, nous avons une nouvelle école,— les « futuristes ».

— Qu'est-ce donc que le « futurisme », me direz-vous ?

— Le « futurisme » (1), c'est tout simplement l'art futur, ou pour mieux dire c'est l'expression de l'art de demain. Il y a la « peinture futuriste », il y a les « peintres futuristes ». Et l'évidence de la nouvelle école est telle, son succès si assuré, qu'elle s'affirme dans des Expositions.

Mieux ! la poésie,— oh ! cette complaisante... — s'est éprise du nouveau style, et des conférences ont été données par le poète Marinetti sur « l'art futuriste ».

(1) Prononcez foutourisme.

Déjà l'on ne comprend pas toujours la « peinture futuriste ». Les dames surtout sont hostiles. Une jeune personne se fait portraicturer:

— Comment, Monsieur, vous me mettez des rides au visage !

— Madame, je fais de la « peinture futuriste». Je vous représente telle que vous serez dans vingt ans.

— !!!...

Va-t-on mieux comprendre la « poésie futuriste » ? Il faudra exprimer les sentiments « à venir ». On va chanter le souvenir glorieux du héros, avant sa mort.

Tel amoureux ne s'occupera pas de ses amours d'aujourd'hui, mais bien de ses amours de demain. Voyez-vous l'embarras des inconstants et des frivoles ?

J'ai dit que M. Marinetti est un poète futuriste, je dois présenter également les peintres futuristes que sont MM. Boccioni, Carroi, Russolo, Balla, Severini et M. Bernheim Jeune.

Quel est l'avenir de « l'art futuriste » ? Aura-t-il la faveur, comme le symbolisme, de faire des académiciens ? Ou va-t-il encourir la disgrâce du décadentisme sur lequel on a tant crié haro ? M. Charles Morice, l'érudit critique de littérature et d'art, si aimable pour toutes les écoles, nous le dira peut-être dans une de ses Etudes si vivantes. En attendant l'art futuriste fait tâche d huile. — avec la méchanceté de l'huile véritable.

L'éminent directeur de la Collection des Poètes français de l'Etranger, mon ami M. Georges Barral a jugé une fois déjà on ne peut plus sévèrement ces tentatives d'écoles nouvelles. Dans son « Neuvième appel au public », publié comme préface des *Poésies Choisies* de André Van Hasselt, il dit en effet :

«... Anarchistes littéraires, tous sont les fruits gâtés d'une décadence qui a trop duré. Il faut légiférer sagement, sciemment, logiquement et non pas en brouillons, en inconscients. Nous sommes à l'instant décisif et douloureux où notre prépondérance va nous être disputée sérieusement. Progressons, réformons, ne déformons pas ».

Et en vérité, on se demande où arriveront les écoles et les doctrines nouvelles ? C'est à nous faire ne pas trop regretter, nous qui sommes des Antilles, notre éloignement et notre ignorance de ces tendances et de ces essais de toutes sortes, — ce qui nous permet encore, en nous instruisant, de nous essayer à l'art, avec un peu de bon-sens.

XII

# La Presse aux Antilles

L'idée d'une association des journalistes des Antilles certainement n'est pas nouvelle.

Ce serait évidemment accomplir un progrès réel, que d'arriver à grouper pour la défense de leurs droits et de leurs intérêts communs, tous les membres de la presse antillaise.

Quelle ironie que de voir traiter d'utopie par eux-mêmes, ce progrès si simple concernant justement ceux-là qui ont pour devoir d'enseigner le progrès aux autres !

Il faut aussi reconnaître que notre presse des Antilles est loin de ressembler à la presse de la Métropole.

On ne saurait faire de comparaison entre l'organisation des journaux métropolitains et celle de nos journaux locaux.

En France, les journaux appartiennent à des Sociétés financières ou commerciales. Ils sont la propriété d'une association qui fait entrer en ligne de compte les bénéfices à réaliser avant les succès électoraux. Les rédacteurs passent, le journal reste. Le titre de la publi-

cation est une propriété commerciale. Tel organe est fort, non par sa publicité mais par les membres de son administration. La presse française, avec cette organisation, est pratique constante et durable. Elle n'est pas soumise aux difficultés et aux éventualités personnelles.

Aux Antilles, les journaux sont les choses d'individualité. Un journal est toujours une propriété personnelle. L'organe d un parti appartient au chef du parti. Le journal contient les idées de son propriétaire. Il est ou indifférent ou violent, ou correct ou injurieux, selon le caractère et l'éducation de celui qui le dirige. C'est en vain que certains organes politiques, pour obvier a cette faiblesse d'une seule volonté, se targuent d'appartenir à un Comité de rédaction ; le plus hardi, le plus intrigant s'en empare, et en fait sa chose ; entrainant les bonnes décisions, il y apporte ses impressions, — et surtout ses sympathies et ses haines.

Nos journaux sont donc ainsi soumis aux personnalités. Ils naissent et disparaissent avec nous. Ils n'ont d'autorité que par nous D'autant que nos personnes sont discutées et méconnues leurs écrits le sont. L'organe influent est celui de l'homme du jour, l'homme de la majorité, fut-il le moins sensé de tous. La sagesse et la noblesse de la plume ne comptent pas. Aussi la plupart du temps nos journaux ne s'occupent que de guerres intes-

tines, de basses rivalités. Et ils se complaisent à des polémiques indignes d'écrivains qui se respectent.

Cette propriété individuelle du journal lui ôte toute constance et toute stabilité. Nos journaux vivent réellement ce que vivent les roses. Les feuilles d'hier font place aux feuilles d'aujourd'hui. Tel organe change de titre sans changer de maître. Tel autre s'agrandit ou diminue selon les ressources de son unique éditeur. Tel autre d'hebdomadaire se fait quotidien et puis hebdomadaire, selon les caprices de son rédacteur.

C'est puéril, n'est-ce pas ? Un rédacteur qui s'en va, le journal ne paraît plus. Parfois le même journal, dans des mains successives, publie des articles qui se contredisent les uns les autres, à quelques jours d'intervalles. Parfois aussi, pour en finir, des adversaires d'une feuille gênante, suscitent des procès à son rédacteur qui, condamné, abandonne la partie et cesse sa publication.

Une telle organisation, on en conviendra, est défectueuse. On pourrait dire qu'en ces conditions la presse n'existe pas dans nos Antilles. Elle existe cependant. Et à côté de tout le mal qu'elle fait, soyez sûr quelle fait encore quelque bien. Nous sommes des inconséquents, des impulsifs, c'est vrai : mais nous sommes de bonne foi. Nos haines ne durent pas. Nos querelles sont d'un jour. Parfois nous nous trom-

pons et méconnaissons la vérité, mais nous en souffrons aussitôt. Dans l'acte d'apostolat, si nous apportons nos erreurs, nous les assumons loyalement, et nous savons nous consacrer à nos idées, sans espoir de justice.

Dans la situation qui nous est faite chacun a sa part de responsabilité. C'est une question de tact et de bon sens. Apprendrons-nous jamais à nous combattre sans nous dénigrer honteusement ? Comprendrons-nous enfin, qu'au dessus des opinions diverses, il est des principes communs ? L'état des esprits chez nous rend bien difficile d'être pondéré et juste. Mais le progrès s'accomplit quand on s'y attend le moins. La presse des Antilles est digne d'une action plus haute. Il faut avoir foi en soi-même. La raison et la vérité ne perdent jamais leurs droits. On ne saurait décourager d'une corporation d'hommes, ouvriers de la pensée et de la plume, qui malgré les affres et les difficultés mêmes de l'œuvre, ne désarment pas, et, pour être inconséquents, unissent à la passion professionnelle beaucoup d'esprit de sacrifice.

XIII

# Les grands rêves

La France est le pays de l'idéalisme et de l'enthousiasme.

Idéalisme littéraire, enthousiasme historique se confondent dans un même dogme de foi et de générosité.

L'idéalisme littéraire domine dans les moindres faits de la France guerrière, politique et sociale.

Du commencement à la fin de sa longue histoire, brodée d'épisodes, de faits d'armes, de gestes heureux ou d'accidents douloureux, tel quelque conte barbare et sentimental venu de très loin, la France a subi l'influence souveraine de la littérature.

Cette influence se retrouve depuis les luttes du Moyen-âge, jusqu'à la Révolution qui fut l'œuvre des philosophes, jusqu'à notre République actuelle qui appartient aux écrivains, aux orateurs, aux artistes.

Cette influence a dirigé la France vers les expéditions lointaines ; elle a fait souvent sa

gloire, parfois aussi son malheur : n'en médisons pas, c'est le meilleur du génie français.

C'est cette même influence de la littérature qui a guidé la France vers nos pays de rêve, verdoyants et ensoleillés, dans un besoin d'art et d'amour nouveaux.

Soumise plus que tous autres pays à la littérature, la France, plus que tous les autres, a cultivé l'exotisme. Le génie national a pris son essor, dans un geste magnifique, vers l'Orient, vers l'Afrique, vers les Antilles.

Vers les pays de rêve, éternellement verdoyants, où les jours sont plus brillants, où les nuits sont plus douces, le soleil plus vainqueur, la lune plus vaporeuse, l'art français a pris son vol.

L'idéalisme littéraire français s'est ainsi agrandi de nos désirs naissants, et l'art s'est enrichi aux trésors de nos sentiments neufs.

Le génie français a été chercher ses sujets d'inspirations jusqu'aux plus lointains horizons découverts soudain, et la Poésie pensive des pays froids du Nord s'est alliée à la Poésie rieuse des pays mirifiques du Soleil.

C'est la gloire de la France, quand les autres nations établissent par la force leur domination, de conquérir, elle, les pays nouveaux en y introduisant ses lettres et ses arts.

C'est sa fierté de savoir aux pays de rêve et de poésie, apporter encore le rêve et la poésie.

Nous avons fait nôtre cet idéalisme littéraire,

et, nos destins, dans des accidents précipités, sont également dominé par le même enthousiasme.

Notre caractère reflète étonnamment le caractère qui nous a été donné pour modèle, et, à ce point de vue, nos sentiments de cœur sont supérieurs à tous autres sentiments.

L'esprit français chez nous fleurit, et, merveilleusement épanoui, l'idéalisme, dans un art encore hésitant, poétise la vie tropicale, ardente et mélancolique, dans des décors lumineux et riants, aux pays de Rêve.

XVI

# Etude rythmique

## I

On constate avec étonnement que les plus anciens monuments de l'idiome français sont des poèmes en vers.

La langue française a donc commencé par être poétique. Cela tient-il à ce qu'elle s'est formée visiblement sur le modèle latin ? De fait la versification romane s'est tout d'abord imposée, avec ses facilités populaires.

Au XIII[e] siècle, c'est l'éclosion spontanée d'une poésie qui lie le moderne à l'antique.

Les Trouvères créent une période de brillante floraison lyrique. Le rythme est dur, dans l'ignorante combinaison des syllabes brèves et longues. Mais l'accentuation déjà s'oriente. L'assonnance est étudiée. Le compte des mots est réglé. Une métrique se forme. L'impression dominante est que la quantité s'efface au devant de l'accent.

A peine éclose, la sève poétique est épuisée. L'essor littéraire n'est plus. Mais un travail

latent de perfection se produit. La langue ne s'est-elle pas instruite et assouplie, pour permettre la Renaissance et la Réforme ? La littérature est robuste et plantureuse avec Rabelais, comme elle est tolérante avec Calvin ; mais ce n'est pas tout ce qu'il faut. Et c'est seulement au XVII^e^ siècle, avec l'apothéose du style classique, que la plus grande manifestation de la langue a lieu, dans le rythme et dans la forme.

Les classiques ont-ils créé l'harmonie ? Certes, non. L'harmonie est créée en même temps que la langue. Et la langue est toute d'origine populaire. La langue française, a-t-on dit, c'est le caractère français. Le rythme est la qualité essentielle du style. L'art est toujours même. Le bonheur des classiques est d'avoir perfectionné la langue, de l'avoir assouplie davantage, de l'avoir élevée à une telle noblesse et à une telle beauté, qu'on les croirait avoir créé une langue nouvelle.

Le secret de l'art classique, c'est l'harmonie. Le rythme a été ménagé précieusement et jalousement. L'étude des sons a été complète, aussi complète que le permettait la langue. Au moyen des sons, Corneille, Molière, Racine, La Fontaine ont fait de l'ironie, de l'esprit, du sentiment et de la peinture. Quelle musique étendue que celle qui dort et veille, mystérieuse et prompte, dans la pensée humaine ! « Le son, a dit Voltaire, subsiste encore dans la pensée

après le mot lu, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches ».

D'Ollivet, dans son *Traité de Prosodie Française*, déclare « que le mauvais effet produit sur l'oreille par le son est pire qu'une faute de versification ou de français ». Aussi il croit que l'oreille est juge souverain en matière de style. Pourquoi dit-on, *bel et bon*, *bel âge*, *bel homme*, *fol amour* ? C'est pour le rythme. On dit cependant *beau à voir*, et non pas *bel à voir*, c'est que le rythme le permet. N'est-ce pas la raison de toutes les inconséquences de la langue française ? On prononce *pié-t à-terre*, en écrivant *pied-à-terre*, on dit *neu-vhommes* pour *neuf-hommes*, et Boileau a fait une faute de versification en écrivant, épitre III :

De ce *nid* à l'instant sortirent tous les vices.

Car on prononce « De ce *ni-à*... », et la rencontre de l'i et de l'a forme un iatus.

J'ai dit que les poètes classiques du XVII^e^ siècle, au moyen des sons, ont fait du sentiment, de la peinture, etc. En voici la preuve. Molière, dans les *Femmes savantes*, écrit :

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas...

Sentez-vous tout ce que l'accentuation, le rythme, le son a ici de capital, à la syllabe *ge* dans le mot étage ? Relisez, et prononcez bien « d'un éta*ge* bas... »

Le son ici donne le sentiment. Un exemple

de peinture. Il est donné par M. Legouvé dans son *Art de la lecture*. Vous connaissez la fable *Le lièvre et la tortue ?* La Fontaine écrit :

> Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
> Furent vains. La Tortue arriva la première.
> Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

Vous n'y découvrez rien ? Il y a pourtant ici un sens intentionnel, car La Fontaine, pour être un poète, n'écrivait pas au hazard. « *Eh bien, lui cria-t-elle...* » Crie-t-on quand on est ensemble avec les gens ? Non. La Tortue « *crie* », c'est qu'elle a dépassé le lièvre *d'une certaine distance*. Comprenez-vous l'intention ? C'est le tableau visuel, c'est la peinture rendue par l'intonation, faite par le son.

Dans la prose, c'est le même art. L'art des sons, l'art rithmique. Bossuet, un des maîtres du style, Fénelon, alliant l'élégance à l'antique, Madame de Sévigné, une imaginative, une enthousiaste, et jusqu'à Saint-Simon, ignorant du style et de l'art, mais avec des mots heurtés donnant une gamme originale, ont perfectionné le rythme jusqu'à faire de la phrase une musique persuasive, étincelante ou impressionnable.

Nous verrons comment la forme est la suprême règle en littérature française. Les jours n'ont rien changé à la première métrique. Le rythme donne son véritable essor à la pensée, son exacte expression au terme. La gamme des syllabes est une gamme supérieure. D'instinct,

le sens populaire a créé une éternelle méthode. Et ainsi a germé du sol français l'incomparable harmonie des mots, dans la floraison toujours plus belle de l'écriture et du verbe.

## II

Sans le paraître, les écrivains du XVII^e^ siècle ont fait une étude approfondie de la langue phonétique. C'est peut-être tout le secret de leur art. Car le rythme oblige à des recherches qui sont des règles. Et il n'y a tel que le bon entendement des règles pour donner au style la simplicité, la correction et l'élégance qui font toute sa beauté.

La langue française se prête admirablement à toutes les nuances du son. C'est la langue où la liaison s'impose le plus souverainement. Et selon ses modulations, la phrase a un caractère. Ses moindres expressions résonnent dans la pensée délicatement. Rien qu'une accentuation donne un sens particulier aux mots.

Dans l'acte V, scène III de *Cinna*, Corneille fait dire par Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers :
> Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
> Conservez à jamais ma dernière victoire...

Rien qu'en prononçant maître, comme, siècles, on donne une ampleur majestueuse aux deux premiers vers. Et cela se sent d'autant plus

qu'au troisième vers, où le ton s'abaisse, il n'est pas nécessaire de prononcer le re de dernière.

Racine également, dans l'acte II, scène V de *Athalie*, fait dire par celle-ci :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Jamais on ne manquera de prononcer d'une profonde, car le son ajoute ici à « l'horreur » de la nuit.

L'exclamation d'Oreste, au dernier acte *d'Andromaque*, quand, après avoir fait tuer Pyrrhus, repoussé par Hermione, il s'égare dans une folie insensée.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes...

n'est-elle pas un admirable exemple de ce que peut le son pour peindre une vision angoissante?

Quand Molière fait dire à Alceste par Philinte, à l'acte 1er, scène premiere du *Misanthrope* cette belle tirade de la philosophie sur les « mœurs du temps » dont on doit se mettre moins en peine », Philinte appuie intentionnellement sur la liaison pour terminer :

Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

Pourquoi ? C'est que le son ici ajoute à la cérémonie, à la pondération du langage .

On connaît ces vers de Boileau qui terminent le chant II du *Lutrin :*

La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

On a justement admiré et minutieusement noté cette concordance de sons.

« *Oppressée* », dit d'Ollivet, ici est moins un mot qu'une image. Deux syllabes traînantes et la dernière qui est composée de l'e muet, ne font ils pas sentir de plus en plus le poids qui l'accable ? Tant de nos monosyllabes contribuent à me peindre l'état de la Mollesse, et je vois effectivement sa langue *glacée*. Je cours au dernier vers. Décomposons-le :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Assurément, si des syllabes peuvent figurer un soupir, c'est une longue précédée d'une brève et suivie d'une muette : *soupire*. Dans l'action d'étendre les bras, le commencement est prompt mais le progrès demande une lenteur continuée : *étend les bras*. Voici qu'enfin la Mollesse parvient où elle voulait : *ferme l'œil*. Avec cette vitesse ! Trois brèves. Et de la, par une monosyllabe bref, suivie de deux longues : *et s'endort*, elle se plonge dans le sommeil ».

Lorsque Bossuet écrit : « Où courrez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errant de vanité en vanité ? » Et Fénelon : « Calypso pleurante et les cheveux épars, aperçut des débris qui flottaient sur la côte... » l'ont-ils fait sans penser à la liaison et au rythme ? Autant que les poètes, les prosateurs du XVII^e^ siècle ont étudié la mesure et la cadence des mots. C'est d'ailleurs le point de départ des phrases à longue tirade qu'ils manient si admirable-

ment. Il fallait, au cours de cette étude rythmique, consacrer un article à ces immortels artistes du classiscisme, qui, dans un siècle merveilleux, ont donné à la langue un éclat, une ampleur, une sonorité, une harmonie dont ils ont emporté le secret, et qui ont fait du style un trésor de noblesse, d'élégance et de sentiment.

## III

Les classiques ont démontré toute la puissance du rythme et de la forme. Ils ont suprêmement recherché l'harmonie. Mais aucune école n'est éternelle. Aucune forme n'est immuable. Dès le XVIII[e] siècle l'art a évolué, et, dit M. Gustave Lanson, « avec le monde, la Révolution va emporter le goût classique ».

Après Corneille, Molière, Boileau, Racine, Quinaud qui fonda l'opéra, Bossuet, Fénelon, la « sujétion de la règle » s'est affaiblie. Voltaire, cependant, recherche les procédés du rythme, mais dans une étude moins sévère. C'est plutôt un poète fécond et élégant, un hardi philosophe, un esprit souple et curieux, merveilleusement doué, qui aborde presque tous les genres et y excelle.

Voltaire n'a-t-il pas créé ce style fait de rythmes légers où l'esprit se joue de l'art?

Jean-Jacques Rousseau revient à une harmonie plus grave et plus large. Etrange écri-

vain dont la prose chante aussi bien que des vers ! Il a orchestré ses phrases, cadencé ses périodes, modulé ses accents. C'est un musicien, c'est un chantre. Dans l'art de la prose, au point de vue rythmique, on doit l'inscrire comme un maître et le citer comme un exemple.

C'est vers la fin du XVIII^e^ siècle que doit disparaître définitivement la prose poétique. La phrase oratoire est abandonnée. La musique va être remplacée par la peinture. Et Bernadin de Saint-Pierre créera la phrase pittoresque.

En parlant de la poésie légère fort en faveur sur la fin du XIII^e^ siècle, M. Pierre Larousse, dans son *Memento encyclopédique illustré*, avec les poètes Piron, Parny, Bonnard, Dorat, Roucher, Delille, cite le poète créole Germain Léonard. Je reviendrai sur l'œuvre de ce poète guadeloupéen quand il s'agira d'étudier nos goûts rythmiques. La période révolutionnaire avait déjà tout changé, le romantisme achèvera l'évolution complète de l'art.

L'avènement du romantisme a ouvert des horizons nouveaux. L'image a remplacé la musique. L'impression remplace l'image. La vérité remplacera l'impression. Chaque jour a apporté son progrès. Chateaubriand, Hugo, Georges Sand, Michelet, Flaubert, Zola, tous les grands maîtres, tous les grands astistes de la plume vont réaliser un art nouveau. C'est en vain que Lamartine, Musset et quelques idéalistes comme Gauthier, et quelques impression-

nistes comme Daudet, selon leur sentimentalité, leur passion, leur délicatesse, leur sensibilité, rechercheront une cadence, une symétrie, un rythme perdus, les parnassiens, les réalistes, les matérialistes auront tout réduit à une plastique réelle. L'art n'est plus le même.

« Pour bien parler et entendre une langue, a dit le grammairien Dumarsais, il faut avoir *l'accent* ». L'accent c'est l'inflexion de voix, c'est l'espèce de modulation qui nait de la phrase. En même temps, d'Ollivet qualifie la prosodie « l'art de donner à chaque son la syllabe qui lui est propre ». Quand on lit, la pensée observe la cadence aussi bien que l'oreille. Tout donc s'enchaîne. Les mots ont leur valeur et comme signes et comme sons.

Ceux qui peu à peu ont formé la langue, par des compositions refléchies, en abrégeant les mois, substituant les syllabes brèves aux longues, en rendant les phrases plus coulantes aveé la multiplication de l'e muet, le travail des voyelles, l'étude des consonnes, s'occupèrent de la rendre harmonieuse. En le faisant, ils ont obéi au caractère, à l'esprit français. Le rythme est donc la base fondamentale de la langue nationale. N'est-ce pas pour avoir un peu trop oublié cet enseignement, que certains réformateurs de la nouvelle génération, sous le couvert bénévole d'enrichissement, par l'intrusion maladroite de mots étrangers, durs et baroques, risquent de déflorer la langue, — ce

qui occasionne l'intervention irritée et regressive des Ligues et des Humanités ?

## IV

On a déclaré la faillite du théâtre en vers. Les drames rimés n'ont plus leur succès et leur grande réputation d'autrefois. La prose triomphe au théâtre. Vainement M. Coppée, avec *le Passant*, M. Richepin, avec le *Chemineau*, M. Rostand, avec *Chantecler*, ont remporté de grandes victoires. Le théâtre en vers est un genre qui disparait, et ceci à la grande désolation des nouveaux poètes qui rêvent de renouveler l'art.

Le goût du public aujourd'hui est tout au genre de M. Capus ou de M. Bernstein. Est-ce un progrès ? Dans tous les cas ce progrès décapiterait l'art dramatique. Car la prose, pour belle qu'elle soit, ne saurait remplacer tout à fait le vers, dans sont rythme et dans son charme.

Reconnaissons que ce sont beaucoup les poètes qui tuent la poésie. Les progrès de nos jours ont rendu bien difficile l'art poétique. La diversité des tendances a fait perdre la haute énergie d'autrefois. Et justement les moindres oisillons veulent voler comme des aigles. Tous veulent être des poètes de drame et des poètes épiques. Le souffle manque. L'inspiration géniale fait défaut. Qu'importe ! Ils manient

l'alexandrin avec effort. Ce sont de longues tirades qui ne disent rien. Toute une suite de mots souvent au hasard des rimes.

On a abandonné le rythme et la facilité gracieuse du vers. Certes on n'aurait pas pu renouveler les classiques. Mais on aurait pu les continuer avec un art tout aussi aisé et tout aussi élégant. Du moins conserver l'imprécision et le raffinement du vers. Dans l'excès des doctrines, le tort a été d'unir la poésie avec la prose. Et le vers ainsi a beaucoup perdu de sa souplesse et de sa variété. Le public n'y trouve point cette sonorité ce rythme qu'on aime. Le charme est rompu. En faisant subir à la poésie la filière des écoles, il n'en est resté qu'une inerte ossature. Trop d'art bannit l'art.

Le mal, disent certains, est dans l'alexandrin qui n'est pas un vers dramatique et ne l'a jamais été. L'alexandrin est trop long et trop embarrassant pour la scène. Ce n'est pas un vers tragique — Ceci est une erreur. L'alexandrin dans son ampleur s'allie admirablement au geste théâtral. Pour l'épopée, on ne peut mieux choisir que l'alexandrin. Après les classiques Voltaire avec *Zaïre*, la *Henriade* Hugo avec *Hernanie*, les *Châtiments*, en ont donné la preuve merveilleuse. Tandis que déjà, depuis le XVI[e] siècle, Ronsard, en essayant du vers de dix pieds pour sa *Franciade* avait montré le contraire. Le génie est la fée

merveilleuse qui sait garder dans la transformation des jours, l'éternelle beauté.

Si les vers fatiguent au théâtre ou ailleurs, c'est que la poésie n'est plus elle-même. Elle n'a pas la grâce et le rythme, la délicatesse et la cadence qui en font toute la raison d'être. La prose a pu se fortifier en se renouvelant. La poésie elle, s'en est alanguie. Et la plus douloureuse dégénérescence qu'elle ait subie, est la manifestation des vers libristes. Le vers libre n'est que de la prose en lignes inégales avec des essais de rythme. Plus que jamais il s'agit de rendre à la poésie ses traditions d'harmonie et de variété, ses éléments de délicatesse et de beauté, son caractère rythmique.

Il faut au contraire travailler le rythme, approfondir ses ressources, dévoiler ses secrets faire s'épanouir les bienfaits de cette source inépuisable.

Dans un dernier article, je dirai comment les poètes créoles, à leur insu, dans des tendances naturelles, cultivent le rythme. Tous les écrivains étudiant l'art poétique, donnent le vers rythmique comme le vers de l'avenir. M. Becq de Fouquières dit que le vers repose sur le rythme. M. Gaston Paris conseille de « retremper le rythme à ses vraies sources » M. Emile Deschamps parle du vers musical. L'étude du rythme est donc indispensable à tout poète. Et comme tout n'est que recommencement, dans l'art éternel, il faut revenir

aux vagues indications du « vers mesuré », d'où sortira le vers moderne, — et ce ne sera pas un moindre triomphe de l'insuffisance mais heureuse théorie de celui que plaisamment du Bellay désignait comme le « docte, doctieur et doctime Baïf »

## V

Les poètes des Antilles s'inspirent certainement des poètes français. Les grands Maîtres de la poésie nous servent constamment de modèles. Nous subissons l'influence des idées et de la forme. Tout l'art poétique antillais est, peut être, un travail de réminiscence, mais originalement rendu, selon des tendances particulières.

En admirant l'œuvre des Maîtres, les poètes des Antilles inconsciemment, dans une similitude d'inspiration, donnent plus ou moins bien la ressemblance de forme.

L'étrange est que les classiques, malgré toute la vénération qu'on leur porte, restent les artistes les moins imités, comme si les chefs-d'œuvre de goût et de simplicité qui sont les leurs étaient les moins imitables.

On s'inspire donc peu de la poésie classique, sinon dans ses règles, les mêmes idées n'existent plus, et à la vérité pour les nouveaux écrivains, l'art du XVII[e] siècle parait très éloigné.

La littérature, d'ailleurs est née aux Antilles sur la fin du XVIII[e] siècle, et ce sont les poètes de la période suivante qui, comme de juste, ont inspiré le plus nos bardes hésitants.

Lamartine, Musset, Hugo, dans leurs expressions heureuses, devaient le plus émouvoir. Vigny, Leconte de Lisle attiraient par la perfection de leur art. Verlaine par l'idéalisme et la mobilité de ses sentiments.

Ainsi donc, la poésie créole éclose presque en même temps que l'art romantique, s'en inspire tout d'abord, puis subit l'influence de l'art parnassien, pour imiter ensuite dans certaines de ses manifestations la sentimentalité et l'imprécision de l'art symbolique.

Il faut tenir compte de cette suggestion de l'art français subie par les poètes créoles.

La littérature antillaise en observant cette parenté spirituelle, garde cependant certains attraits qui lui sont propres, et embaume d'une originalité heureuse et native.

Les poètes créoles obéissent, en effet, à toutes les intimes influences originelles et physiques et leur grande aptitude est une tendance harmonique naturelle.

L'âme créole est rêveuse et harmonique, et la poésie antillaise dénonce des qualités rythmiques précieuses.

Tout au cours des œuvres de nos poètes, on trouve un sens musical bien défini, une facilité de la mesure, un art véritable de la cadence.

Instinctivement l'artiste créole recherche le rythme, et ses vers toujours se recommandent par l'harmonie de leurs accords.

Cette faculté rythmique de nos poètes demande forcément une étude, un exercice qu'elle n'a pas eus encore. Elle s'exprime naturellement et sans méthode. Mais c'est une qualité que la science des jours doit exercer. Et les poètes antillais dans les genres légers et les plus heureux de la poésie peuvent avoir plus tard un grand bonheur.

La poésie antillaise a eu déjà des représentants dignes de l'art poétique français. Le poète guadeloupéen Germain Léonard reste comme un Maître dans l'art de l'idylle. Parmi nos parnassiens, on pourrait remarquer le poète haïtien Oswal Durand, Le poète Vincent Campenon, de la Guadeloupe, un des élégiaques de la fin du XVIII[e] siècle, fut membre de l'Académie française. Et tout dernièrement, le poète haïtien Etzer Vilaire, a exprimé un talent digne d'attention et d'éloges.— Avec de tels exemples, et la confiance intime de notre art, l'espoir de nos efforts, nous pouvons, poètes créoles touchant timidement les cordes d'or de la Lyre, attendre l'avenir, et— qui sait?— le succès.

# Troisième Partie

## ÉTUDES et CRITIQUES

I

# Léon Hennique

Nous aimons à citer avec un suprême orgueil trois de nos compatriotes qui, en ce moment, occupent trois situations différentes, très hautes dans les lettres, dans les sciences, dans les armes françaises.

Nous nous enorgueillissons d'autant plus de ces trois gloires véritables, et nous les aimons d'autant plus, qu'en vrais hommes de cœur et d'esprit, ces trois fils de la Guadeloupe n'oublient pas le coin de terre natal, la petite patrie lointaine qui, pour être méconnue et décriée, n'est pas moins chère à tout sentiment bien né et à toute ambition bien placée.

Le premier, Léon Hennique, né à la Basse-Terre le 4 novembre 1850, romancier et auteur dramatique, officier de la Légion d'honneur, est président de l'Académie Goncourt, l'association des lettres la plus appréciée de France, après l'Académie française.

Le deuxième, Auguste Le Dentu, né à la Basse-Terre le 21 juin 1841, agrégé de chirur-

gie, professeur, officier de la Légion d'honneur, est membre de l'Académie de médecine depuis 1890.

Le troisième, Henri de Lacroix, né aux Abymes le 30 août 1844, général, grand dignitaire de la Légion d'honneur, ancien gouverneur militaire de Lyon, ancien commandant de l'Ecole supérieure de guerre, généralisisme des armées françaises en 1906, est membre du Conseil Supérieur de Guerre de France.

Ces trois célébrités guadeloupéennes dont nous sommes fiers à juste titre, représentent on ne peut mieux les Antilles françaises dans les lettres, dans les sciences dans les armes françaises.

J'ai dit que ces trois glorieux enfants de notre île n'oubliaient pas le pays natal, l'île des tropiques, et pour le prouver il me suffira de rappeler que Léon Hennique, Auguste Le Dentu et Henri de Lacroix ont accepté d'être présidents d'honneur de notre Société régionale Guadeloupéenne, tout nouvellement créée ; et par quelques mots aimables ils ont approuvé cette bonne initiative, envoyant leur souvenir fidèle « à la chère Guadeloupe », à « la petite patrie lointaine », au « cher et doux petit pays du soleil ».

Mais dans cette chronique, après avoir rendu l'hommage du plus affectueux respect à la gloire scientifique et à la gloire militaire, après avoir adressé notre souvenir le plus cher au

professeur Auguste Le Dentu et au général Henri de Lacroix, nobles et dignes enfants de la Guadeloupe, nous voulons parler surtout de Léon Hennique, notre Maître et ami, qui représente si admirablement et si pleinement la littérature créole dans l'art français.

Léon Hennique débuta dans la littérature en 1879 par la publication de deux romans : *Elisabeth Couronneau* et *La Dévouée*. En 1886, il collabora avec Guy de Maupassant, Paul Alexis, J.-K. Huysmans, aux *Soirées de Médan* de Émile Zola, manifeste de l'école naturaliste.

Romancier, Léon Hennique a publié, *Pœuf*, *Deux Nouvelles*, l'*Accident de M. Hébert*, *Benjamin Rozes*, *un Caractère*, *Mimie Brandon*, etc.

Auteur dramatique, il a donné : *Esther Brandès*, *Les hauts faits de M. de Ponthau*, *Jacques d'Amour*, tiré du roman de Emile Zola, *L'Argent d'autrui*, *Amour*, *Deux Patries*, *La Menteuse*, *La mort du duc d'Enghien*, etc.

Notre compatriote est cité parmi les meilleurs écrivains modernes, et, comme président de l'Académie Goncourt, sa haute notoriété est reconnue par tous.

Disons quelques mots de l'Académie Goncourt.

Des écrivains de la fin du XIX^e^ siècle, Jules et Edmond de Goncourt, furent ceux qui eurent la personnalité la plus nette, et leur influence fut considérable. Jules mourut en 1870, Ed-

mond en 1896 ; mais ce dernier, avant sa mort, avait décidé de constituer une société littéraire, et son testament désigna les dix premiers membres qui furent : J.-K. Huysmans, Gustave Geffroy, Lucien Decaves, Octave Mirbeau, les frères J. et H. Rosny, Paul Margueritte, Alphonse Daudet, Léon Hennique, Elémir Bourges. Léon Hennique fut l'exécuteur testamentaire de Edmond de Goncourt.

Sous le titre « Société littéraire des Goncourt, l'association fut fondée par actes des 6 juillet 1896 et 7 avril 1900, elle fut reconnue d'utilité publique par décret du 19 janvier 1903. Chacun des membres est assuré d'une rente annuelle de 6.000 francs. L'Académie des DIX a pour but, disent les statuts « d'encourager les lettres, d'assurer la vie matérielle à un certain nombre de littérateurs, et de rendre plus étroites leurs relations de confraternité » ; pour atteindre à ce résultat, elle attribue chaque année un prix de 5.000 francs, distribue des pensions viagères à ses membres, accorde des secours aux hommes de lettres dans le besoin, et encourage les jeunes littérateurs.

Le prix Goncourt, pour conserver la tradition littéraire des deux frères, est accordé aux jeunes écrivains qui, sortant de la vulgarité et de la platitude du style ambiant, montrent de l'originalité, du talent, la hardiesse de la pensée et de la forme.

Léon Hennique est resté un des écrivains

remarquables de l'école réaliste. Ses œuvres ont le cachet ardent et coloré des pays merveilleux du soleil où il est né. Et à ce point de vue, c'est un maître incontesté et supérieur dans cet art exotique tant goûté autrefois et encore tant apprécié aujourd'hui.

Léon Hennique, Auguste Le Dentu, Henri de Lacroix, trois de nos gloires littéraires, scientifiques et militaires que nous nous plaisons à citer avec émotion. Si nos compatriotes n'oublient pas la petite patrie lointaine perdue dans la vaste Atlantique, la petite patrie ne les oublie pas non plus ! Leur gloire appartient à l'île qui les a vu naître. Et leurs cœurs sont trop généreux pour jamais cesser de battre — fraternelle palpitation unissant nos cœurs par dessus les flots bleus — les mêmes sentiments chaleureux de ces Antilles où la lumière et la verdure font de la vie un charme et un émerveillement...

II

# ETZER VILAIRE

L'Académie Française vient de décerner son Prix de Poésie au poète haïtien Etzer Vilaire.

Cette distinction accordée à un écrivain créole, de race noire, est tout d'abord un témoignage dont tous les écrivains créoles des Antilles doivent être fiers.

La littérature haïtienne est la même que la littérature de nos petites Antilles, Guadeloupe et Martinique. Ce sont les mêmes éléments, les mêmes conformations, les mêmes hésitations, les mêmes essais, les mêmes défauts, les mêmes espoirs. C'est la même littérature créole. Et cette récompense doit donc également honorer et encourager nos communs efforts et nos semblables aptitudes.

C'est d'autre part un succès pour le sentimentalisme dont Etzer Vilaire s'est montré un des plus heureux adeptes.

Les *Années Tendres* et les *Poèmes de la Mort,* œuvres du poète Etzer Vilaire, 1907, sont, en effet, d'un idéalisme délicat. Etzer

Vilaire renouvelle une émotion qui depuis Lamartine a été bien peu retrouvée. Il renouvelle aussi bien la sincérité de Musset. Comme ces deux grands poètes, il ne s'inspire que de lui-même. On trouve dans ses vers une tendresse, un abandon, une sensibilité poussée jusqu'à la bizarrerie, jusqu'à la maladie. Son art est une intime passion où s'exprime, dans des effusions sentimentales, toute la souffrance d'une âme inconsciente et instinctive.

Le vrai artiste ignore la technique. L'inspiration chez lui domine. Toute formule est une gêne ; toute précision est un esclavage ; toute application est une erreur. L'art c'est le sentiment. Avec Lamartine, selon cette formule, la poésie plane bien haut, belle, imprécise, aventureuse. Le vers à qui il donne des ailes s'envole dans l'éther. Les Parnassiens sont venus, et ils ont tué la chimère, ils ont réduit la poésie à une plastique froide et sévère. L'idéalisme a fait place à la forme. Le sentiment à fait place à la ponctualité. L'essort a fait place à la facture. Les « règles » dominent. Et le culte de « l'inspiration » n'est plus que le culte de « la perfection ».

C'est justement le talent et le charme d'Etzer Vilaire d'avoir su allier ces deux doctrines si différentes, et, selon le progrès de nos temps, d'avoir su unir l'inspiration de la pensée à la précision du terme. C'est justement son charme d'être sincère, sentimental, expressif, irrégulier,

bizarre, mélancolique, hautain, amoureux, fier et tendre. Et c'est justement son talent d'être en même temps irréprochable, pur, précis et sculptural. C'est justement son talent et son charme de savoir renouveler le sentimentalisme d'hier dans la technique d'aujourd'hui.

Poète créole, Etzer Vilaire a toutes les qualités et tous les défauts de notre race. L'idéalisme et l'harmonie dominent dans notre esprit. L'insconstance règne dans notre cœur. Sincères jusque dans la frivolité, sensibles jusque dans l'irréflexion, de bonne foi jusque dans l'erreur, nous sommes des enthousiastes et des rêveurs. Pour sacrifier à l'effort et à la volonté, nous conservons tous les sentiments d'une âme nonchalante. Et c'est encore cette imprécision et cette nonchalance qui nous font souffrir plus de nous-mêmes que des choses. C'est encore ce sentimentalisme qui nous fait, — au grand déplaisir de nos amis lointains, — nous occuper si peu des merveilles de nos pays de rêve, pour nous attacher rien qu'à nos propres impressions. Poète créole, Etzer Vilaire a su rendre toutes les émotions, toutes les sensations, toutes les originalités, toutes les faiblesses, toutes les grâces de notre âme créole.

L'Académie Française en couronnant l'œuvre du poète haïtien à donc exprimé un sentiment que nous devons retenir. Ce sentiment encourage nos efforts et justifie nos espoirs. Et quand, dans leur profusion, les écoles les plus

diverses, certaines à l'encontre du bon-sens, essaient de retenir l'attention n'est-ce pas aussi bien approuver une poésie, une littérature simple, aisée, élégante et facile, sans exagération? Cette littérature est celle que nous préconisons. Les écrivains créoles des Antilles, dans cette manifestation en faveur du poète haïtien des *Années tendres* et des *Poèmes de la Mort*, voient commencer de s'accomplir ce rêve, le plus beau, le plus grand, exprimé par Etzer Vilaire lui-même et partagé par nous : l'affirmation de notre art pittoresque et fécond, l'avènement de la littérature créole dans l'histoire littéraire et artistique de la France.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE - VILLE DE POINTE-A-PITRE
CENTRE DE DOCUMENTATION CARIBÉEN

III

# MARIE DE VIREL

Mademoiselle Marie-Louise-Eugénie de Virel, née à la Pointe-à-Pitre en mars 1849, est une musicienne consommée.

Elle commença à apprendre la musique, piano et chant, avec Madame la marquise de Fougère, une guadeloupéenne, artiste distinguée, et acheva avec son père, M. Achille-Balthazar de Virel, originaire de Baltimore, professeur de musique remarquable.

Mademoiselle Marie de Virel qui est une de nos meilleures artistes, a composé une grande quantité de morceaux.

Vers 1868, elle publia ses premières œuvres dans un Album de musique contenant une série de dix productions, dont : *le Palmier*, *les Roses*, *la Créole*, etc. Cet album fut édité par MM. Choudin, père et fils, de Paris.

Mademoiselle Marie de Virel a donné ensuite : *l'Africaine*, *le Souvenir du cœur*, *Joyeux retour*, valse, *le Quatorze-Juillet*, polka, *Elle*, valse, dédiée à sa fille Madame Fernande Henri

Jean-Louis, — également une bonne artiste, musicienne de rare talent de la Guadeloupe,— *Le jouera qui pourra,* dédié à M. le docteur Loyseau, *Rayon d'Amour,* valse, *la Guadeloupéenne,* polka, *l'Américaine,* polka, *la Cayennaise,* valse, *Contemplation,* valse, etc. etc.

Professeur très recherchée, notre compatriote donne des leçons de piano, de violon et de chant. Elle joue, avec le piano et le violon, la flûte et le violoncelle. Le tout avec une rare maestria.

Mademoiselle Marie de Virel est une classique. Elle aime l'annotation difficile des grands maîtres. Admiratrice de Chopin, elle pratique également Prudent, Litz, Rossini, et son art en conserve un cachet sérieux et très aristocratique. Elle sait, d'ailleurs, avoir un jeu varié et divers, toujours irréprochable, car elle fait la musique française, la musique espagnole, et, — ce qui ne gâte rien, — la musique créole.

IV

# DANIEL THALY

## « LE JARDIN DES TROPIQUES »

M. Daniel Thaly vient de publier un nouveau livre de poésies, *le Jardin des Tropiques*. On connait ce poète créole qui, dans les journaux et revues de la Martinique, puis, en France, dans quelques revues littéraires, et par la publication de deux ouvrages, *Lucioles et Cantharides*, 1900, et *Clarté du Sud*, 1905, s'est fait un nom déjà assez important dans les lettres.

Le *Jardin des Tropiques* qu'il vient de faire éditer, est un volume de poésies composées au fur et à mesure, selon l'inspiration, de 1897 à 1907 chantant nos pays des Antilles, avec un charme, une ferveur, un amour filial et poétique.

Les vers de Daniel Thaly ont un tour agréable et facile, avec cela quelque chose de pénétrant jusqu'au cœur.

On sent que ce poète est un rêveur, pis qu'un

rêveur, un amoureux, — amoureux du clair de lune,

Un voile d'or bleui si pâle et si léger
Qu'à travers on peut voir sur les fleurs voltiger,
Les papillons de nuit...

amoureux de la rêverie, du silence de la mer,

Le silence de l'air repose la pensée ;
La rêverie au chant de la vague bercée,
Suit en l'azur le vol décroissant des oiseaux. .

amoureux des grands bois majestueux où frissonnent des chants divers et des impressions vagues,

Grands bois vibrant d'échos des voûtes aux clairières
Qui recouvrez le miroir sombre des étangs
Et d'où monte dans l'air des longs soirs étouffants
Des sifflements mêlés d'oiseaux et de vipères...

J'ai sous la main les deux volumes précédents publiés par notre confrère en 1900 et 1905. De *Lucioles et Cantharides* a été extraite la poésie *les Caraïbes* mise dans l'Anthologie martiniquaise, *Fleurs des Antilles*, 1900. C'est dans *Clarté du Sud* qu'on trouve le beau sonnet, *Solitude*, qui est un chef-d'œvre de sentiment,

Si blessé d'un amour impossible à guérir,
Ton cœur maudit tout bas le tourment qu'il déplore,
Sans profaner jamais le Dieu qui le dévore,
Garde la volupté cruelle de souffrir.
Attendris-toi devant le grand ciel de saphir
Et chante ta douleur immense dans l'aurore.
Le fleuve et le rocher comprennent mieux encore,
Qu'un cœur indifférent qui ne sait pas chérir...

M. J.-C. Renaud dans le *Télégramme* de Toulouse, du 4 décembre 1905, a parlé lon-

guement de ce dernier livre. « Daniel Thaly dit-il, affectionne la forme brève du sonnet et il y réussit... Ce livre traduit des influences diverses, celles de Leconte de Lisle, avant et et au-dessus de toutes, mais aussi celle de Lamartine, par endroits celle de Beaudelaire ; et certaines chansons m'ont redit un écho des lieds de Marie de France ».

Et, en effet, dès son premier livre, *Lucioles et Cantharides*, Daniel Thaly s'est affirmé comme un poète de la meilleure école. Comment d'ailleurs, en serait-il autrement ? Nous qui sommes des Antilles, à notre insu, nous sommes des classiques. C'est que nous épelons l'art dans des livres de maîtres qui presque tous rapprochent de cette méthode. Nous ignorons ces différences, ces luttes, ces hésitations, ces tentatives de formes nouvelles. Mais si, sans y penser, nous restons attachés aux traditions du passé, également sans y penser nous subissons l'impulsion des jours nouveaux, et nos essais, nos œuvres, ainsi, sont faites d'une littéraire simple et bonne, qu'on dirait recherchée et voulue.

En France, dans la grande patrie des lettres Daniel Thaly, jeune étudiant, se garda de suivre la tendance des « jeunes » qui, à plaisir, recherchent les genres nouveaux. Il écrivit surtout dans la *Revue du Bien*, fondée et dirigée par M. Marc Legrand, un poète parnassien de l'école de Leconte de Lisle. Marc

Legrand était un puriste, amant de la forme ; dans son livre *l'Ame antique*, tel Hérédia, il enchassa des joyaux. Daniel Thaly publia de beaux vers dans la *Revue du Bien*. Aujourd'hui, la facture de ses œuvres est restée la même. C'est la même métrique souple et précise. Mais comme si les jours, en heurtant le cœur du poète, devaient l'ennoblir davantage, ses vers ont encore plus de sentimentalité et encore plus d'émotion.

Ceux qui liront le *Jardin des Tropiques* apprendront, s'il est possible, à aimer davantage nos belles îles des Antilles. Sans doute, dans l'œuvre de Daniel Thaly, le critique minutieux que nous sommes trouverait, parfois ça et là, quelques négligences prosodiques. Mais, le virtuose a bien mérité de nos chères îles. Il a parlé du pays natal avec un accent inspiré,

O charme d'aborder en rêve au sol natal
Où pleure la chanson des longs filaos tristes
Et de revoir au fond du soir occidental
Flotter la lune rose au faite des palmistes !

.....

Et cet accent sincère du poète créole, chantant la petite patrie, honore autant l'homme que l'écrivain.

V

# FERNANDE VALBONNE

Mademoiselle Fernande Valbonne qui est née à la Basse-Terre le 19 juin 1877, est une pianiste distinguée.

Elle commença à prendre des leçons avec sa mère puis avec Mlle d'Orgemont. Plus tard, un excellent amateur de musique, M. Francis Honoré, lui donna des leçons de style et de nuance.

Mlle Fernande Valbonne avait déjà composé trois valses successives : *Sous les jasmins*, *les voix sentimentales* et *la Rêveuse*, quand elle fit éditer à Paris, en 1902 : *à la Mémoire de Palestrina*, sa composition la plus répandue.

Elle a fait éditer depuis, en 1907, deux mélodies imitatives : *le murmure des flots* et *les Gémissements de la brise*, sous le même titre : *les Voix harmonieuses de la Nature* et *le dernier chant de Sainte-Cécile*, mélodie religieuse.

Mlle Fernande Valbonne est une classique. Son jeu est difficile et impeccable comme le jeu des Maîtres. Elle se rapproche beaucoup du dramatique. Et avec cela une teinte poétique et sentimentale qui fait sa musique bien personnelle et bien créole.

VI

# FRANCIS JAMMES

## « LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES »

Le poète Francis Jammes vient de publier ses *Géorgiques Chrétiennes* qui avaient été annoncées par certains comme un chef-d'œuvre et par d'autres comme un modèle de simplicité frisant la platitude. L'œuvre a paru ; son apparition n'a rien changé des sentiments divers : d'aucuns la félicitent avec un grand enthousiasme, d'aucuns la critiquent avec un grand dédain. Cest peut-être là tout le succès et toute la gloire.

Francis Jammes, l'auteur du *Recueil des Primevères*, de *Clara d'Ellébreuse*, de *l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir*, est un poète d'un genre particulier. Ses écrits ont une bonhommie, une naïveté rustique, une simplicité enfantine et paysanne. Composés en vers libres, leur facture facile fait encore ressortir leur grande ingénuité, qualifiée parfois de faiblesse. Le poète l'a déclaré lui même :

« Je ne m'inquiète point de plaire aux critiques. Ma forme suit ma sensation ou agitée ou calme»

C'est justement ce qu'on trouve et ce qu'on reproche dans les *Géorgiques Chrétiennes*: une très grande humilité s'unissant à une très grande prétention. « Voyez-vous, s'écrient les critiques, un poète qui écrit des vers semblables dont rougirait un élève de quatrième :

La fleur de l'artichaut sauvage le caillait
Si bien que l'on craignait d'y porter la cuiller.

et encore :

Le vaisseau emportait vers la béatitude
Ces passagers en qui vivait la Certitude.

et encore :

Fléau terrible auquel on ne comparera
Ni la guerre et la peste et ni le choléra.

Et c'est comme cela tout le temps. C'est à rendre proprement enragé !

— Mais c'est voulu, disent les admirateurs. Cela est représentatif de la naïveté rustique. Le poète parle comme le paysan..

— Hé mais ! protestent les critiques, il en met trop de naïveté ! A la fin cela est insupportable. Et puis, puisque « c'est voulu » pourquoi parfois écrit-il autrement? En voulant faire la bête, pourquoi s'oublie-t-il alors à avoir de l'esprit? Car on pourrait citer des vers comme ceux-ci :

La statue solitaire, au milieu du gazon,
Lorsque don Juan passe est prise d'un frisson

de même :

C'est tout, mais c'est assez pour animer un marbre
Il suffit d'une fleur pour que revive un arbre

de même :

Elle longe au-dessus du bourg de Castétis
Le Clamonde tout plein d'yeux de myosotis.

Pourquoi ne pas écrire toujours comme cela? Ou pourquoi écrire comme cela quand on a pris le parti d'écrire platement? Ayez de l'esprit ou n'en ayez pas ! »

Vous comprenez ce que les *Géorgiques Chrétiennes*, après les autres œuvres du poète déjà tant discutées, ont provoqué de controverses !

On est d'accord toutefois pour reconnaître à Francis Jammes une grande probité littéraire et une grande modération de style. Sa versification est honnête et parfois recherchée. Y a-t-il une technique ? Le poète se désavoue-t-il lui même, car il a déclaré « ne suivre que sa sensation », et obéit-il à des règles ? Et alors dans la liberté des vers-libres quelles entraves et quelles nécessités apporte-t-il ? Autant de questions auxquelles cette fois répond le poète d'Orthez, insérant dans le premier chant de son poème une espèce de « profession de foi poétique ».

Un « Art poétique » composé pour le vers libre, voilà qui est nouveau, et voilà qui est intéressant ! « Ce n'est qu'une palinodie disent les uns. — Nenni, disent les autres, c'est un manifeste littéraire très complet ». A la vérité, on y sent que l'auteur est lassé d'une trop grande liberté qui n'est qu'une trop grande contrainte. Car, malgré tout l'entraînement

du symbolisme, la tradition n'est pas morte tout à fait. La forme imprécise, fuyante, libre a encore sa mécanique. Erreur du cœur et de la plume ! Vouloir trop prouver qu'on est libre, c'est faire qu'on ne l'est pas du tout. Et Francis Jammes, recherchant la faculté propre au vers librisme, revient sans y penser au classicisme.

Ne nous arrêtons pas aujourd'hui à examiner comme il conviendrait de le faire les théories du poète des " Géorgiques Chrétiennes ". Ses théories ne sont d'ailleurs jusqu'ici que personnelles. Et pour bien admirer l'œuvre de Francis Jammes, a dit certain critique, il faut d'abord se garder d'examen. L'auteur condamne l'assonnance, conseille l'alternance, permet la rime du singulier et du pluriel, abandonne l'hémistiche, excuse « parfois » l'hiatus et pratique la suppression de l'e muet accolé à une voyelle à la fin d'un mot. Depuis Malherbe, il semble qu'on aurait pu trouver mieux..." Les Géorgiques Chrétiennes " cependant marquent une psychologie dans l'Histoire littéraire française.

On connaît les origines guadeloupéennes de Francis Jammes dont le grand-père, Jean-Baptiste Jammes, docteur-médecin, vécut à la Guadeloupe où il mourut. Son père né à la Pointe-à-Pitre, fut envoyé à Orthez, c'est là que naquit le poète en 1868. Dans le " Deuil des Primevères " et dans " l'Angélus de l'aube

à l'Angelus du soir ", le poète parle souvent de nos Antilles, « Antilles en fleurs au sein de l'Océan verdâtre ». L'auteur des " Géorgiques Chrétiennes " dans certaines réminiscences a fait montre également d'exotisme. Et ceci est une meilleure raison pour unir à notre admiration et à notre estime, la sympathie de cœur d'un sentiment plus étroit et plus cher, si lointain et si fugitif qu'il soit.

VII

# FERDINAND SIMÉON

M. Louis Camille Ferdinand Siméon, compositeur et excellent musicien, est né à la Pointe-à-Pitre le 13 mai 1858.

Il prit ses premières leçons de solfège avec M. Balthazar de Virel, puis le frère Samson, de l'Externat, lui enseigna la pratique des instruments ; en fin de compte le délicat artiste qu'est M. Siméon s'est perfectionné lui-même.

En 1898 il publia sa première valse, *Rose et épines;* cette même année, *Parfums d'acacias*, valse, *Pointe-à-Pitre,* pas redoublé, *Premières lueurs du jour*, allegro militaire ; puis il donna successivement, *C'est trop fort*, polka, *Femme caraïbe*, valse, *Sur la chanson*, défilé, 1902, *Le Réveil*, fantaisie, *Sur la brèche*, pas redoublé, 1907. Il a d'inédit, *Souvenirs d'enfance*, valse lente.

Musicien, M. Ferdinand Siméon joue le baryton avec un talent supérieur.

Compositeur, c'est un classique. Sa musique est variée. Ses pas redoublés rappellent Gurtner, le maître allemand. Sa valse est sentimentale et expressive, genre créole.

M. Ferdinand Siméon est chef de *la Philharmonique* de la Pointe-à-Pitre.

VIII

# MERMEIX

## « LA CHRONIQUE DE L'AN 1911 »

La librairie Bernard Grasset vient de faire paraitre un ouvrage de notre compatriote Mermeix, *La Chronique de l'an 1911*. Cet ouvrage contient « le récit des négociations officielles et des négociations secrètes à propos du Maroc et du Congo ».

Nos lecteurs doivent connaître Mermeix, le talentueux écrivain, faisant du journalisme à Paris.

Dieudonné-Gabriel-Jules Pinel-Terrail, dit Mermeix, est né à la Basse-Terre le 27 juillet 1859.

Il débuta sous les auspices de Cornély et collabora au *Gaulois*, puis à *la France* dont Emile de Girardin était le rédacteur en chef.

Pendant le boulangisme, Mermeix qui était l'un des intimes du général, devint le rédacteur en chef de *la Cocarde*.

En 1889, il fut élu député de Paris.

Après que le général Boulanger fut parti en exil, à la chute du boulangisme, Mermeix publia un ouvrage, *Les Coulisses du Boulangisme* qui fit grand bruit.

Notre compatriote a publié beaucoup d'autres ouvrages, dont le *Socialisme* en 1906.

Rédacteur au *Petit-Journal*, Mermeix est le seul Guadeloupéen qui, en ce moment, fait du journalisme à Paris.

En éditant " La Chronique de l'An 1911 ", M. Bernard Grasset dit qu'il dépend du public que cet ouvrage soit le premier volume d'une publication annuelle :

« S'il fait bon accueil à ces mémoires sur le temps présent, M. Mermeix lui donnera chaque printemps la *Chronique* de l'an écoulé ».

Espérons que l'accueil fait par le public à l'œuvre du distingué journaliste, accueil justifié par le talent de l'écrivain, nous procurera une série d'œuvres, pour la science des lecteurs et la gloire de la lointaine petite patrie.

IX

# MADELEINE JULIEN

Mademoiselle Madeleine Julien qui est une de nos excellentes pianistes, est née à la Pointe-à-Pitre en février 1876.

Elle prit des leçons avec Mademoiselle Marie de Virel, puis avec Mademoiselle d'Orgemont, enfin pendant ses études, avec la sœur Ernestine, de Versailles.

Mademoiselle Madeleine Julien a composé sa première valse, *La Fleur du Souvenir* en 1899. Puis, en 1900, *Fin de siècle*, valse brillante. En 1910, *Cœur brisé*, rêverie, *Réveuse d'amour*, valse boston, et en 1911, *Gai Pinson*, polka. Elle a en préparation *le Départ*, une rêverie.

Mademoiselle Madeleine Julien se rapproche du classique. Sa rêverie " Cœur brisé " est très goutée des amateurs. Elle préfère, dit-elle, la musique de Chopin, pour la difficulté, et celle de Mozart, pour la beauté. Sa musique est surtout diverse et nuancée, selon les impressions du moment. Ce qui est bien artiste et bien créole.

X

# LÉON BELMONT

## « MIMI »

M. Léon Belmont vient de faire éditer un nouveau livre, roman de mœurs créoles, *Mimi*. Ce livre, disons-le tout de suite, est d'une bonne idée et d'un bon geste.

Ce qu'on trouve dans " Mimi ", au point de vue général, c'est cette ressouvenance des préjugés créoles anciens, ces habitudes démonnaitisées, *le Mois de Marie*, *les parties Sous-le-Fort*, ces bals d'autrefois où l'on parlait de conseillers municipaux « choisis par le Gouverneur », et, plus près de nous, ces « *convois* » où le caractère enfantin créole s'allie à l'esprit blagueur... Toutes choses qui nous tiennent au cœur, à nous créoles, et charment l'étranger.

M. Léon Belmont est donc, tout d'abord, un évocateur de souvenirs, historien à sa façon, un observateur avisé de nos habitudes, de nos mœurs.

Au point de vue littéraire, l'auteur se contente d'un style sans prétention, un peu lache,

pourtant souple et enjoué, plein d'une bonhomie et d'une facilité heureuse ; par ci, par là, des citations, des descriptions trop « voulues », un renforcement de couleurs locales, dans un but évident de plaire.

Mais c'est comme conteur qu'il se rattrape. Ah ! cette facilité du récit, si précieuse et rare, M. Belmont la possède au suprême degré ! Il conte, ou du moins il raconte, et on s'oublie à le lire, et on s'amuse, et on a fini trop tôt : n'est-ce pas le meilleur compliment qu'on puisse faire à un auteur ?

A cette exquise facilité de conteur, l'auteur du " Secret du Foyer " et de " Mimi " ajoute une dose spirituelle de philosophie. Par philosophie, j'entends ici une moralité saine, haute, parfois gouailleuse, toujours sympathique et réconfortante. C'est certainement pour cela, que, préfaciant l'ouvrage de M. Léon Belmont, M. Maurice Olivaint a pu lui appliquer le mot flatteur de Pascal : « On est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme ».

Au point de vue création, M. Belmont en quelques lignes, crée un portrait et un caractère d'homme ou de femme de nos pays, avec un talent exercé. Lisez le portrait de *Mimi*, l'héroïne du roman, page 16 : c'est un portrait de femme savoureux et simple. Lisez le caractère d'Armand, page 19, c'est un type parfait. Le même bonheur dans le caractère de Thérèse,

Madame Williams, dans celui de Julien et de Madame Minglèche, qui, le jour du mariage, « avait sorti sa robe de soie noire, celle avec laquelle elle désirait être ensevelie... »

Félicitons M. Léon Belmont de son livre qui est d'une bonne idée, ai-je dit, car c'est un recueil de souvenirs chers, de choses perdues, un recueil d'émotions typiques et charmantes, et d'un bon geste, car c'est aider à notre propagande intellectuelle pour la Guadeloupe.

M. Léon Belmont, président de notre Société régionale d'action littéraire guadeloupéenne, donne l'exemple d'un beau travail et d'un beau succès. Puisse être suivi cet exemple, et la récompense sera juste et belle pour l'auteur estimé de *Mimi*.

Nos meilleurs compliments à Mademoiselle Nicolette Hennique, pour sa poésie-préface, à MM. Edmond Rocher et Maurice Olivaint, pour leurs présentations. L'impression par M. Maurice Dormann est très élégante.

XI

# ARMAND SIOBUD

M. Armand Siobud, né à la Pointe-à-Pitre le 27 mars 1865, est un de nos bons compositeurs.

Il apprit la musique de lui-même, obéissant à des aptitudes naturelles. Il commença par le saxophone. Puis fit la clarinette. Et maintenant joue de nombreux instruments.

M. Armand Siobud a composé et fait éditer *La Poupée de Suzanne*, valse, en 1899, *Comme à bord*, schotich, *Fanny moqueuse*, polka, 1909, *Ma préférée*, valse, 1903, *Vers les rives infortunées*, fantaisie, *Les patineurs du Luxembourg*, patineur, *Négresse*, valse, *Guespes amoureuses*, danses créoles 1906.

M. Armand Siobud a composé de nombreuses pièces jouées par la *Philharmonique* de la Pointe-à-Pitre. Citons : *Bataillon d'artistes*, pas redoublé, *Consolation*, andante, *Hommage à Rosewelt*, pas redoublé, *La ronde des Prolétaires*, galop, etc. D'autres par la société *La Fanfare municipale ; Idéal*, pas redoublé, *Sous le ciel des Antilles*, fantaisie, etc. Il a en composition, *Bonjour maman*, une fantaisie.

M. Armand Siobud est un classique, mais sa musique est variée selon ses impressions. Ses productions conservent un cachet exotique. Sa meilleure œuvre, *Ma Préférée*, est d'une tendresse savoureuse, — ce qui prouve la délicatesse de l'artiste et le sentiment créole.

XII

# Emile VAUCHELET

## « LES CARAÏBES »

Nous avons donné, dans un de nos derniers numéros, quelques notes biographiques sur M. Emile Vauchelet, né à Basse-Terre le 31 mars 1830, et en résidence actuellement à Paris.

Ceux qui s'occupent de littérature connaissent beaucoup M. Vauchelet qui a déjà publié *La Guadeloupe, ses Enfants célèbres*, recueil de biographies de Guadeloupéens illustres, et a collaboré à de nombreux journaux et revues de notre colonie, depuis *la Guadeloupe*, dirigé en 1857 par M. Anténor Vallée, jusqu'à notre *Guadeloupe littéraire* à laquelle il adresse des notes et des poésies.

Aujourd'hui, il nous est communiqué une lettre de M. Vauchelet, et en même temps, nous recevons de lui une brochure intitulée *Les Caraïbes*, étude d'abord insérée dans la *Revue Coloniale*, publication du Ministère des Colonies et extraite, nous dit l'auteur, « de l'*Histoire de la Guadeloupe* que je me propose de publier, si je suis encouragé par mes compatriotes ».

*Les Caraïbes* de M. Vauchelet est une œuvre bonne. On y trouve des souvenirs de notre île et comme un vague arôme de ces temps lointains où des peuplades agrestes habitaient notre Karukéra. Karukéra, la belle, la verte, la magnifique... avec ses horizons gris, ses mers bleues, ses campagnes verdoyantes, ses ravines, ses bambous, ses côtes et ses grèves, ses pitons allumés de soleil où se déroulent, en panache, les intermittentes fumées de son cratère... Modestement, M. Vauchelet nous dit : « Je n'ai fait là qu'une œuvre de compilation. Mais on ne saurait croire le mal que cela donne. Il faut passer par là pour le savoir ». Et de la Guadeloupe où nous sommes, au sein même de ces réminiscences, enfant de Karukéra, nous mettons notre main dans celle de notre compatriote et nous lui disons : « Vous avez bien fait pour le pays natal !... »

Dans la tâche inlassablement patriotique et confraternelle qui nous regarde, à côté des publications plutôt irritantes, des livres de haine, nous aimons à rencontrer des productions comme celle de M. Emile Vauchelet, qui aident à la propagation de nos idées et accomplissent la même œuvre sentimentale. Parler de la Guadeloupe, dans ses âges, son passé, son présent ou son avenir, son évolution intellectuelle et sociale, la faire connaître, la faire apprécier dans ses attraits si puissants, est un noble but pour tous ses enfants. Malgré les indifférences

et les égoïsmes qui dominent, dans le tiraillement des intérêts étroits, et alors que tout tend à la faillite du scepticisme, cherchons-nous, groupons-nous et persévérons dans des manifestations meilleures du bien et du beau.

« Si je suis encouragé par mes compatriotes », dit M. Vauchelet, se proposant de publier plus tard son *Histoire de la Guadeloupe*... Nous adressons à notre collaborateur nos meilleurs vœux, et, lui ouvrant les colonnes de notre Revue, nous lui assurons de notre concours le plus cordial et saurons lui témoigner que notre tendresse est la même pour le pays natal.

XIII

# Victor DUQUESNAY

## « LES MARTINIQUAISES »

Avant que M. Victor Duquesnay eût réuni en un volume ses poésies, il les multiplia gracieusement dans tous les journaux et revues de la Martinique.

Les journaux de la Guadeloupe reproduisant les vers du poète martiniquais, nous avons donc connu aussi bien dès la première heure le talent et les charmes de notre confrère.

En 1902, M. Victor Duquesnay prit part à une Anthologie des écrivains et poètes de la Martinique publiée sous la direction littéraire de René Bonneville, encore un bon écrivain, romancier et poète, de la colonie-sœur, sous le titre : *Fleur des Antilles*.

M. Victor Duquesnay a publié en 1903 à Paris un volume de poésies, les *Martiniquaises*. Et cette publication a consacré sont talent d'écrivain et de poète.

*Les Martiniquaises* publiées quelque temps après l'inoubliable catastrophe de la Martini-

que, catastrophe qui a frappé l'île chère entre toutes d'un deuil immense et a douloureusement émotionné le monde, portent le cachet de tristesse et d'angoisse qui sied à un cœur souffrant et saignant..

On se prend à estimer bien vite ce poète dont le chant est sacré dans une émotion filiale.

On se prend à admirer cet écrivain qui, racontant les maux de sa chère petite patrie, trouve encore des mots de jeunesse et d'espoir.

Car en général le livre de M. Victor Duquesnay respire « une fraicheur, une tendresse qui embaument ».

On n'a qu'à lire la jolie petite pièce *Sagesse des Roses*, pour s'en convaincre :

## Sagesse des Roses

Au joug brutal des dieux jaloux
Notre île en deuil reste asservie ;
Roses folles que fêtez-vous ?
— La Vie.

Las ! ont disparu sans retour
Vos sœurs, amantes aux corps frêles...
Quel souvenir gardez-vous d'elles ?
— L'Amour.

Vous savez combien l'heure est brève ?
Un frôlement peut vous meurtrir ;
Quel caprice vous fait fleurir ?
— Le Rêve.

Passé lugubre ! Horizon noir !
Tout nous dit le néant des choses !
Qu'exaltent vos parfums, mes roses :
— L'Espoir.

Le doute étreint l'âme oppressée ;
Et l'épouvante suit l'émoi !
Qui peut rassurer la pensée ?
— La Foi.

Nos fronts se sont penchés, moroses !
Sous nos cieux où veille la mort,
Que nous conseillez-vous, ô roses ?
— L'Effort.

Au point de vue de la forme M. Victor Duquesnay est un de nos meilleurs poètes. Dans un style parfait, il sait inscrire de beaux sentiments et de beaux vers. Le poète Charles Fuster qui s'y connait a, d'ailleurs fait l'éloge de l'écrivain et du poète.

Quand il s'agit d'une littérature, d'une poésie antillaise, écrivain de la Guadeloupe, nous adressons à notre confrère de l'île-sœur écrivain de la Martinique, tous nos meilleurs sentiments et tous nos vœux.

XIV

# Daniel THALY

II

## « CHANSONS DE MER ET D'OUTRE-MER »

Le nouveau livre de poésies que m'adresse, avec une dédicace aimable, M. Daniel Thaly est un livre d'une simplicité charmante et d'un genre nouveau.

M. Daniel Thaly est ce bon poète des Antilles, martiniquais de cœur, qui a déjà fait éditer *Lucioles et Cantharides*, 1901, *Clarté du Sud*, 1902, *Le Jardin des Tropiques*, 1911. Il n'est pas donc à son coup d'essai, et disons tout de suite que la grande estime accordée à ses œuvres est à la hauteur de son talent.

*Les Chansons de Mer et d'Outre-Mer* sont écrites en vers libres. Le caractère dominant du livre est un sentiment de fraîcheur et de jeunesse qui embaume et attache le cœur. Ce sont des chansons de regret pleines d'espérance. Une tendresse exubérante s'en dégage. Cette expression heureuse domine d'ailleurs dans toutes les œuvres de M. Daniel Thaly qui dans notre époque de pessimisme volon-

taire, est un bon apôtre de vérité et de foi.

J'aime ceux qui croient en leur temps, en leur pays, en leurs travaux, en eux-même. La confiance est toujours réconfortante et attractive, elle crée la joie, même dans les déceptions. M. Thaly, par un miracle poétique bien simple, fait vivre la vie, regretter le regret espérer l'espoir, et aimer l'amour...

Ceci est le fond de ce livre où mon cœur a battu en même temps que le cœur du poète.

La forme en est moins à mon goût, car, je l'avoue franchement, ma préférence ne va pas aux « Vers libriste » — et cela par raison non par doctrine.

Ma doctrine poétique est le rythme. Je crois que le rythme suprêmement est indispensable au vers, le rythme plus que l'image. Le vers libre contient aussi bien le rythme ; ce n'est donc pas par doctrine que je ne le préfére point.

La raison en est que, poètes et écrivains des Antilles, sans passé littéraire, sans longue expérience, nous essayant à peine à la langue française, je crois qu'il est pour nous préférable d'éviter toutes les diverses écoles qui naissent et disparaissent. Nous devons les éviter non seulement pour l'affirmation meilleure de nos œuvres, mais encore pour notre propre instruction. Débutants malhabiles, élèves hésitants qui devons-nous imiter, sinon l'élite des lettrés de France, dans leurs œuvres officiellement

couronnées ? Et le « vers libre », malgré ses succès et ses beautés, n'est pas encore, que je sache, le vers officiel français. D'éminents poètes, tels que M. Henri de Régnier qui vient d'entrer à l'Académie française, ont écrit en vers libres, mais fort peu. Nous devons donc par raison, rechercher la meilleure méthode, et suivre les Maitres de l'Art. Ceci n'est qu'une opinion personnelle.

Ceci n'est qu'une opinion personnelle et l'on me pardonnera de regretter le beau succès de forme qu'aurait obtenu l'excellent poète rythmique des Antilles s'il avait brodé en vers d'un classiscisme modéré, comme il en a coutume, ses " Chansons de Mer et d'Outre-Mer ".

Poète rythmique, M. Daniel Thaly l'est infiniment, le rythme est la qualité essentielle du poète créole, — le rythme et le sentiment.

" Chansons de Mer et d'Outre-Mer " est écrit dans une langue correcte et aisée. Une poésie suave et pénétrante dort dans ses légers feuillets. Heureux prince de l'amour, lecteur de ce livre, réveille-là et grise toi à son parfum.

« *Qui sent la Vanille et le Vétiver* ».

XV

# Fernand LAPORTE

Fernand Laporte est né à la Basse-Terre le 12 décembre 1842. Il s'intéressa à la poésie, mais bientôt se consacra exclusivement à la musique, et parmi nos artistes, nos compositeurs de musique, par son talent, il a su obtenir une considération, une célébrité reconnue par tous.

Les œuvres de Fernand Laporte sont nombreuses. Elles ne sont pas toutes éditées, et trop souvent un nombre restreint d'amis ont uniquement gouté ses délicieux morceaux. Les connaisseurs il est vrai en raffolent. Notre compositeur a déjà donné dix-neuf valses, dont *les Caprices d'un poète créole* qui motiva de la part de son ami, M. Arthur Melhoë une poésie dédiée à l'auteur qui la mit aussitôt en musique ; quatre polkas, ici le si beau morceau *Les moulins à vent de Marie-Galante* : quatre mazurkas ; trois scottishs ; six quadrilles, dont *le Carnaval créole*, admirable composition, d'une fête donnée par la Loge *Les élus d'Occident* aux familles de la Basse-Terre, en 1907, trois marches, à citer *La Marche de la Comète* sur la comète parue en 1882 ; un allégro. *Les*

*denrées secondaires* ; deux fantaisies, une : *Notre Dame de la Guadeloupe*, à l'occasion de sa fête ; deux hymnes, *l'Hymne à la Soufrière*, paroles et musique de Fernand Laporte, chantée par M. Evénor, chantre à la Basilique de la Basse-Terre ; un poème musical ; une saynète ; enfin quatorze romances très répandues, dont quelques-unes, telles que *la fleur flétrie, Chantez petits oiseaux, Sans toi, A qui pensez-vous donc, le Retour à la vie* qui est plutôt une mélodie avec récitatif, sont excessivement appréciées, et ont établi l'autorité d'un vrai talent.

Notre monde local malheureusement n'a pas le culte de l'art, et ceux qui devraient être parmi nous les plus honorés restent les inconnus. A son talent consommé de musicien, Fernand Laporte, tel Wagner, l'illustre compositeur allemand, le Maître en art musical, unit la poésie à la musique, et ses meilleures compositions sont encore celles où les paroles sont de lui-même. Presque toutes ses romances entre autres, *A qui pensez-vous donc*, ses hymnes, paroles et musique, sont de lui ; et l'artiste, musicien et poète, nous a donné ainsi, en des épanchements inspirés, tout son cœur et toute son âme !

## XVI

# Duraciné-Vaval

### « LA LITTÉRATURE HAÏTIENNE »

M. Duraciné-Vaval, ancien professeur de Belles-Lettres du Lycée d'Haïti, ancien représentant de la République d'Haïti à la cour Saint-James, chef de la Légation haïtienne de la Havane, homme de lettres, vient de publier un livre sur la littérature haïtienne.

Ce livre est un composé d'études sur certains poétes et écrivains qui, dit M. Duraciné-Vaval composent «toute une période» de la littérature haïtienne.

« Oswald, Lochard, Guilbaud, Battier et Coicou, qui sont les plus renommés de nos bardes, sont analysés avec une rude et libre franchise ». A ce groupe d'écrivains, l'auteur ajoute Henri Chauvet, Georges Sylvain, Etzer Vilaire, Arsène Chevry, Marc-Donald Alexandre.

Analyser un livre d'analyse est, on le comprend, une tâche assez malaisée. Faire la critique et l'éloge d'un livre de critique et d'éloges n'est pas chose facile. Aussi notre

intention n'est pas de faire une étude approfondie, comme il le mériterait, du livre de M. Duraciné-Vaval. Pour intéressants que soient le sujet, l'auteur et l'œuvre, nous nous contenterons aujourd'hui d'en faire un esquisse rapide, quitte plus tard à y revenir.

Quitte plus tard à y revenir, — car M. Duraciné-Vaval agite la question la plus importante de la littérature créole, celle de son existence même. Et c'est là tout l'éloge et tout l'intérêt de son livre. Mais il ne la résoud point, et c'en est là toute la critique et tout le défaut.

Dans son *Avant-propos*, M. Duraciné-Vaval nous donne tout aussitôt « l'idée dominante » de son œuvre : « La littérature de notre pays doit être nôtre, et non la simple copie de la littérature française ».

Et l'on peut, dès lors, lire les études de notre distingué confrère sur les différents écrivains d'Haïti, du commencement à la fin, avec le même sentiment de plaisir ou de regret, — pour peu qu'on apprécie ou désapprouve cette « idée dominante ». L'auteur n'abandonne jamais, en effet, cette opinion littéraire, qu'il s'est faite, et la façon dont il traite, avec plus ou moins de tendresse et de dureté, Oswald et Vilaire, Coicou et Sylvain, s'en ressent toujours.

On a donc vite compris toute la critique littéraire de M. Duraciné-Vaval. On a vite compris sa doctrine d'art. La force et la beauté de cette idée dominante d'un écrivain, d'un criti-

que de la haute valeur du littérateur haïtien est qu'il la soutient, qu'il y persévère, qu'il s'y retranche avec une grande vigueur et une forte volonté, tout au cours d'études écrites et publiées à des dates différentes, — sa faiblesse et son imperfection est qu'elle s'embarrasse parfois d'opinions tant soit peu contradictoires et est d'une suffisance trop marquée.

Je crois que pour bien juger d'une œuvre littéraire, d'une œuvre d'art, pour faire acte de critique, acte de bon juge, il ne faut pas avoir d'idée préconçue. Une opinion faite à l'avance sur une quelconque des parties de la chose à examiner, gêne forcément l'impartialité de l'opinion générale. C'est peut-être le cas qui se présente. On ne peut nier que M. Duraciné-Vaval a des sentiments qui font toute « l'idée dominante » de son jugement. Ce n'est plus un jugement, dès lors c'est une critique ou une faveur certaine. Heureusement que l'auteur de *La littérature haïtienne* ne se contente pas de la seule étude littéraire, il scrute les consciences, interroge les esprits, examine les âmes, confesse les cœurs, car le critique — qui a pris la précaution d'avoir autour du cœur le triple airin dont parle le poète latin — doit être aussi « philosophique, esthétique et social ».

Ainsi la critique littéraire de M. Duraciné-Vaval pêche peut-être par le fait d'une opinion littéraire préalable. Ce n'est pas le moment, sans doute, de savoir si cette opinion littéraire

est bonne ou mauvaise. Je constate seulement que M. Etzer Vilaire ne la partage pas. Et presque tous les écrivains cités par M. Duracine-Vaval, depuis M. Oswal Durand jusque M. Mac-Donald Alexandre, et M. Georges Sylvain, et M. Coicou, c'est-à-dire les meilleurs représentants de la littérature haïtienne, n'ont pu l'adopter et l'appliquer tout à fait. Autour de cette question il y a une grande bataille à livrer. Les écrivains haïtiens seuls n'y prendront point part. Nous qui sommes également des Antilles, nous réclamons aussi bien notre part de combat et de discussion. Quand il s'agit de l'existence même de la littérature créole, il n'est pas trop de tous pour en bien arrêter les éléments, les conformations, les moyens, le caractère, la valeur, l'effort, les espérances et le succès.

C'est pourquoi, je m'attache tant ici au caractère littéraire critique de l'ouvrage.

Il me faut cependant complimenter l'auteur de "La littérature haïtienne" de ses heureuses qualités propres d'écrivain. Certes, M. Duracine-Vaval n'a pas la phrase élégante et choisie d'un Anténor Firmin. Mais son style est fort et expressif. Peut-être écrit-il trop peu comme un artiste. Le sujet cependant s'y prêtait. C'est d'ailleurs un historien et un homme public, on le sent, on le comprend. Mais ce que l'on sent, ce que l'on comprend surtout, c'est que M. Duracine-Vaval possède d'admirables connaissances littéraires, une érudition élevée et

diverse, tout ce qui impose et tout ce qui charme.

A la fin de son livre, l'auteur a consacré un chapitre au patois créole. Il cite à ce propos surtout l'opinion de M. H. Adolphe Lara. En parlant de M. Georges Sylvain, déjà il avait dit : « Nos littérateurs ont tout à gagner en écrivant des ouvrages en l'idiome maternel ». C'est, je crois, une profonde erreur que de vouloir faire du patois créole une langue littéraire. Le patois créole n'a rien des éléments d'une langue homogène, d'une langue forte par le passé et l'action ; ce n'est que du français déformé, un langage occasionnel ayant un certain charme local. « Pourquoi, écrit M. Duraciné-Vaval, ne s'imprimerait-il pas à Haïti des journaux en patois créole ? » J'ai bien peur que ce fait s'accomplissant, n'entraîne, à l'insu de ses instigateurs, qu'un mouvement rétrograde, ce qui serait pire. Mais tout cela mérite d'être examiné, — et discuté. Le livre de M. Duraciné-Vaval, touche donc, je le répète, à une question palpitante. C'est un beau geste. Un geste qui restera comme un des facteurs admirables de la solution qui sera trouvée certainement tôt ou tard, pour notre littérature, dans le triomphe de la Vérité et de l'Art.

# Quatrième Partie

# La Littérature Antillaise

## et le Régionalisme

I

# Régionalisme et Décentralisation

Régionalisme et décentralisation sont des mots qui renferment un programme aujourd'hui généralement poursuivi.

Tous les départements, toutes les provinces, toutes les villes, toutes les communes de France constituent des sociétés régionales qui font de la décentralisation.

Les œuvres locales sont rassemblées, les moindres gloires sont recherchées, les souvenirs les traditions composent un passé, les documents une histoire, et chaque localité ainsi offre une étude particulière, avec ses facultés propres, dans la vie commune.

Nous aussi, nous avons des œuvres à rassembler, des gloires à rechercher, des souvenirs à produire, des traditions à conserver, des

documents, des facultés, et nous aussi pouvons avoir un passé et une histoire.

Chacun s'efforce à se créer une personnalité, un caractère, un cœur, des sentiments distincts; chacun se plait à rechercher ses origines, régler ses jours, honorer sa vie, se créant un état-civil régulier et meilleur, nous seuls, pour être des enfants trouvés, devons-nous rester sans principes et sans enseignements ?

Nos îles des Antilles pour être nées plus tard à la civilisation ont cependant des jours dignes d'être rappelés. Elles ont eu des heures glorieuses et des enfants célèbres. Elles peuvent être fières d'elles-mêmes. Mais la fierté de soi-même n'éxiste que dans la connaissance de soi-même.

Nous connaître nous-mêmes et nous faire connaitre des autres, c'est tout un programme que nous devrions accomplir. Nous devons donc entrer tout à fait dans le mouvement régionaliste et multiplier nos œuvres de décentralisation.

Lorsque nous aurons fait connaitre notre personnalité pittoresque et aimable, l'avenir nous sera facile, dans l'estime et la sympathie. Nous sortirons de l'ignorance où nous nous confinons. Et c'est alors que nous aurons droit à tous les espoirs et à tous les progrès.

Régionalisme et décentralisation, ces mots renferment un programme que nous devons

poursuivre avec volonté. Tous les départements toutes les villes, les moindres bourgades de France suivent le mouvement artistique et littéraire qui s'étend, s'impose, instruit et glorifie. Nous aussi nous avons droit à l'instruction, à l'amour, à la gloire, et, dans une commune aspiration, pour y parvenir, faisons-nous une Guadeloupe littéraire et artistique.

II

# Les Traditions

De grandes fêtes ont été données à l'occasion du « millénaire Normand ».

Mille ans se sont écoulés depuis l'ère normande à nos jours. Le traité de Saint-Clair-sur-Epte, conclu avec les Normands, eut lieu en 911. La fondation du duché de Normandie, c'est-à-dire l'existence de la Normandie, date de 911.

Dans toute la Normandie des fêtes ont eu lieu.

Un comité s'est constitué, sous la présidence de MM. Larmier et Valin. Les membres de la Société du *Souvenir Normand* se sont réunis en Congrès. Et, dans des ressouvenirs historiques, c'est une suite de réjouissances et d'allégresses.

Orgueilleusement les villes de la Normandie ont ouvert leurs musées et leurs bibliothèques où sont conservés de précieux trésors. Le modèle des barques normandes célèbres par leurs exploits; des épaves authentiques retrouvées dans les fouilles. Des pierres runiques, des coupes, des armes, etc. Tous les livres, toutes

les œuvres, tous les souvenirs des écrivains, des artistes normands. Tous les ouvrages qui ont parlé de l'ancien duché fondé en 911 par Rollon et Charles le Simple.

Cette manifestation régionale a obtenu le plus grand succès.

« Il serait à souhaiter, a-t-il été dit, que chaque province de France évoquât de la sorte son passé et honorât ses gloires... »

En lisant ces lignes, j'ai pensé aux Antilles françaises, à la Guadeloupe, qui n'ont jamais su, qui ne savent pas « évoquer leur passé et honorer leurs gloires... »

Nous aussi, cependant, nous avons une date de naissance, une date d'existence, des souvenirs qui nous sont chers, un passé glorieux, tout ce qui pourrait donner lieu à de joyeuses fêtes de cœur, dans une légitime fierté, selon l'histoire et les traditions.

Nous n'y pensons même pas !

La Guadeloupe a été découverte par Christophe Colomb le 4 novembre 1493. Elle fut occupée par un groupe de colonisateurs français le 28 juin 1635. Le 4 novembre 1911, il y a eu juste quatre-cent dix-huit ans qu'elle a été découverte. Et cette même semaine où a paru cet article, mercredi 28 juin 1911, il y a eu juste deux cent soixante-seize ans qu'elle a pris place dans le monde civilisé, qu'aura commencé son existence sociale.

Aucun souvenir, aucun monument, rien ne

rappelle ces choses, je ne dis pas aux étrangers, mais aux enfants même de l'île découverte par Christophe Colomb et colonisée par de Lolive. Rien ne nous parle du passé de notre pays. L'histoire reste fermée et muette pour nos cœurs et notre attachement. Et les seules traditions que nous ayons sont celles bien fugitives des jours d'hier, tout près de nous, aussitôt oubliées...

Comment voulez-vous qu'on aime la Guadeloupe, qu'on la connaisse, qu'on l'apprécie, lorsque nous-mêmes nous sommes ignorants de notre pays natal !

Nous subissons toutes les passions du jour, nous nous absorbons dans des luttes et des sentiments inutiles, et nous ne songeons pas que la vie des peuples reflète toujours leur passé qui, dans l'histoire, est la meilleure garantie d'existence !

Antillais, Guadeloupéens, l'exemple nous est donné par la France régionaliste. Apprenons à « évoquer notre passé et à honorer nos gloires». Les fêtes du millénaire Normand ont provoqué une juste estime et des encouragements par toute la France. Puissent un jour les fêtes des centenaires Antillais, non seulement nous procurer les mêmes témoignages de sympathies, mais encore ramener la paix parmi nous, en renouant les cœurs dans les traditions d'une même petite patrie !

III

# La Littérature Antillaise et le Régionalisme

La riche diversité des tendances de l'art français au début du XX$^{e}$ siècle s'est pleinement manifestée. Ceci n'est pas un document d'école — il n'y a plus d'écoles — mais un document ou pour mieux dire un témoignage d'une orientation certaine et considérable. Nos époques, littérairement, semblent se ressembler, mais les sentiments constamment se renouvellent. En examinant la littérature de nos jours, on ne peut ne pas mentionner le régionalisme qui est une des formes de ce sentiment personnel, propriété de la pensée et du cœur, part traditionnelle des aïeux.

Par régionalisme, en effet, il ne faut pas entendre seulement les œuvres s'attachant au terroir, œuvres de documentation, d'histoire ou de souvenir. Il faut entendre aussi bien toutes celles qui renferment un sentiment personnel, un cachet particulier, propre à l'écri-

vain exprimant dans ses émotions l'âme caractéristique du sol natal.

C'est, assurément, élargir beaucoup le régionalisme ; mais les genres dans leur évolution présentent chaque jour un aspect inattendu, et les faits suivent toujours la tendance des aspirations nouvelles et subissent la loi des pensées fécondes.

Il y a un quart de siècle, lorsque les mots scientifiques étaient de mode, on trouvait dans certaine littérature un sentiment d'«atavisme» Ce sentiment d'atavisme, ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'individualisme des romantiques et de certains symbolistes? Même en dehors de ces deux fractions, des écrivains comme Stendhal écrivant la *Chartreuse de Parme*, Alphonse Karr écrivant *Sous les Tilleuls*, y ont sacrifié. Mais l'individualisme va disparaitre. La jeune littérature entraine toutes les tendances hésitantes dans son effort gigantesque. Et, quand voudraient s'affirmer davantage les sentiments de la race et du sol, la littérature d'aujourd'hui s'ouvre hospitalière au régionalisme.

C'est vers 1900, que des écrivains et des hommes politiques prirent l'initiative d'une décentralisation littéraire. Départager les écrivains par régions, bien marquer leurs talents dans des anthologies fut d'abord tout le but de cette initiative. Elle devait aussi bien donner une impulsion nouvelle à la littérature française, en allant chercher jusque dans leurs

asiles ignorés, les faisant éclore, les moindres tentatives, les plus craintives parfois les plus heureuses, dans la bienveillance et la sympathie propice.

Cette initiative ne fut pas d'abord comprise. Cette littérature nouvelle n'était d'ailleurs présentée ni comme une école ni comme une réforme. Ce n'était qu'un acte de patriotisme qui pouvait bien être plus politique que littéraire. Des écrivains de talent captivaient en même temps la plus grande attention et la plus juste admiration : M. Paul Bourget avec son « psychologisme », M. Pierre Loti avec son « impressionnisme », M. Maurice Barrès avec son « subjectivisme ». Et puis allait dominer cette littérature instruite, plus d'idées que de formes, précise, nette, incolore, dont jusqu'à nos jours M. Emile Faguet fait le succès dans un « intellectualisme » supérieur.

Il faut, en passant, pour marquer la tendance des époques et noter — avec une pointe de malice — le dissemblable des choses, mettre en regard l'« écriture artiste » des frères de Goncourt (1860), exprimant les subtilités du pinceau et du crayon, et l'« écriture intellectualiste » de M. Faguet (1910), toute d'idées et de précision.

Le régionalisme était éclos cependant dans le mouvement de décentralisation littéraire. On y sentait confusément le pendant de cet exotisme tant goûté sur la fin du XIX[e] siècle.

Bientôt des écrivains de grande valeur, par des œuvres d'une saisissante originalité, s'y exercent. Le genre s'accentue. En vain, de nos jours, une grande tendance nouvelle, le «cosmopolitisme», mode Gabriel d'Annunzio, essaie de prévaloir. Quoiqu'on pense et quoi qu'on dise la littérature irrésistiblement retourne au classiscisme, à un classiscisme meilleur, et c'est justement par cela encore que le régionalisme s'exprimera davantage.

La littérature antillaise doit être avant tout régionaliste. Elle doit renfermer non seulement ce sentiment personnel, né des souvenirs et de la tradition, mais encore l'âme même de nos iles. Elle doit s'inspirer des êtres et des choses exprimer toutes les sensations, tous les charmes toutes les beautés, toutes les émotions de la vie et du sol, tout ce qui aime et fleurit dans nos cadres enchanteurs. Dans la littérature de demain notre place est marquée. Mais faut-il que par un travail persévérant et bien entendu par des œuvres d'un réel intérêt dans leur impression originale, nous répondions à la sympathie confraternelle qui nous invite et nous attend.

## II

Après avoir pratiqué toutes les écoles, essayé tous les genres, recherché toutes les formules,

touché à tous les excès, abusé de toutes les nouveautés, après s'être libéré, étendue, multipliée, la littérature française a bientôt fait de revenir « aux qualités proprement françaises d'ordre, de mesure, d'équilibre, d'heureux tempérament et de juste assortiment».

Il n'y a plus d'écoles, ou, si on le préfère mieux, il y en a tant, que la règle dominante est le reniement de toutes. Le fait caractéristique de notre époque est une littérature affranchie de toute formule. mais revenant à la tradition. Une conséquence de la subtilité et du raffinement de l'art a été de créer le besoin d'un sentiment plus précis. Dans le maniérisme et l'originalité d'un siècle où la suggestion et l'impressionnisme ont parfois prévalu, certains ont même cru qu'il fallait recommencer l'âme primitive, dans son innocence et son ingénuité. Après Verlaine, Francis Jammes. Mais l'avenir se précise. Il ne s'agit pas de recommencer l'art dans la vie ou la vie dans l'art; il s'agit de ne plus isoler l'homme non seulement dans le passé, mais encore dans le présent, de faire succéder à un individualisme trop rigoureux ou à un mysticisme trop lâche, la vérité éternelle de la vie même, dans les sentiments de la race et du sol.

Sans peut-être y penser, les ordonnateurs du régionalisme ont ouvert à la littérature française la voie bonne où elle va s'engager.

Beaucoup en ce moment réclament une « lit-

térature vivante » c'est-à-dire qui, « sans cet excès d'intellectualisme desséchant, soit capable d'exprimer tout l'homme, l'homme qui pense, oui, certes, mais aussi l'homme qui sent et l'homme qui agit ». Depuis le XVII^e siècle, époque du classiscisme, on a passé par toutes les exigences d'un art qui cherche autre chose. Le classiscisme, a-t-il été dit, représente bien la vie, mais la vie impersonnelle, la vie morte, à force d'entraves et de conventions. Le romantisme devait tout refaire d'un monde sans impression et sans volonté. Ce n'a pas été bien exactement, malgré toute sa décision, son plus parfait résultat. Le romantisme a pour caractère dominant la sensibilité et l'imagination. L'imagination devait créer le lyrisme et la sensibilité devait créer l'idéalisme : de là d'innombrables écoles toujours plus imprécises. En vain, des méthodes plus pratiques, réaliste, naturaliste, parnassienne ou dogmatique, allaient essayer de rompre avec cette envolée de la pensée et de la plume, dans les espaces infinis. L'imprécision persiste. A l'idéalisme du commencement du XIX^e siècle d'où naît le « genre romanesque », succède l'impressionnisme du milieu de ce siècle, avec « l'écriture artiste », jusqu'au symbolisme qui l'achève, et consacre la « forme décadente », jusqu'à l'intellectualisme de nos jours, voulant créer la « mode futuriste ».

La littérature n'est qu'une expression parti-

culière de la vie, et la vie ne se recommence pas. C'est dire qu'en littérature on ne passe jamais deux fois par les mêmes voies. C'est donc à tort qu'on reproche à quelques-uns, à ceux qu'on nomme dédaigneusement «pseudo-classiques» ou «néo-classiques», de vouloir retourner au classicisme. Le classicisme qui doit triompher ne peut être le même que celui qui a vécu. Il faut voir plutôt dans le mouvement actuel, après des fantaisies et des illusions qui ont abouti jusqu'au plus noir pessimisme, jusqu'à la crainte d'une faillite littéraire, il faut voir plutôt dans cette aspiration le retour vers le passé traditionnel, un besoin de revenir aux origines réconfortantes, aux attaches revivifiantes du sol et de la race.

C'est pourquoi la littérature d'aujourd'hui est si hospitalière aux écrivains qui chantent l'âme de leur province, aux écrivains du terroir et c'est pourquoi le régionalisme est la littérature de l'avenir. Les œuvres fortes de quelque étiquette qu'elles soient vivront toujours. Mais dans une belle pensée intellectuelle, cette réforme doit enrichir l'art français de trésors nouveaux, d'autant précieux que chacun aura sa valeur véritable et son originalité propre, et la réunion de toutes les œuvres diverses, plus tard, représentera supérieurement tout ce que l'histoire, la nature et la poésie ont de plus beau, tout ce que le passé, le présent et l'avenir ont de plus vrai, tout ce que la pensée,

le cœur et le sentiment ont de plus vivant.

Lorsque chacun voudrait se rattacher à son pays d'origine, trouver dans son cœur et dans sa pensée « la trace et la marque de ceux qui ne sont plus », exprimer les effluves mêmes de la terre où « poussent toutes les sensations », — les écrivains des Antilles ne vont-ils pas eux aussi vouloir se faire la place qu'ils méritent ? C'est-à-dire la place que méritent les Antilles, ces « isles », vrais pays du rêve où tout est émotion palpitante et ardeur intense, bosquets de verdures jaillisant des flots bleus dans l'or du soleil ! Nous essaierons d'apporter modestement notre tribut à cette littérature générale, diverse, infinie, dans ses éléments, dans ses formes, dans ses beautés. Ceux parmi nous qui réclament une « littérature locale » une « littérature qui nous soit propre », trouveront le moyen plus facile de réaliser ainsi leur désir, autrement regardé comme un chauvinisme maladroit. Ceux qui, au contraire, voudraient s'inspirer chaque jour plus de la pensée française si instructive, si émancipatrice, si accueillante, tout en conservant leur personnalité, seront également satisfaits, sans être pour cela des plagiaires, La doctrine haïtienne de M. Duraciné-Vaval le rigoureux critique, s'entendra avec notre doctrine guadeloupéenne. Et M. Etzer Vilaire, poète impressionniste, sera le complément nécessaire et combien admirable de M. Daniel

Thaly, poète paysagiste.

Je souhaite que la pensée régionaliste s'étende et s'impose jusqu'au plus parfait succès. Ce sera un progrès dont tous profiteront, dans l'ampleur d'une littérature plus humaine et vraie. La vérité, la vérité complète. La vérité des choses et la vérité des hommes. L'art français doit ainsi se parfaire, sinon se renouveler, dans son évolution et dans son histoire, par le triomphe d'une formule qui n'est autre que le triomphe même de la vie.

## III

Le reproche communément adressé aux écrivains et poètes des Antilles est de ne pas assez reproduire l'esthétique du paysage ambiant, de ne pas assez se conformer à la description « de leur merveilleuse nature tropicale »

Dans une lettre adressée à M. Georges Barral le directeur de la *Collection des Poètes Français de l'Etranger*, et reproduite par celui-ci dans son Quatorzième appel au public, M. Etzer Vilaire, le poètes des *Années Tendres* et des *Poèmes de la Mort*, s'écrie : « Qu'elle erreur d'exiger, comme l'a semblé faire un distingué critique (qui est des vôtres), M. Adolphe Brisson, que la poésie haïtienne se borne

à la description de notre merveilleuse nature tropicale.

M. Etzer Vilaire croit qu'il n'est point possible d'enfermer la littérature qu'il représente dans un cadre si étroit. Poète sentimentaliste, il sait reproduire bien mieux les impressions de son âme que tous les décors et paysages, et il parle avec plus d'amour de son cœur que de la nature. Toute son œuvre est ainsi faite d'une philosophie tendre, passionnée, volontaire. Et le sentiment qui s'en dégage est plein de charme, dans son émotion connue mais toujours nouvelle.

L'esthétique de M. Etzer Vilaire est toute française. Sa volonté n'est pas d'improviser une « littérature locale », en recherchant « une originalité de surface et factice », imprimant un « caractère de réalisme purement local, étroit et banal à des œuvres impuissantes et avortées ». Son désir est de cultiver l'esprit français, de s'inspirer de la pensée française, tout en conservant sa personnalité propre. Son rêve, « c'est l'avènement d'une élite haïtienne dans l'histoire littéraire de la France ; la production d'œuvres fortes et durables qui puissent imposer à l'attention de notre métropole intellectuelle ; faire avouer que nous n'avons pas toujours démérité d'elle, que l'esprit français refleurit originalement chez nous, mêlé à la vigoureuse sève africaine. » Et c'est cette ambition déclare-t-il, « éminemment patriotique

qui a dirigé tous mes efforts. inspiré la plupart de mes œuvres et dignifié ma vie ».

C'est contre cette théorie que s'est élevé avec ardeur M. Duraciné-Vaval dans son livre de *la Littérature Haïtienne*. Le distingué critique littéraire et diplomate haïtien n'entend pas, lui, que les écrivains des Antilles se contentent d'une « littérature d'imitation », et il résume toute son opinion à cette formule, idée dominante qui reparait perpétuellement sous sa plume et dans ses paroles : « La littérature de notre pays doit être nôtre, et non la simple copie de la littérature française. »

M. Duraciné-Vaval déclare : « Etzer Vilaire, au lieu d'exercer votre beau talent sur des sujets déjà épuisés, vous auriez du noter la psychologie de votre nation, étudier cette admirable nature tropicale sous ses aspects caractéristiques ». Et cette « idée dominante » d'une « littérature haïtienne » fait que le rigoureux critique censure aussi bien tous les écrivains qu'il passe en revue dans son livre.

Entre ces deux doctrines littéraires, celle de M. Etzer Vilaire déclarant ne vouloir oublier son instruction française, et celle de M. Duraciné-Vaval désirant la création d'une littérature autonome, il est facile de trouver la formule qui doit tout concilier et tout justifier d'un beau talent et d'un noble désir, de l'inspiration familière du poète et du raisonnement volontaire du critique.

En premier lieu, l'erreur de ceux qui adressent aux écrivains et poètes des Antilles le commun reproche de ne pas assez parler de leurs pays, est de ne compter comme des œuvres locales rien que des œuvres s'attachant aux climats et aux paysages. Pour être des Antilles, il faut, selon eux, ne parler rien que du beau ciel antillais, des climats changeants, des verdures ensoleillées, des manguiers odorants, des bambous flottants et des ravines écumeuses. Il faut ne parler rien que et toujours de notre « admirable nature tropicale ». Dans ces décors merveilleux palpitent cependant des sentiments, des aspirations, des souffrances, des rêves, des émotions. La vie y est d'autant ardente que la nature est passionnée. L'erreur est donc inadmissible d'oublier les êtres pour ne voir que les choses, et elle consiste à vouloir que les écrivains et poètes des Antilles ne soient tous rien que des écrivains et poètes paysagistes.

La littérature Antillaise, selon cette tendance ne serait surtout qu'une littérature descriptive.

Cette littérature a eu du succès, il est vrai, sur la fin du XVIII^e siècle. Mais comme l'art ne se répète pas, et comme « le génie de description, le genre pictural, depuis Bernadin de Saint-Pierre et Chateaubriand, s'est manifesté plutôt comme une grande émotion de l'âme, qu'un caractère particulier et exclusif d'abori-

gènes », notre littérature pourrait bien ne pas exister.

Il faut plutôt considérer comme œuvres locales toutes les œuvres renfermant un cachet personnel, un caractère particulier, œuvres de documentation, d'histoire, de souvenir, de philosophie, de sentiment où l'écrivain dans ses émotions exprime l'âme même du sol natal.

Il faut trouver dans les mouvements du cœur et les impressions de la pensée, le cachet indélébile des origines et des nationalités, la psychologie même de la race.

Il faut, autant qu'on sait admirer le coloris du cadre et la merveille des décors, savoir étudier la vie du sujet et goûter la passion du drame.

Lorsque, ainsi, j'approuve la doctrine de M. Etzer Vilaire, mais en accentuant son impression particulière, je ne fais qu'approuver de même la doctrine de M. Duraciné-Vaval, mais en l'élargissant jusqu'au régionalisme.

La formule régionaliste n'entend pas, en effet, rattacher la littérature aux climats, aux paysages. Elle entend également exalter nos sentiments personnels, « cette part de nos aïeux enfermée dans chacun de nous », cette intuition, cette faculté du passé, cette notion de la race et du sol, cet atavisme, « qu'aucune analyse psychologique n'a pu exactement définir ».

Dans cette voie doivent se rencontrer, pour

se compléter, nos écrivains et poètes nationaux ou paysagistes, tels Massillon Coicou et Daniel Thaly, chantant les traditions nationales ou les beautés de nos sites ensoleillés, aussi bien que nos écrivains et poètes élégiaques ou impressionnistes, tels Vincent Campenon et Etzer Vilaire, exprimant les émotions de l'âme et les palpitations du cœur.

Cette opinion si souvent citée de Taine que « la littérature anglaise renferme l'Angleterre elle-même et le tempérament britannique », consacre cette simple doctrine. La littérature antillaise renfermera les Antilles elles-mêmes et le tempérament créole. Si « les sites d'un pays contiennent quelque chose de l'âme de ce pays ». Inversement, l'âme d'un pays doit contenir quelque chose de ses sites, de sa nature, du pays lui-même. Il faut donc admettre que les œuvres locales n'ont pas besoin de reproduire uniquement l'esthétique du paysage ambiant, ni de se conformer spécialement à la description de notre « merveilleuse nature tropicale ». Ecrivains et poètes paysagistes, coloristes, impressionnistes, sentimentalistes, nous sommes tous des écrivains régionalistes, des écrivains du terroir, puisque nous donnons dans nos émotions contemplatives ou idéalistes notre sentiment personnel qui est « le sentiment de la race et du sol ».

Pour avoir une littérature autonome qu'il nous suffise d'avoir du talent. Commençons par

prouver notre existence par « la production d'œuvres fortes et durables. » Notre caractère littéraire s'affirmera de lui-même dans l'effort constant de nos jeunes facultés. A notre insu, nous puiserons, « dans nos mœurs, nos coutumes, nos traditions, dans le milieu qui est le nôtre, la matière de nos livres ». Il est impossible que les moindres manifestations de notre esprit ne portent un cachet particulier : celui des splendeurs ardentes qui nous entourent et nous exaltent. Notre âme est faite de notre sol. Notre cœur est fait de notre race. Et notre pensée s'attache à nos climats. Donnons libre cours à nos imaginations neuves. Donnons libre cours à nos sentiments, à nos désirs, à nos aspirations, à nos rêves. C'est la meilleure façon d'être nous-mêmes et de plaire. C'est la meilleure façon de faire fleurir, — fleur véritable des « isles », fleur authentique des Antilles,— dans une littérature élargie, hospitalière et harmonieuse, une littérature toute humaine et toute française, le sentiment ensoleillé qui bat dans nos cœurs orgueilleusement...

## IV

Nous allons clore cette étude sur la littérature antillaise et le régionalisme.

Nous avons essayé de noter les indications qui

d'elles-mêmes s'imposent à nous, dans une évolution constante. De ces indications, les unes peuvent être négatives, et cela n'ôte pas de leur intérêt, les autres sont positives, et ce sont celles-là que nous serions désolé d'avoir laissé échapper.

Ce qui est certain c'est que la littérature française s'abandonne, en ce moment, à une orientation plus large, plus véritable, et que de cette orientation doit naître une période de renouveau, refloraison magique de l'Art.

Il semble qu'on n'ait besoin ni d'ingéniosité inventive ni d'intuition créatrice pour percevoir les tendances nouvelles de notre âge.

La caractéristique littéraire qui nous occupe est plutôt facile à définir.

A première vue, l'année ressemble à l'année, l'époque actuelle à l'époque qui l'a précédée, et la vie des livres semble être toujours la même. C'est que, comme il a été dit, aucun chef-d'œuvre n'a encore plus particulièrement fixé les esprits dans un sens ou dans un autre. La génération ascendante n'a pas encore produit l'œuvre qui affirmera sa volonté. Mais l'observation la moins avisée constate aussitôt une orientation préférée et certaine. On sent la fatigue de la profusion des écoles, et de leur rêve égoïste. Le besoin d'un art plus large, plus pratique, que de simple combinaisons ou efforts de style. Et, dès lors, il est permis de concevoir, sans métaphore, « quelques notes

heureuses dans le grand chœur littéraire du jeune siècle ».

Les dernières anthologies offrent, d'ailleurs, le secret de cet enseignement, et les principaux journaux et revues s'accordent à marquer cet effort, un des plus considérable de synthèse littéraire.

Il est temps peut-être également de cesser de dire que l'influence de tel ou tel grand écrivain domine. Depuis une dizaine d'années, les jeunes écrivains se passent de toute direction. La série est longue des « manières » qui simultanément se sont imposées après le romantisme du XVIII[e] siècle. Avec Zola, il seyait d'être naturaliste, avec les Goncourt, il seyait d'être artiste, avec Maupassant, il seyait d'être indifférent, avec Anatole France, il seyait d'être sceptique... Convenons que c'en était assez de ces tendances directrices qui s'en allaient chaque jour plus au pessimisme, et que la génération a bien fait de rompre et de rechercher « l'air libre ».

Il est temps peut-être également de ne plus s'effrayer, — dans la crainte des «chapelles»— d'un genre comme le décadentisme, d'un système comme le cubisme, d'un symbole comme le futurisme.

Lorsque les nouveaux écrivains vivent le plein air des horizons disparus, et aspirent au faîte d'une heure infinie où «rien des méthodes

n'est resté debout », le sol et la race les rappellent.

Après tous les essais, tous les entraînements toutes les combinaisons, toutes les fantaisies et toutes les erreurs il devait être logique de rechercher enfin « l'équilibre de la raison et de la santé ». La meilleure preuve de cette réaction salutaire, est le soi-disant retour au classiscisme qui n'est autre que le besoin de revenir au point de départ, base des éternels principes, le besoin d'un retour « vers le passé traditionnel » De là, cette exaltation du passé qui entraine la littérature.

Et c'est cette exaltation du passé devenant de plus en plus forte, jusqu'à remplir la vie littéraire, — l'amour de la race et du sol — qui doit également pénétrer les écrivains et poètes des Antilles.

Sans essayer d'avoir une littérature conventionnelle, spéciale, faite selon des motifs arrêtés, sans vouloir d'aucune doctrine systématique et par là même étroite, sans penser à avoir tel ou tel talent ou tel ou tel charme, rien qu'en s'attachant à leurs propres sentiments et à leurs propres inspirations, les écrivains et poètes des Antilles prendront place dans l'art littéraire nouveau.

Il ne faut pas, dans notre littérature naissante que le besoin trop imprudemment manifesté d'une originalité obligatoire, la volonté d'une règle et d'un idéal particuliers, retardent un

avènement déjà assez difficile avec notre élémentaire instruction.

Nous pouvons prendre en exemple la littérature belge, française et la littérature romande et, plus près de nous la littérature coloniale anglaise, pour être convaincus que dans l'expression de la langue officielle, le caractère autochtone et la psychologie de la race toujours dominent. Certes, la littérature belge et la littérature suisse française ont un passé que n'a pas la littérature créole, mais il n'y a pas de différence, au point de vue de l'exécution, entre les écrivains coloniaux anglais et nous. Et dans la littérature anglaise la démarcation est parfaite des œuvres des écrivains et poètes du Canada, de l'Australie, de l'Inde, exprimant des impressions tout à fait particulières.

L'esprit moderne, peut-on dire, l'esprit de la métropole semble être maintenant un peu court d'inspiration, et il est plus porté à la critique de ce qui existe qu'à créer de nouvelles productions. Les pays nouveaux, au contraire ont tout à créer, toute leur littérature à faire, ils ont l'avenir, la jeunesse, et partant le souffle inspirateur.

Ayons foi dans la vie dont débordent nos cœurs battant toutes les émotions d'une nature exubérante.

Ayons foi dans nos aptitudes, nos facultés, si pleines de vivacité et d'intention, dans notre âme, dans notre cœur, si enthousiaste et si

sensible ; — et quand tout revient, avec le régionalisme, aux attaches de la race et du sol, ayons foi dans nous-mêmes, dans l'expression et le sentiment de notre race jeune et ardente de vie et de notre sol merveilleux où flottent tous les fruits d'or de la chimère et fleurissent toutes les roses belles des illusions.

## IV

# SOCIÉTÉ RÉGIONALE GUADELOUPÉENNE

## Littéraire et Artistique

Sur l'initiative de M. Oruno Lara, une Société de Littérature et d'Art, *Guadeloupe Littéraire et Artistique*, a été fondée à la Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, le 11 octobre 1911.

Le Comité fondateur de la Société Régionale est composé de dix membres.

Ces membres sont: MM. Léon Belmont, officier d'Académie, président; Max de Lauzainghein, Louis Tertullien, Madame Irmis Camprasse, officier d'Académie, vice-présidents; Oruno Lara, officier d'Académie, secrétaire-général archiviste; Arthur Désir, secrétaire adjoint: Gabriel Michineau, trésorier; Charlemagne Colonneau, Sully Lara, Armand Siobud, membres.

Le siège social de la Société Régionale est au Musée Schœlcher de la Pointe-à-Pitre.

La Société Régionale Guadeloupéenne a

pour but d'augmenter, d'accélérer à la Guadeloupe, par des conférences, des anthologies, des concours, des expositions, etc., le mouvement littéraire et artistique.

Elle édifie en même temps à la Pointe-à-Pitre :

Une Bibliothèque de la Guadeloupe, contenant les œuvres, ouvrages écrits par les Guadeloupéens et ceux concernant la Guadeloupe.

Un Musée de la Guadeloupe, contenant les œuvres, les souvenirs, le portrait des Guadeloupéens et des amis de la Guadeloupe.

Paris, ce 24 décembre 1911.

Monsieur Oruno Lara,
Secrétaire de la Société Régionale
Guadeloupéenne.

Mon cher Compatriote,

Je vous remercie de m'avoir fait inscrire à la Présidence d'honneur de la Société Régionale *Guadeloupe littéraire et artistique*.

J'accepte avec plaisir et reconnaissance.

Vous devez peut-être m'en vouloir de ne pas vous écrire souvent. Vous serez injuste, car je mène une existence qui ne laisse nul loisir.

Je pense cependant beaucoup à vous et

à votre activité littéraire. Vous êtes un compatriote digne de servir d'exemple par l'élévation de vos conceptions et par votre courage dans les nobles entreprises littéraires locales.

Ayez toujours la persévérance et espérez !

Dès qu'il me sera possible, je vous adresserai pour votre Société régionale des reproductions de tableaux dûs au talent de nos compatriotes.

Bien cordialement.

ANDRÉ BLANCAN.
Docteur en droit.

---

Paris, ce 24 Janvier 1912

Mon cher Lara,

Nous avons foi tous les deux, et notre foi est la même.

Le niveau de haine baisse à mesure que le niveau des âmes monte. Tâchons donc tous d'élever les âmes. La délivrance par la pensée, la révolution par la civilisation ! tel est notre but,—le votre comme le mien.

N'est-ce pas, autant que je me rappelle, le sens d'une lettre de Garibaldi à Victor Hugo ? Les termes, en tout cas, en sont dignes de nous deux, et de vous principalement dont l'œuvre robuste s'affirme avec le temps...

Pour ce qui est de votre communication si attentionnée—et ce dont je vous remercie !— où vous consentiriez à m'agréer comme Président d'honneur de votre Société régionale littéraire et artistique, ne pensez-vous pas que je serais mieux dans le rang où je serais plus à ma place, la place d'ailleurs que j'occupe déjà depuis longtemps parmi vous, m'étant inscrit d'office d'entre les combatants de votre si enthousiaste cause littéraire.

Merci encore, et croyez en moi comme je crois en vous, ainsi qu'en ceux qui vous entourent.

Confraternelle poignée de main.

LÉON TALBOOM,
Homme de lettres

---

Paris, ce 2 février 1911

M. Oruno Lara,
Secrétaire de la Société Régionale
Guadeloupéenne

Cher Monsieur et ami,

Je vous remercie de votre lettre affectueuse ; je suis, en effet de retour à Paris, et je vais m'occuper de vous envoyer mes œuvres à mesure que je les trouverai ; car il y en est d'épuisées et d'autres dont je tiens à envoyer

au musée de la Guadeloupe, une *première* édition. Les premières éditions sont plus rares et par conséquent plus recherchées.

Je vous félicite du succès obtenu, dû à votre mérite.

Vous savez persévérer, et vous réussirez.

Ce petit mot pour vous complimenter et vous dire simplement que je ne vous oublie pas.

Cordialement votre.

LÉON HENNIQUE,
Président de l'Académie Goncourt.

---

Paris, le 21 février 1912

Monsieur le Secrétaire de la Société
Régionale Guadeloupéenne.

Monsieur le Secrétaire,

Vous avez eu l'amabilité de m'annoncer que la Société Régionale, *Guadeloupe littéraire et artistique*, avait bien voulu me choisir pour être un de ses Présidents d'honneur. J'accepte avec un grand plaisir cette marque d'estime particulièrement flatteuse, et je vous prie d'agréer mes sincères remerciements pour vous et pour tous ceux qui y ont participé.

Vous pousuivez une idée excellente en encourageant l'essor de la production littéraire

autour de vous. Je vous en félicite chaudement, et je fais des vœux pour le développement et la prospérité de votre intéressante Société.

Croyez, je vous prie, Monsieur le Secrétaire à ma considération distinguée.

A. Le Dentu,
Membre de l'Académie de Médecine.

---

Brest, 12 mars 1912

Monsieur le Secrétaire de la Société
Régionale Guadeloupéenne.

Monsieur le Secrétaire

J'ai l'honneur de vous remercier des documents que vous avez bien voulu m'adresser au sujet de la Société d'action régionale «Guadeloupe Littéraire et Artistique».

Je suis heureux de vous faire connaître que je suis acquis à la belle œuvre que vous avez entreprise et qui a pour but de faire connaître et apprécier notre chère petite patrie.

Je ne manquerai pas, à l'occasion, de fournir à la Société tout le concours qu'il me sera possible de lui donner,

Veuillez agréer, je vous prie Monsieur le Secrétaire, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments dévoués.

Mortenol
Capitaine de Frégate

# SOCIÉTÉ RÉGIONALE
## GUADELOUPÉENNE

Adresse au poète haïtien Etzer Vilaire, lauréat de l'Académie Française. Prix de Poésie 1911.

Le Comité de la Société Régionale Guadeloupéenne Littéraire et Artistique ;

Sur la proposition de son Secrétaire-Général,

Adresse au poète haïtien Etzer Vilaire à qui vient d'être décerné le Prix de Poésie par l'Académie Française, ses compliments et l'expression de sa sympathie confraternelle la meilleure.

Le Comité de la Société Régionale Guadeloupéenne Littéraire et Artistique considère cette haute récompense accordée à un écrivain créole, de race noire, comme une manifestation dont tous les écrivains créoles doivent être fiers.

Pointe-à-Pitre, le 30 Juin 1912.

*Le Président* — LÉON BELMONT

*Le Secrétaire-Général* — ORUNA LARA

Jérémie, le 30 Septembre 1912

A Monsieur Oruno Lara,

Pointe-à-Pitre

Bien cher et distingué confrère,

Je vous adresse sous ce pli, avec un grand retard dont je m'afflige beaucoup, mais que je n'ai pu éviter, ma réponse à l'adresse de félicitations de *Guadeloupe Littéraire et Artistique*. Pour bien des raisons que vous devinez je suis véritablement enchanté du geste de cette Société, ainsi que je l'ai dit à ces messieurs.

Ayez la bonté de leur transmettre ma lettre et de vous faire auprès d'eux l'interprète de ma profonde gratitude. Je vous suis très reconnaissant de vos félicitations personnelles.

J'ai aussi votre livre que, sur vos instructions M. Barral m'a fait l'honneur de m'adresser. Je le lis avec intérêt ; il est savoureux. Si un autre n'a pas le temps de devancer mon désir, j'en rendrai compte dans *Haïti Littéraire et Scientifique*, à laquelle je collabore.

En attendant, veuillez agréer, bien cher confrère, avec mes remercîments, l'expression de mes plus vives félicitations.

Etzer Vilaire

Jérémie, le 30 Septembre 1912

A la Société la " Guadeloupe
Littéraire et Artistique "

Pointe-à-Pitre.

Messieurs,

Il m'est vraiment pénible de devoir répondre si tard aux félicitations que vous m'avez fait l'insigne honneur de m'adresser à l'occasion du Prix de Poésie que j'ai obtenu de l'Académie Française. Votre précieux pli m'est parvenu très longtemps après sa date : j'étais d'abord en voyage à Port-au-Prince, puis en villégiature pendant toutes ces dernières vacances, à cause du mauvais état de ma santé.

Ai-je besoin de vous dire la joie profonde que j'ai ressentie à la lecture de votre adresse ? Elle m'enchante, et je m'en honore. Si nous devons renoncer à l'idée d'une vaste Confédération antiléenne, dont les peuples de culture française formeraient la tête et le cœur, nous ne pouvons oublier nos conformités de race et d'origine. Haïtiens et Guadeloupéens sont frères. Je vous aime moi, de tout l'amour que je porte à la France, notre commune mère doublé de la tendre affection que je voue à la mémoire des malheureux ancêtres noirs dont nous sortons.

Nous avons une mission commune, qui est d'effacer à leur égard les funestes effets du

crime de l'Europe, et de les faire tressaillir d'aise dans leurs obscurs tombeaux d'esclaves, en réhabilitant leur race opprimée et en nous couvrant, autant que possible de mérite et d'honneur.

Quand on partage une telle destinée et un semblable idéal, on est indissolublement lié. C'est pourquoi lorsque je vous ai vu prendre votre part au bonheur qui m'est arrivé, j'ai éprouvé un indicible sentiment de satisfaction pour moi, d'admiration et de reconnaissance pour vous.

Je vous remercie, Messieurs, du profond de mon cœur et vous prie de croire que je ne perdrai jamais le souvenir de vos applaudissements, qui me réconfortent, et de votre sympathie, dont je me sens justement fier. C'est une des plus hautes récompenses, accordées à mes efforts.

Veuillez croire, Messieurs, à la sincérité de mes sentiments, et agréez l'expression de ma vive gratitude avec mes bien respectueuses salutations.

ETZER VILAIRE.

# Cinquième Partie

# CHEZ LES CRÉOLES

## ESSAI D'ÉTUDE

Articles extraits de
« Guadeloupe Littéraire » avril-mai 1912

« La Race est un fait, comme la Patrie elle-même, et d'elle, l'homme dépend plus peut-être que de la Patrie ».

HENRY BÉRENGER

I

# La Race Créole des Antillles

Par quelques articles successifs, nous allons étudier la race créole, notre race, dans sa genèse, sa formation, ses aptitudes, ses éléments ses facultés, son avenir.

Ce n'est ni une étude scientifique, ni une étude littéraire ; pour l'une et pour l'autre, la science et le talent nous manqueraient.

Ce n'est ici que l'essai de développement d'une opinion d'art.

Nous avons coutume de publier dans *Guadeloupe Littéraire*, cet organe de propagande littéraire et artistique aux Antilles, les moindres de nos réflexions et sentiments, et ce n'est toujours qu'une conversation suivie, parfois agréable, voulant être instructive, entre écrivains et lecteurs.

On entend par race un ensemble d'individus qui ont des inclinaisons communes, et dont la

variété se conserve dans un type particulier.

«La race, dit M. Jean Finot, dans son livre *l'Agonie et la Mort des Races*, est devenue le synonyme du pays ou plutôt des habitants d'un pays».

Le même auteur, pour donner une idée des différences des races, dit que la Tour de Babel avec son mélange disparate des peuples et des langues n'est rien à côté de la formation des nations modernes.

La facilité des communications, l'échange des relations, les besoins du commerce, de l'industrie, tout tend à rapprocher les peuples dans une vie plus large. Les races se multiplient chaque jour davantage. Elles se croisent, varient, se touchent, se différentient, se dissolvent, recommencent, dans des évolutions surprenantes, réelles cependant.

Il a été établi que chaque pays, chaque climat possède ses sujets particuliers. Les climats ont une influence souveraine sur l'individu. Ils ont une influence souveraine sur ses traits, sa couleur, son tempérament, sa vie, ses œuvres. Cela a été démontré par des ethnographes, entre autres M. A. Wirth qui, en faisant la preuve, présenta des Japonais «comme des descendants de Germains, se rattachant au type blond devenu roux, sous *l'influence du climat asiatique* ».

Je m'empresse en passant de dire que cette nouvelle théorie, dûment vérifiée, fait ressortir

encore l'erreur de la conception si absurde de la supériorité et de l'infériorité des races.

Les îles des petites Antilles, découvertes par Christophe Colomb, en 1493, furent occupées par des expéditions de colonisation au cours du XVII[e] siècle.

Ces îles étaient habitées par des hommes de race rouge, indiens ou caraïbes, venus de l'Amérique du Nord. Ceux-ci ne pouvant être réduits en esclavage par les Européens, furent décimés. Et c'est alors, vers 1650, que commence aux Antilles la traite des noirs.

La race créole de nos îles est donc issue des noirs et des blancs, dans un croisement multiplié et divers de tous les peuples de l'Afrique et de nombreux peuples de l'Europe.

Sujets façonnés par les climats brûlants des Tropiques, tenant du noir et du blanc par les traits, le tempérament, certaines facultés, certaines tendances, les Créoles montrent un type bien défini.

Sans qu'ils aient la prétention de se rapprocher d'un modèle accompli, ils peuvent se croire perfectibles, et dès lors, appelés à avoir une certaine part de beauté.

C'est là tout notre but, rechercher les éléments artistiques, les qualités meilleures, les aspirations de race créole, vers la plus grande perfection.

M. Paul Gsell, dans son livre l'*Art*, consacré au maître Auguste Rodin, a enregistré la déclaration du grand sculpteur français sur la Beauté chez les peuples : «A vrai dire, tous les types humains, toutes les races ont leur

beauté. Il suffit de la découvrir. La Beauté est partout. Ce n'est point elle qui manque à nos yeux. Mais nos yeux qui manquent à l'apercevoir ». Et nous trouverons, cette Beauté, dans le type, dans la race créole, peut-être plus artistique et plus parfaite qu'on ne pense.

## II

# Alliance et Perfectionnement

La race créole de nos îles, telle qu'elle est, telle que nous l'expliquons, est due à de nombreux croisements d'autres races.

Bien vains ceux qui chez nous caressent la pensée inutile qu'ils sont de race pure, ou blanche ou noire. Ils se trompent inconsciemment ou volontairement. L'étude de tous les peuples accuse « le même phénomène de panmixie générale, un mélange extrême d'origine et de sang ». S'il a été reconnu que des peuples isolés, comme celui de la Russie, qui est placé aux confins du globe, comme celui de l'Angleterre, qui est défendu par les mers, ne sont que des produits de mélanges variés, que sont les peuples de nos Antilles, nés d'hier, et jetés comme par hasard au passage dans l'Atlantique ?

A la vérité, dans toutes les races, chez tous les peuples, nul n'est certain de ne posséder même une goutte de sang étranger ; et chez nous, plus que partout ailleurs, cette conviction serait inepte.

Ce qui distingue les peuples, a dit M. Jean Finot, ce n'est pas tant la communauté du sang, mais « c'est leur façon analogue de souffrir et de jouir de la vie ». Ce qui fait que les Créoles des petites Antilles forment un peuple distinct, ce sont leurs sentiments analogues d'altruisme, d'amour, d'enthousiasme, de labeur, d'inconstance et de combativité.

Et nos origines ne sauraient en rien nous être préjudiciables, car « l'unité du sang n'a rien à voir avec la valeur morale ou intellectuelle d'un peuple ». Nos origines diverses, au contraire, doivent nous rendre plus aptes à l'intellectualité et à la civilisation par une affinité plus grande de nos sens. L'écrivain français de Gobineau a eu beau vouloir médire des croisements du sang : il a été prouvé que « les croisements du sang, loin de diminuer la valeur des peuples et des races ne font que l'augmenter ».

Les créoles sont donc tous, indistinctement noirs, rouges ou blancs, des produits de croisements variés, façonnés par le climat, le milieu, les habitudes, la vie elle-même, et ils n'ont qu'à s'en féliciter !

La race créole est d'autant perfectible, qu'il est apporté à sa constitution d'éléments divers et nouveaux. Il faut tout naturellement plus d'efforts et de temps pour améliorer un peuple nombreux dont les profondes racines se perdent dane la nuit des temps. Le peuple de la Chine

par exemple, bien que la force même des choses ait aujourd'hui renversé la muraille d'isolement qui l'enserrait au sein de tous les préjugés, doit se transformer plus difficilement. Il se transforme cependant. Mais ce n'est pas le cas des populations antillaises qui sont au contraire avides de progrès et de nouveautés.

Dès lors, la race créole est perfectible à plaisir. Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer la grâce dans l'amélioration de certains créoles antillais. L'amélioration des formes s'obtient de toutes les façons, par la fréquentation, dit M. A. Wirth ; par l'éducation et l'élévation de l'esprit, dit Renan ; par l'essor toujours meilleur de notre « âme divine », dit M. Jean Finot ; et M. Anténor Firmin, lui, dans son livre *l'Egalité des Races* raconte l'anecdote suivante : «J'ai connu au Cap-Haïtien une enfant de M. Marmont Daguideau, du nom de Lœtitia. Durant sa grossesse, la mère contemplait, sans jamais se fatiguer un tableau dont la vue la transportait d'admiration. L'enfant est née remarquablement belle et ressemblant si bien à l'image que, lorsqu'elle eut six ans et que ses traits furent bien formés, on pouvait facilement tromper les étrangers en leur faisant accroire que c'était son propre portrait ».

Tous les moyens sont donc bons pour que l'individu change, se transforme, s'améliore...

« Oui, mais alors, me direz-vous, il peut

également dans le hasard de toutes les alliances changer à son désavantage, s'altérer, revenir au laid, au grotesque ?..»

— Non, a dit M. Paul Gsell, dans son livre *l'Art* faisant parler le Maître Rodin : « Dans l'union du beau et du laid, c'est toujours le beau qui finit par triompher : la Nature, par une loi divine, revient constamment vers le meilleur, tend sans cesse vers le parfait ».

La race créole étant d'autant bien douée par ses alliances, et d'autant facile à s'améliorer par son instabilité, doit chaque jour affirmer une volonté de perfectionnement dans un idéal défini vers le beau.

## III

# VERS LA BEAUTÉ

Chaque jour amène une perfection dans la nature et dans l'homme. La race créole bénéficie de cette loi générale. Elle a, d'ailleurs, les avantages du lieu et du temps.

Par avantages du lieu, nous entendons les bonnes influences du climat. Les climats, avons nous dit, agissent sur l'esthétique des peuples. M. Jules Ballot, un de nos meilleurs historiens en parlant de la population créole, écrit dans son livre *La Guadeloupe*, tome III, page 123 :

« Les climats brûlants des Antilles ont le privilège d'affiner toutes les races. Les animaux même n'échappent pas à cette loi... L'homme a subi cette transformation, et le créole a constitué un type nouveau de la race française dont il accentue les qualités et les défauts ».

Nous avons donc les avantages d'un climat qui exalte et fait s'épanouir.

Par avantages du temps, nous entendons les bienfaits de l'esprit actuel. Les temps à présent sont à l'Art et à la Beauté. L'éducation littéraire et artistique domine. De la fin du

XVIII^e siècle, époque à laquelle naquit notre littérature, à nos jours, il y a chez nous une évolution remarquable. Il y a une tension d'esprit vers le meilleur. Cette application de nos désirs, de nos sens, pour être, peut-être, involontaire, inconsciente, n'est pas moins efficace. Car il est prouvé que l'effort intellectuel, que l'imagination influe sur le physique.

Dans son livre *de l'Égalité des Races*, M. Anténor Firmin écrit :

«C'est l'opinion de Darwin qu'une évolution esthétique peut s'accomplir dans une race sous l'empire de l'imagination développée dans un sens donné. Je la partage entièrement».

M. Anténor Firmin dit également, dans le même sens :

«Toutes les fois qu'on voudra tranformer le physique d'une race d'hommes, on n'a qu'à cultiver son intellect, cultiver son cœur, en y faisant germer lentement, mais constamment, les nobles sentiments de générosité, d'enthousiame et de dévouement héroïque, l'amour du travail, l'ambition de la science...»

Dans son livre *la Femme*, l'illustre Michelet a parlé du progrès de Beauté accompli chez la femme noire d'Haïti, rien que par le travail intellectuel :

«Ce fut un bonheur pour moi dit-il, d'apprendre qu'en Haïti par la liberté et le bien-être, la culture intelligente, la négresse disparait. Elle devient la femme noire... Elle a un

charme de jeunesse suave que n'eût pas toujours la beauté grecque...

L'esprit et le progrès de l'Art influence sur notre esthétique, nous bénéficions donc du temps actuel qui est tout à l'Idéal et tout à la Beauté.

C'est par ce moyen, par l'effort intellectuel constant, par le culte toujours agissant du beau et du bien, que les peuples anciens, les Grecs, les Romains, arrivèrent à obtenir une perfection de formes qui de nos jours prévalent encore comme modèle classique.

Tout aide chez nous à l'amélioration de la race : la culture, le climat, et jusqu'à cette vaine coquetterie qui nous fait rechercher les belles choses. La coquetterie,— nous l'avouons discrètement,— est un des défauts mignons des Créoles. Cette coquetterie engendre le goût du luxe et surtout le goût de la toilette. Dans notre article suivant nous parlerons de cette fantaisie de la toilette qui fait la vie de nos populations rurales.

Disons tout de suite, que la coquetterie créole est une qualité précieuse et bonne. Chez les hommes, elle crée un besoin d'élégance et de politesse très avantageux. Chez les femmes, elle occasionne une recherche des beaux atours, une étude des formes et des poses les plus gracieuses et les plus savantes, où, à force d'attention, est mise en relief une beauté toujours vraie.

N'est-ce pas dire ici que le désir et la recherche de plaire bien employés, augmentent forcément les charmes?

Pour une fois, voici un péché,— la coquetterie, — qu'il est permis de cultiver, dans la nécessité de l'Art et de la Beauté.

## IV

# L'Art dans la Frivolité

La race créole des Antilles s'est améliorée, non seulement par les influences des climats, — ces climats brûlants qui ont le privilège d'affiner toutes les races, — mais encore par des sentiments innés d'aisance et de coquetterie Du plus haut qu'on remonte dans l'histoire de la colonisation on trouve ce goût de largesse et de parure. Le Père du Tertre, révérend missionnaire de l'ordre des FF. Prêcheurs qui a vécu aux Antilles vers 1650, parle ainsi des premiers jours de la colonisation.

« Les hommes aux Antilles aiment le beau linge, ils ont des chemises de toile de Hollande fort belles, avec cravates au col qui ont plus d'une aune et demie de longueur. Les haut de chausses sont de quelque beau drap ou de quelque belle serge brodée de parements d'or et d'argent ou chargés de quantité de glands. Les femmes sont toutes vêtues de déshabillés de taffetas ou de satin de couleur. De là vient que les rubans sont l'une des bonnes marchandises et qui a le plus de débit dans le pays, à cause de la prodigieuse quantité qu'il en faut ».

En 1695, les colonies sont plus riches, plus peuplées, et le Père Labat écrit :

« Les toiles les plus fines, les plus belles mousselines, et les mieux travaillées, les perruques les plus à la mode, les chapeaux de castor, les bas de soie et de laine, les souliers, les bottines, les draps de toute espèce, les étoffes de soie, d'or et d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatières et autres semblables bijoux ; les dentelles les plus fines, les coiffures de femmes de quelque prix qu'elles puissent être, les pierreries, en un mot tout ce qui peut servir à l'habillement des hommes, et surtout aux parures des femmes, tout est bien vendu et promptement... »

Ceci pour les maîtres de race blanche, voyons pour les esclaves de race noire.

M. Jules Ballot s'exprime ainsi :

« Les richesses des maîtres réagirent sur leurs esclaves. La pluie d'or tomba aussi sur ces derniers qui aimaient à paraître et à être bien vêtus. Les domestiques des maisons, hommes et femmes, formant l'aristocratie noire, déployaient le plus grand luxe. Messes, mariages, baptêmes, bals, étaient l'occasion de faire de belles toilettes ».

Et voulez-vous savoir avec quelle élégance les noirs portaient ces toilettes ? Ecoutez le même auteur :

« Les hommes portaient fort bien le costume européen et quelques-uns avec une élégance et

désinvolture incomparables. Le costume des femmes consistait en une chemise, une jupe, un corset blanc à petites basques, un mouchoir pour coiffure et un mouchoir jeté sur les épaules. Pour une fête, la chemise de toile était remplacée par une chemise en baptiste, le corset qui ne faisait que soutenir les seins, était couvert de broderie, la jupe de soie ondoyait, les bijoux s'entassaient plus nombreux sur le madras de la tête. L'or semé à profusion, les pendants d'oreilles, les bracelets, rendaient plus éclatant ce costume ».

M. Jules Ballot ne peut s'empêcher de revenir sur les charmes de ces « belles négresses ou de ces admirables mulâtresses que l'antiquité aurait adorées... »

Les temps ne sont plus les mêmes c'est-à-dire que les isles n'ont plus les richesses d'autrefois, mais la coquetterie et l'élégance durent toujours. Les populations des petites Antilles suivent les moindres évolutions de la mode parisienne, — cette mode raffinée par excellence. Elles s'accommodent de toutes les exigences de l'art de plaire. La facilité des relations entre la métropole et nous, la propagande avisée des grandes maisons de nouveautés augmentant chaque jour leur clientèle d'outre-mer, l'irrésistible entraînement des frivolités, tout aide à cette passion des belles choses, à ce goût de la toilette.

Et à force de persévérante attention, par

cette volonté intelligente de plaire, par cette étude constante des formes savantes et gracieuses, la race créole de nos pays va sans cesse se perfectionnant, appliquant à l'Art la vanité des charmes. Heureuse coquetterie ! qui accélère encore son évolution esthétique, car, a dit Auguste Rodin, « le corps humain, c'est le miroir de l'âme, et de là vient sa plus grande beauté ».

# V

# CHARME CRÉOLE

La Beauté, ainsi que le conçoit le goût moderne, est la perfection des formes, la grâce des poses, le charme des mouvements, l'art du geste et du maintien. C'est de la beauté que naît l'amour, souffle divin, auquel nous sacrifions tout.

«La femme, dit M. G. Clarks, dans son *Bréviaire de la Beauté*, est sur terre l'émanation parfaite de la Beauté. Elle semble être sortie des mains du Créateur comme une œuvre divine d'amour, à laquelle il a tout prodigué pour qu'elle fût la plus belle des créatures vivantes».

Pour donner une idée des aptitudes de Beauté de la race créole des Antilles, nous pouvons nous contenter de reprendre ici quelques définitions de la femme créole de nos îles, de la mulâtresse, par exemple, «cette perle de la race issue du type blanc et du type africain». dont les charmes se sont encore affinés à nos ardents climats.

M. Rosemond de Beauvallon, dans son livre

*la Charmeuse*, nous dépeint ainsi la créole, avec un talent de poète :

« Merveilleusement belle, ou plutôt jolie, car elle était plutôt jolie que belle, elle avait des cheveux, des yeux et une bouche à damner tous les saints du paradis. Sa personne était un mélange étrange des types les plus divers. Avec la nuance brune des femmes du Midi et la finesse de traits des races aristocratiques du Nord, elle reproduisait, dans toute sa pureté, le profil oriental des odalisques et des almées. Elle possédait les formes exquises des statues de l'ancienne Grèce. Son corps était le charme en action. Il ondulait comme une flamme dont il possédait les chaudes voluptés. La grâce composait en secret chacun des gestes chacun des mouvements de Blanche... »

M. Anténor Firmin, tout aussi enthousiaste, parle ainsi de la mulâtresse :

« Celui qui contemple un beau lever de soleil dans les régions tropicales peut saisir furtivement ce jeu de lumière que l'aube laisse glisser de ses doigts de rose, comme on disait dans la langue d'Homère, et dont la nature a orné le visage de la mulâtresse, mais il est incapable d'en reproduire l'image chromatique. Le charme captivant de la mulâtresse lui vient de la réunion complète de tous les éléments qui constituent les bases esthétiques de la beauté... Elle est intelligente et fière ; mais tendre et bonne, dévouée et soumise, elle

se donne aussi toute entière quand elle donne son cœur. Tout cela fait germer en elle des sentiment d'enthousiasme, d'amour et même d'héroïsme, qui reluisent dans ses grands yeux si aimants et se reflètent sur son front si pur, avec ce rayonnement qui est le signe caractéristique du beau».

Les charmes de la femme créole de nos îles ont été assez célébrés dans la beauté d'une créole de la Martinique, Joséphine Tascher de la Pagerie, impératrice et reine. Des peintres illustres, comme Isabey, Girard, ont essayé de reproduire les traits de la belle souveraine. Elle était plus belle encore, a-t-on dit, aux Tuileries. «Sa grâce molle de Créole, le charme de son joli visage au teint mât, encadré de cheveux chatains et éclairé par de grands yeux veloutés aux très longs cils, faisaient d'elle une autre nymphe Iris».

Lorsque l'Empereur déchu, sur le rocher de Sainte-Hélène, était hanté du souvenir amoureux qui lui mettait au cœur un nouveau regret, il répétait rêveusement de la belle créole qui avait partagé le rêve glorieux de sa vie: «Elle était tout l'art et toute la grâce..»

Les pires détracteurs de la race noire n'ont pu s'empêcher de reconnaître les charmes de la femme créole, de la mulâtresse. Il suffit de citer le cas de l'écrivain peu tendre de Gobineau qui lui-même a écrit: «On n'a qu'à mettre en parallèle le charme souvent puissant

des mulâtresses, des capresses et des quarteronnes, avec les produits des jaunes et des blancs, comme les femmes russes et hongroises, la comparaison ne tourne pas à l'avantage de ces dernières...»

La femme créole est, on peut le dire, bien souvent le type parfait de la beauté. Elle a le profil pur au traits réguliers des modèles antiques; elle possède cette finesse de formes qu'on ne trouve pas constamment chez tous les peuples de l'Europe; elle conserve le secret de la séduction, le pouvoir magique de plaire, d'ensorceler. Les grands yeux de nos almées, si profonds, si troublants, si tendres et si cruels, leur charme languide, leur teint ardent, leur front où la pensée a mis sa rêverie, leurs longs cils où la nuit a mis son doux mystère, leurs lèvres où l'amour a mis son énivrement, — tout d'elles dit que Eros a présidé à leur venue...

## VI

# La Race Créole des Antilles dans l'Avenir

Les peuples ont la physionomie de leur tempérament. Le tempérament en même temps subit l'influence des lieux où ils habitent. Les sentiments intérieurs agissent plus qu'on ne le pense sur le physique. Le visage reflète la pensée du cœur. C'est ce qui y met la vie. Et c'est comme une essence divine qui transforme et ennoblit. N'est-ce pas de cette flamme divine enthousiaste dont s'est servi Pygmalion pour donner lé soufle à sa statue et la changer en la frémissante Galatée?

Les Créoles des Antilles ont la physionomie de leur tempérament enthousiaste, mélancolique, confiant et rêveur. Ils ont les traits réguliers et aimables qui conviennent à leurs sentiments de simplicité, de paix et de tendresse. Parlant des populations de la Guadeloupe, M. Henry Bérenger a pu dire: «Elles portent dans leur sourire facile et leurs pétillants yeux noirs la même générosité spontanée que la verdure et le ciel natals».

Amateurs du beau, prédisposés à l'harmonie, sensibles à la générosité, admirateurs de la

bravoure, de la force, de tout acte chevaleresque, en un mot, pénétrés des plus hautes aspirations, les Créoles travaillent, à leur insu même, à la perfection de la race.

Quand on pense qu'il y a à peine un peu plus d'un demi siècle que la race noire créole des Antilles a été libérée de l'état avilissant de l'esclavage, où elle fusionnait avec les types les plus grossiers venus des centres barbares du Continent africain, et quand on constate aujourd'hui ses heureuses améliorations de formes, on ne peut s'empêcher d'admirer une si rapide évolution esthétique,— et en espérer une transformation plus étonnante encore.

Comment alors ne pas juger avec sympathie l'avenir artistique, tout de beauté, de la race créole des Antilles, se constituant, se formant, se renouvelant, s'améliorant, dans des croisements incessants, sous l'influence des actives tendances et des chauds climats qui affinent?

Comment alors, de cette race créole des Antilles, ne pas s'attendre avec quelque raison aux plus heureuses manifestations de Beauté, dans un avenir certainement éloigné, mais qui se réalisera certainement?

Il faut envisager cette hypothèse impartialement, sans prétention exagérée, comme sans parti-pris évident, en répudiant dans l'un et dans l'autre sens tout préjugé et tout antagonisme de races.

La race créole des Antilles peut, d'ailleurs,

poursuivre son évolution esthétique, dans une volonté digne et simple, sans que cela porte atteinte au bonheur d'aucune autre race. Elle a simplement à affirmer ses qualités meilleures en même temps que les autres aussi bien douées qu'elle. Chaque peuple a son idéal de beauté ; mieux, «chaque race a son type de beauté», et cette distinction n'ôte rien à l'agrément et au succès des charmes particuliers.

La Beauté c'est le caractère et c'est l'expression. Chaque peuple a son sens esthétique et chaque sujet plaît en son genre. «Une beauté noire ou blanche est un tout vivant, une création complète en soi, qui a son harmonie propre et sa propre unité».

Tous les peuples, dans une ascension intellectuelle, vont vers la science. Toutes les races, dans une tendance harmonique, vont vers la beauté. L'humanité entière s'émancipe, se transforme, se modèle, se perfectionne. C'est la loi naturelle de l'évolution. Les jours renferment un constant bienfait. Chaque heure apporte une nouvelle instruction, une nouvelle perfection. Et, ainsi, dans l'indifférence, l'égoïsme et l'erreur, l'Idéal encore s'impose. La pensée domine dans un éternel essor. Et la Beauté sur son socle éblouissant, dans un geste où l'amour s'exprime, marque le triomphe de l'Art.

# LA LITTÉRATURE ANTILLAISE

Portrait de M. Oruno Lara, d'après une photographie faite en 1912.
Lettre et Portrait de M. Léon Hennique, de l'Académie Goncourt.
Préface et Portrait de M. André Blancan, Président de la Fraternelle Guadeloupéenne de Paris.

PREMIÈRE PARTIE : *Aux Pays Bleus*..... 1

I — Vers la conquête des Pays Bleus..... 3
II — Aimons les choses..... 6
III — Dans l'Idéalisme..... 9
IV — Les décors..... 13
V — De l'esprit créole..... 16
VI — Patriotisme..... 20
VII — Fin d'Année aux Antilles..... 24
VIII — Anniversaire..... 27

DEUXIÈME PARTIE : *Notes de Littérature et d'Art*. 29

I — Poètes créoles..... 31
II — Éloge ou critique..... 34
III — Anthologie..... 38
IV — Anonymat..... 40
V — Heureuses vacances..... 44
VI — La prose artistique..... 46
VII — Les Frelons..... 51
VIII — Les prix littéraires..... 55
IX — Contre l'esprit de médisance..... 57
X — Pour la littérature Antillaise..... 61
XI — L'art futuriste..... 65
XII — La Presse aux Antilles..... 68
XIII — Les grands rêves..... 72
XIV — Etude rythmique..... 75

TROISIÈME PARTIE : *Études et critiques*..... 91
I — Léon Hennique..... 93
II — Etzer Vilaire..... 98
III — Marie de Virel..... 102
IV — Daniel Thaly..... 104
V — Fernande Valbonne..... 108
VI — Francis Jammes..... 109
VII — Ferdinand Siméon..... 114
VIII — Mermeix..... 115
XI — Madeleine Julien..... 117
X — Léon Belmont..... 118
XI — Armand Siobud..... 121
XII — Vauchelet..... 122
XIII — Victor Duquesnay..... 125
XIV — Daniel Thaly (II)..... 128
XV — Fernand Laporte..... 131
XVI — Duraciné-Vaval..... 133
QUATRIÈME PARTIE : *La Littérature Antillaise et le Régionalisme*..... 139
I — Régionalisme et Décentralisation..... 141
II — Les Traditions..... 144
III — La Littérature Antillaise et le Régionalisme..... 147
IV — La Société Régionale Guadeloupéenne Littéraire et Artistique..... 167
CINQUIÈME PARTIE : *Chez les Créoles*. (Essai d'étude sur la race créole des Antilles françaises)..... 177

Sartrouville, Imp. du Progrès, 17, av. de la Gare, téléph. 21
et Paris, 53 bis, quai des Grands-Augustins

Rogers